

Comment tout finit / par Mme A. Dupin


BnF Gallica

COMMENT
TOUT FINIT.

PAR

Mme A. Dupin.

N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité.

ESCHYLE.

II

PARIS,
MARESCHAL ET GIRARD, EDITEURS,
RUE DE SEINE-SAINT GERMAIN, 64.
1838.

COMMENT

TOUT FINIT.

Romans du même Auteur.

CYNODIE. . . . . 2 VOL.
MARGUERITE. . . . . 2 VOL.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
Rue Jacob, 30.

COMMENT

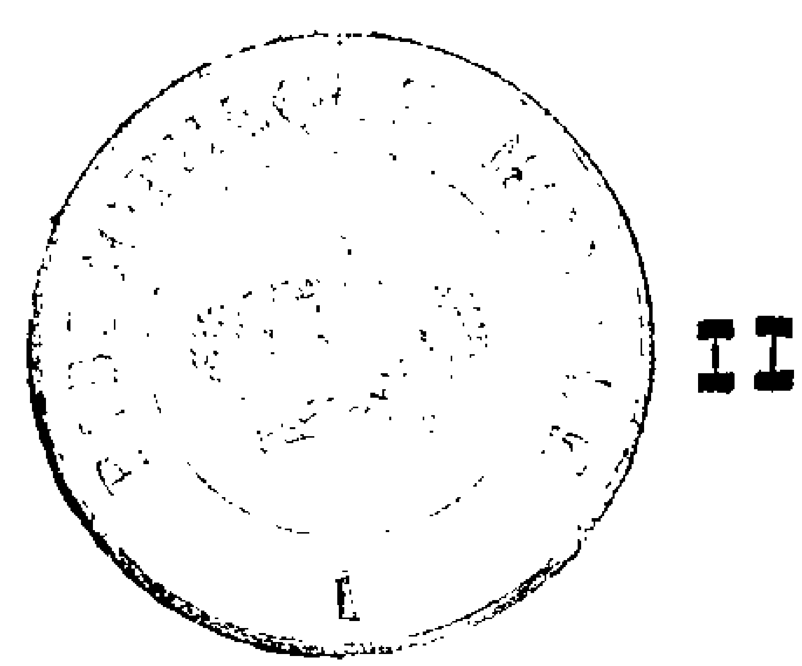
TOUT FINIT.

PAR

MME A. DUPIN.

N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité.

ESCHYLE.



PARIS,
MARESCHAL ET GIRARD, ÉDITEURS,
RUE DE SEINE-SAINT GERMAIN, 64.
1858.

OU DONC EST LE BONHEUR?

I.

Que voulaient-ils?

Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme, et en ont le mieux parlé. L'un le plus heureux des hommes, et l'autre le plus malheureux : l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux. *Pascal.*

La plainte du crocodile attire, dans sa fausse douleur, le voyageur compatissant. *Shakespeare.*

Il était jour. Les petits oiseaux s'agitaient mélodieux sur les buissons et les arbres éclatants de fruits et de fleurs. Tous secouaient leurs ailes trempées de la rosée de la nuit. Puis, avides d'espace et de

vie, quelques uns s'abandonnaient au vent et parcouraient les champs illimités du ciel; d'autres, plus timides ou plus paresseux, sautillaient sur l'herbe. Du fond des beaux épis mouvants, l'alouette montait dans l'air et semait sur son passage de vifs et joyeux couplets. Les prés attendaient les troupeaux qui déjà étaient en route. Toutes les plantes qui s'étaient endormies, soulevaient leur front languissant de désir, déployaient leurs pétales aux brillantes nuances et se faisaient odorantes et voluptueuses. La création entière s'éveillait pour vivre et pour aimer. Un seul être souffrait, seul il avait des soupirs ou des malédictions; c'est qu'il disait *hier*, *demain*; c'est qu'il donnait à cette terre des sueurs ignobles; c'est qu'il s'épuisait en vains efforts pour trouver l'emploi de ses facultés et pour combler le vide immense de

son cœur. Ce monde charmait toute créature; lui, s'y ennuyait. Il appelait des soleils plus beaux, des mers plus vastes et plus profondes, des champs plus fertiles, un autre univers enfin. Il ne se disait pas que le mal était en lui, et ce mal était l'instinct de l'infini : mal sublime, mais dont la terre ne pouvait le guérir.

La reine d'Angleterre venait de quitter sa couche somptueuse. Ses yeux battus annonçaient la veille ou bien un sommeil tourmenté. Elle s'approcha indolente et rêveuse de la fenêtre. D'abord son regard indifférent ne vit rien à l'horizon. Devant cette partie du palais, s'étendaient les jardins; et, au-delà, la Tamise qui roulait ses eaux larges et profondes. Une étincelle de curiosité jaillit tout-à-coup des yeux de Catherine Parr. Elle ouvrit la fenêtre; et, pen-

chée en avant, elle chercha à distinguer deux hommes qui s'avançaient dans une barque éclairée par le soleil. Avant d'avoir pu reconnaître leurs traits, son âme inquiète les avait signalés comme deux ennemis: l'un était l'évêque de Winchester, Gardiner, et l'autre, le chancelier Wriothesely. Bientôt elle eut la certitude de ne pas s'être trompée. Que venaient-ils faire au palais de Henry VIII avant même qu'un seul courtisan s'y fût montré encore? Involontairement elle frémit. Le roi demeura enfermé plusieurs heures avec eux sans qu'un seul être eût la liberté de troubler ce mystérieux entretien. Des flots de grands seigneurs se pressaient pourtant dans les salles magnifiques qui précédaient la pièce où il était défendu de pénétrer.

— Le royaume serait en péril, disait le

vieux duc de Norfolk, qu'il n'y aurait pas de mesures plus sévères Qu'est-ce donc qu'un Gardiner et un Wriothesely pour que tant d'hommes de race antique et de valeur éprouvée fassent piteusement le pied de grue dans les antichambres du roi, en l'honneur de tels hommes? Ne pensez-vous pas, nobles lords, dit-il avec un amer dédain, que l'office de bourreaux conviendrait mieux à tous deux que celui de conseillers?

— Ne blâmons pas Sa Majesté de ses préférences, répondit Cranmer avec une douce autorité.

— Vous n'avez pourtant guère sujet de vous louer de Gardiner, répliqua sir Thomas Seymour. Avez-vous donc oublié l'événement où il se montra un de vos ennemis les plus ignobles et les plus acharnés? C'était peu d'avoir aidé à vous mettre sous le

poids d'une accusation capitale, il souffrit bien qu'on vous laissât, vous, homme d'église comme lui, vous, archevêque de Cantorbéry, confondu avec la valetaille, en attendant qu'il plût à tous les superbes de vous recevoir comme suppliant! A mesure que sir Thomas Seymour parlait ainsi, le duc de Norfolk, qui était au nombre de ces *superbes*, prenait une attitude froide et imposante. Sir Seymour continua : On dit que ce fut un spectacle risible que la stupéfaction de toutes les Grandeurs, quand vous montrâtes, d'un air modeste et pourtant assuré, l'anneau que vous avait donné le roi en signe d'attachement et de protection. Puis le roi exigea qu'on vous embrassât, vous dont on avait espéré la tête! (1) Ce fut un moment divin

(1) Burnet.

pour Sa Majesté ! Mylord duc de Norfolk, dit sir Seymour en élevant la voix, vous étiez à cette comédie, et sans doute vous avez regardé Gardiner donnant le baiser de paix au bon archevêque de Cantorbéry. Il devait faire une laide et sotte figure.

— La vôtre, sir Seymour, n'eût pas été plus belle en pareil cas, répondit le duc avec hauteur. Et je m'étonne que vous vous égayiez aux dépens des actes voulus par votre maître.

— J'attaque les acteurs de la pièce, mylord duc, et non celui qui l'a fait jouer. Ils y mirent beaucoup d'adresse; vous par exemple, qui aviez également accusé le bon archevêque de prêter son appui secret aux fauteurs religieux, vous prétendîtes plus tard que votre intention à tous n'avait été que de donner plus d'éclat à l'in-

nocence de Cranmer en l'examinant sévèrement. Excellente raison!

Le duc regarda sir Seymour d'un air menaçant.

— Il y a long-temps que j'ai tout oublié, dit Cranmer; pourquoi veut-on se souvenir à ma place?

En ce moment, le comte de Surrey, fils du duc, quitta de jeunes seigneurs qui s'étaient groupés autour de lui pour entendre un de ses élégants sonnets, et il vint rejoindre son père. Le vieux duc, sans s'inquiéter de ceux qui l'entouraient, se débarrassa de ses pensées amères.

— Sa gracieuse Majesté, dit-il, a les mérites les plus hauts; nul ne saurait l'égaler en lumières et en talents de bien gouverner : je ne lui connais qu'un tort,

c'est sa tendresse pour les hommes nouveaux. Les vieilles races languissent dans l'oubli et dans une oisiveté qu'elles maudissent et renient, pendant que des êtres de rien occupent les charges les plus éclatantes : c'est pitié vraiment!

— Quand les vieilles races sont abâtardies, proféra sir Seymour, quand elles n'ont plus de vie au cœur, qu'y a-t-il de plus sage que de les remplacer? Avez-vous jamais vu qu'on laissât les cadavres infecter l'air des vivants? N'est-ce pas dans les entrailles de la terre qu'on les engloutit vite? et nul n'y trouve à redire.

— Les hommes de rien, reprit le duc de Norfolk emporté par la haine, sont des fanfarons de vanité. Ecoutez-les faire du bruit, se vanter impudemment pour qu'on les croie nécessaires; puis, comme

ils n'ont ni considération, ni biens de famille, ils entent par la prostitution de leurs filles ou de leurs sœurs leur race de néant sur une race illustre.

A cette allusion si offensante pour la mémoire de Jane Seymour, les regards se tournèrent sur le frère de cette troisième femme de Henry VIII, pendant que le comte de Surrey lui-même adressait à son père un reproche muet. Sir Seymour contint fièrement sa colère, car il ne voulait pas accepter l'infamie pour les siens; mais à quelques minutes de là, il avait échangé des mots décisifs avec l'impérieux vieillard, et il lui avait demandé raison pour la sixième heure de la matinée du surlendemain. Quand ils se furent séparés, chacun des nobles adversaires se vit entouré de ses amis.

La sortie de Wriothesely et de Gardiner vint bientôt distraire tous les esprits de cette querelle. Ils passèrent au milieu de ces flots de courtisans soumis ou silencieusement révoltés, en n'adressant la parole qu'au petit nombre. Des signes de tête, quelques gestes de protection gracieuse témoignaient surtout de leur souvenir. Jamais le front de Gardiner n'avait montré plus d'orgueil. Une joie immense débordait de l'âme de Wriothesely et exaltait ses traits : c'était à peine s'il la contenait sans compromettre sa dignité.

— L'évêque, remarqua un jeune lord, semble avoir conquis la terre ; et le chancelier n'aurait pas l'air plus heureux si, de sa propre main, il avait torturé tous les hérétiques de l'Angleterre et de l'Irlande.

— Avez-vous observé le roi hier soir?

demanda sir Anthony Denny à sir Seymour; vous l'avez fait? Eh bien, aimiez-vous ses brusques changements avec la reine? Tantôt sa voix était caressante; tantôt elle devenait rude, brève, sauvage même. Deux fois j'ai vu Henry VIII regarder Catherine Parr avec des yeux qui l'auraient fait trembler si elle les avait rencontrés. Faites votre profit de cet avis, sir Seymour.

— Ce langage est trop obscur pour que je le comprenne, veuillez vous expliquer, sir Denny.

— A votre place je serais moins réservé ou moins curieux. Eh bien, vous le voulez, avant d'être sur le trône d'Angleterre, Catherine Parr ne pensait guère à Henry VIII, vous le savez, je crois? Mais soyez tranquille, je garderai ma conviction dans mon sein. Nulle femme ne sera par moi envoyée

à l'échafaud; elle pourra bien d'ailleurs se perdre elle-même, et subir un supplice non moins funeste. Henry VIII a oublié le langage qui divinisa la beauté de trois reines; il ne sait plus que discuter. Depuis quelque temps, Catherine agite avec Sa Majesté des questions théologiques; et l'on ne sait, disent les courtisans inexpérimentés, lequel admirer le plus ou la vaste érudition du roi, ou l'esprit ingénieux et solide, bien que toujours empreint de tendresse et de respect, que montre la sujette élevée, par un caprice de cœur, au rang d'épouse et de reine. Dans la dernière controverse elle a embarrassé le roi et il a souri. Moins entière à son émotion d'orgueil, Catherine aurait eu peur de ce sourire, tant il était amer et sombre.

— Oui, dit Seymour, à deux époques de

terrible mémoire, ce même sourire s'est joué sur la face de Henry pour briser deux hautes destinées; celle d'Anne Boleyn et celle de Catherine Howard : et alors il n'était pas irrité par le mal, il pouvait marcher (1).

Bientôt les courtisans furent introduits auprès de Henry. Seymour n'y fit qu'une apparition, il se retira le premier.

(1) Henry VIII souffrait alors de son excessif embonpoint et d'un grave ulcère à la cuisse, formé depuis longtemps, mais qui augmentait chaque jour de violence. Il parcourait les appartements de son palais dans une chaise roulante.

II.

L'amour la défend de la haine.

Oh ! la fleur de l'Eden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciante enfant, belle Eve aux blonds cheveux ?
Tout trahir et tout perdre était ta destinée ;
Tu fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
Qu'on te rende le ciel, tu le perdras encore :
Tu sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme adore.
Avec lui, de nouveau, tu voudrais t'exiler,
Pour mourir sur son cœur et pour l'en consoler !

Alfred de Musset.

Dans l'après-midi suivante, la reine était dans son appartement avec deux de ses femmes, Ellesmère et Maxham. La première s'approcha de sa maîtresse, comme pour disposer avec plus de grâce la riche

dentelle qui ondulait autour de son cou.

—Madame, lui dit-elle, éloignez Maxham, j'ai un message à remplir auprès de vous. Ces paroles furent comme un souffle.

Catherine passa dans son oratoire, faisant signe à Maxham de rester et à Ellesmère de la suivre. Celle-ci fermait les portes à mesure qu'elles entraient dans une autre pièce.

—Eh bien, Ellesmère? demanda la reine.

—Que Votre Grâce se mette à genoux; il ne faut pas qu'on se doute de rien. Maxham est vendue au chancelier, à l'évêque de Winchester; elle est surtout vendue au roi.

L'épouse de Henry VIII mit le doigt sur sa bouche.

— Il y a un nom que tout Anglais ne doit prononcer qu'avec respect. Ma bonté vous enhardit, Ellesmère.

— Oh! ce palais!

— Tu as raison, dit Catherine d'une voix mélancolique. Les reines dans ce palais ont de terribles choses à appréhender. Ces murs, s'ils parlaient un jour, diraient des mystères qui ôteraient le sommeil aux yeux et la sécurité au cœur.

La figure de Catherine s'attacha au front d'Ellesmère, une interrogation s'y faisait lire. Ellesmère laissa errer autour d'elle un regard défiant et exercé. Ce fut avec une légèreté inexprimable qu'elle s'avança vers la porte.... elle écouta.... elle ouvrit.... Bien certaine qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté, que tout y était silence et solitude,

elle s'assura que nul ne veillait derrière les épaisses draperies, et revint du même pas et avec les mêmes précautions, prendre la place qu'elle avait quittée. Pendant ce muet examen, l'œil inquiet de la reine avait suivi les mouvements de cette femme.

— Sir Seymour demande une entrevue à Votre Grâce.

La reine bondit comme si elle eût posé le pied sur un fer ardent. Son visage, où s'était montrée une rougeur errante, devint aussi pâle que la violette blanche. Elle se leva ensuite; et ce fut de toute sa dignité qu'elle proféra ces paroles :

— Je pardonne à votre zèle indiscret; mais vous auriez dû vous dire que l'épouse de Henry VIII ne saurait avoir d'entrevue mystérieuse avec sir Seymour. Que me veut-il? c'est bien de l'audace.

— Il assure que votre vie est menacée. Voyez-le, madame! Oh! voyez-le de grâce!

— A peine en Angleterre, dit la reine avec ironie, il a découvert ce que les autres ignorent encore.

— L'amour est pénétrant, madame.

— Tais-toi, Ellesmère, tais-toi! oublie à jamais que Seymour a aimé la veuve de lord Latimer, la libre et heureuse Catherine Parr. Ne sais-tu pas qu'ici les pierres rendent des accusations contre les reines.

— Il faut que Votre Majesté le reçoive, il le faut absolument!

— Si c'était une ruse, Ellesmère?

— Oh! il était trop ému! Non, Madame, ce n'est pas une ruse. Rappelez-vous d'ailleurs la nature indomptable et fière de sir

Seymour; ce n'est pas lui qui sait marcher dans des voies tortueuses.

— Il les méprisait autrefois, c'est vrai. Mais il se perdra, Ellesmère, et je ne dois pas le souffrir.

— Sir Seymour a pris les plus grandes précautions pour arriver à moi. Sans doute il ne mettra pas moins de prudence dans l'entrevue qui vous aura pour objet.

— Comment échapper à la défiance jalouse du roi? Sir Seymour serait un vieillard, que moi, reine, je devrais encore trembler de me trouver seule avec lui.

— Enfin, Madame, que faut-il lui répondre?

— Eh bien, arrange tout cela, je m'en remets à ton affection. Le même sein nous

a nourries, nous avons souvent dormi dans le même berceau ; je vois en toi une sœur.

— Catherine, ma reine !

Une larme d'Ellesmère tomba sur la main que la reine venait de lui tendre. Elle la baisa. Avant de retourner dans sa chambre, Catherine adressa une prière à celui qui gouverne les destinées de tous.

La lune répandait dans le ciel des clartés douteuses, quand la reine et sa dévouée Ellesmère se glissèrent, comme deux ombres, le long des cerisiers et des pommiers centenaires cultivés dans un des préaux du jardin royal. Catherine s'assit sous un berceau de feuillage tout près d'une échappée-de-vue. Ellesmère se mit à ses pieds.

— Vois, dit la reine tout bas, la nuit sera belle.

— Oui, répondit Ellesmère, le rossignol chantera. Il est triste et muet quand le ciel a des tempêtes.

— Mais le hibou jettera son cri funèbre aussi. Quand j'étais enfant, je croyais aux petites fées qui venaient à la chute des étoiles danser sur la pointe de l'herbe, et chanter de doux airs.

Toutes deux tombèrent dans un silence attentif. Neuf heures venaient de sonner à l'horloge du palais, quand sir Seymour fut secrètement introduit dans le jardin. Il s'avança respectueusement devant la reine d'Angleterre; et, soit qu'il attendît une question, soit qu'il eût besoin de se remettre de son agitation profonde, il ne dit pas un mot. Ce fut la reine qui parla la première. Sa voix était calme.

— Vous avez désiré m'entretenir, sir

Seymour? Je suis prête à vous entendre.

A ces mots si simples, si différents du langage du passé, Seymour resta immobile et la regarda. La reine se tourna du côté d'Ellesmère, qui s'était placée à distance depuis l'arrivée de sir Seymour.

— Ellesmère, vous vous êtes trompée: sir Seymour n'a rien à nous dire.

Elle fit au jeune homme une inclination de tête gracieuse, prit le bras de sa suivante et se disposa à se retirer.

— Oh! Madame! vous avez bien changé! s'écria Seymour. Imposant silence aux orages passionnés de son cœur, il tira un papier de son sein, et le présenta à Catherine.

— Que signifie cela? demanda la reine

offensée. Et de sa main elle repoussa le papier.

— Écoutez, Madame! écoutez! ce qu'il contient n'a rien de commun avec moi. Je vais vous le dire textuellement, car le souvenir en est là.

Sa main droite toucha son front. Il dit le fatal contenu; et une horreur profonde se répandit sur la figure de Catherine.

— Merci, merci! C'est bien en vain qu'Anna Askew est morte sans accuser sa reine et son amie. Son amie! qu'ai-je fait pour la sauver?

— Anna Askew est morte! répéta Seymour.

— Ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous étiez absent de cette terre de meur

tres ; et les morts, on les oublie si vite! Oui, Anna, si jeune, si belle, d'une si haute intelligence, est morte dans les flammes!

— Et personne ne l'a défendue? Vous, Madame?

— Moi, sir Seymour, j'ai eu peur. Ces mots dits avec un accent particulier d'ironie, Catherine continua : Nous avons craint pour notre royale personne.... Nos jours sont si précieux à l'Angleterre!.... Elle prit le papier, et se mettant hors des ombres profondes, elle lut. Voilà ma condamnation, dit-elle; j'y reconnais l'œuvre de Wriothesely et celle de Gardiner : que Dieu leur pardonne (1) ! Un seul de ces ar-

(1) « Henry, dit Hume, emporté par son caractère impé-
» tueux, et encouragé par les conseils de Wriothesely et de
» Gardiner, alla jusqu'à donner l'ordre de dresser des articles
» d'accusation contre sa propre épouse. Wriothesely obéit

ticles suffirait pour envoyer l'innocent au bûcher. Que sera-ce donc quand il s'agira d'une hérétique?

— Mais nul ne peut accuser votre personne sacrée sans l'autorisation du roi (1), dit Ellesmère, incapable de se contenir plus long-temps dans les bornes d'une impassibilité visible.

— Oh! rien n'y manque, Ellesmère, le roi y a mis sa signature; il a trouvé la force de la mettre pour me livrer à la mort (2).

» avec empressement, et bientôt après lui apporta ce papier à » signer..... Ce papier important tomba, on ne dit pas com- » ment, dans les mains d'un ami de la reine, qui le lui com- » muniqua sur-le-champ. »

(1) Quiconque avait une accusation à porter contre la reine, devait, sous peine de haute trahison, en obtenir préalablement l'autorisation du roi.

(2) « Trois commissaires, dit Lingard, furent institués pour soulager Henry VIII de la fatigue d'apposer sa signature aux actes qui la réclamaient. Deux étaient chargés d'appliquer sur

Vois, les étoiles brillent maintenant! Henry! Henry! Quand donc lui ai-je montré de la haine? Ses distractions les plus douces, ses soulagements les plus vrais, les plus durables, il les a dus à moi. Que sa terrible volonté s'accomplisse!

— Oh! vous ne mourrez pas, vous ne devez pas mourir! proféra Seymour hors de lui.

— Le roi a prononcé, répondit la reine.

— Dites un mot, madame, et je soulève l'Angleterre contre cet assassin de femmes. Mes amis sont nombreux. Je me sens capable de tout pour vous sauver.

— C'est trop prendre soin d'une vie

les papiers un timbre sec portant les lettres du nom du roi, et le troisième de passer une plume à l'encre sur le relief de l'impression. »

inutile. Anna Askew m'appelle. Adieu, sir Seymour.

— Il fut un temps, Madame, où la vie avait pour vous quelque intérêt; alors vous ne vous offensiez pas d'un langage....

—Que j'ai oublié, sir Seymour, et que vous devriez oublier comme moi. Ce lieu n'est pas sûr, il faut nous séparer.

—Mais, Madame, je ne puis vous quitter en vous voyant cette affreuse indifférence pour la vie. Catherine, oh! permettez-moi ce nom! vous le souffriez naguère dans ma bouche; Catherine, ne regrettez-vous rien des jours qui ne sont plus?

— Je suis l'épouse de Henry VIII et la reine d'Angleterre, sir Seymour.

—Laisse, laisse un moment ta grandeur importune! s'écria-t-il en tombant à ses

pieds. Mon amour, Catherine, te parait bien mieux que ton titre de reine. Tes yeux, qui brillaient comme l'étoile du matin, s'éteignent maintenant dans l'inquiétude et l'ennui. L'alouette chantante n'avait pas d'accents plus doux, plus joyeux que les tiens. Qu'en as-tu fait? Tu les as échangés contre les accents du rossignol qui pleure. Ta jeunesse fleurissait avec bonheur sous mes sourires: car tu m'aimais, Catherine, tu m'avais dit : Espère!... Cette main, c'était à moi qu'elle devait appartenir. Tu voulais un trône, ma beauté, je t'en aurais conquis un sous un ciel plus chaud, plus pur. Il est par-delà les mers une terre heureuse où tout commande l'amour, c'est l'Italie du midi. Si tu voyais ses nuits éblouissantes, ses belles et grandes fleurs; si tu entendais ses poëtes, ses mélodies; si tu assistais à ses fêtes, oh! la vieille Angle-

terre te paraîtrait bien triste! C'est là qu'il faudrait vivre!

— Relevez-vous, sir Seymour. C'est assez de folles rêveries, j'en ai trop écouté. Quant au danger qui me menace, soyez tranquille; je saurai l'écarter.

— Tu veux vivre! tu consens à vivre! oh! merci!

— Le roi m'aime, je vivrai pour son amour.

— Pour son amour! répéta sir Seymour; vous oubliez les articles d'accusation.

—On a trompé le roi, je parlerai à mon tour; et je confondrai la haine de mes accusateurs.

—L'ambition vous a changée, Madame; vous n'êtes plus la femme que divinisaient

mes respects. Des sentiments vulgaires ont pris dans votre cœur la place de sentiments bien beaux. Je ne vous connais plus; c'est ma douleur la plus affreuse.... Il la regarda. Madame, demain je combats un homme dont le bras est redoutable; ne voulez-vous pas me dire un mot pour me faire vivre?

— Quel est donc votre adversaire, sir Seymour? et comment exposez-vous, dans de folles querelles, des jours que vous devez à l'Angleterre?

— Daignez-vous y prendre quelque intérêt, Madame?.... Laissez-moi intérpréter votre silence! Oh! ne dites rien! j'ai tant besoin de croire à vous!

Un éclair de chaleur, parti de l'occident, illumina soudain cette retraite. Seymour

ne vit que le visage de Catherine. Une émotion profonde animait les traits de la jeune souveraine. Se savoir aimée, disait son regard tendrement élancé, n'est-ce pas la gloire la plus belle, l'ivresse la plus heureuse? La femme qui n'a pas connu ce fier délice n'a pas vécu. D'un coup d'œil il avait tout saisi, et son âme avait bien compris. Catherine ne tarda pas à reprendre le chemin du palais. Nul adieu ne profana le muet enchantement de Seymour.

— Est-un rêve? se demanda-t-il ensuite.

Le lendemain, on aurait pu voir Henry VIII, assis dans le jardin aux rayons du soleil couchant, causant familièrement avec la reine, et cherchant à la ramener sur le terrain de la controverse. Une attente perfide animait le regard de Henry.

— Vous me semblez étonnamment sa-

vante, belle mie, lui disait-il de sa voix la plus persuasive. Par sainte Marie! je serais plus sage, moi vieux fou, de vous écouter, que d'user ma science à combattre des discours pleins de sagesse et de force. La femme que vante le saint roi Salomon était moins redoutable que vous. Merci de Dieu! vous auriez pu tenir tête aux pères de l'Église grecque et de l'Église latine! Et ces Grégoire, ces Bazile, ces Augustin, étaient pourtant de rudes adversaires! J'ai même de la peine à excepter mon saint Thomas d'Aquin.

— Votre Grâce a bien acquis le droit de se moquer d'une pauvre ignorante. Ne sais-je pas que, d'après le précepte divin, la femme, qui n'est que la chair de l'homme, doit lui être soumise en tous points? Ses lumières à elle sont si faibles, si promptes

à la faire errer! Si quelquefois, sortant de mon humble rôle, et malgré la conscience bien profonde de mon incapacité, j'ai osé discuter avec mon redouté Seigneur, c'était pour lui donner un peu d'amusement, m'étant aperçue que l'ennui se glissait dans son âme toutes les fois qu'il m'arrivait de l'applaudir long-temps. Je m'éclairais d'ailleurs de cette apparente discussion; et j'en sortais toujours mieux disposée à marcher ferme dans la voie des vérités, et à admirer celui dont la bouche m'instruisait.

— Vrai Dieu! mon doux cœur, embrassez-moi bien fort; nous sommes toujours très bons amis. Le baiser de Henry fut pour Catherine comme une morsure. Le roi reprit: C'est un poids bien lourd que vous m'ôtez... Je vous en voulais: car enfin, si notre épouse chérie nous conteste par son

incrédulité le beau titre de *Défenseur de la foi et de Suprême chef sur la terre de l'Église d'Angleterre et d'Irlande*, qui ne sera tenté de l'imiter? Répète-moi, Catherine, que tu as dit vrai.

— Pourquoi Votre Majesté hésite-t-elle à me croire?

— Je t'adore avec ton petit air fâché! Sais-tu, Kate, ajouta le roi en donnant de petites tapes sur la joue de la reine, que je te trouve très jolie, et qu'en ce moment tu me sembles plus gentille que toutes les autres; bien entendu que je laisse de côté l'Anne de Clèves, cette grosse *cavale allemande* dont le diable lui-même aurait fait fi. Je n'ai pas encore pardonné à ce mécréant d'Holbein le portrait qui me trompa. Il avait peint la disgracieuse créature aussi charmante que ma Jane Sey-

mour, tant aimée et tant regrettée. Jane, mes baisers avaient fait éclore dans ton âme une fleur solitaire d'amour; fleur printanière, que la mort brisa de son aile avant qu'elle eût exhalé ses plus riches senteurs.... Ne suis-je pas poète, Catherine?

— Vous êtes tout ce que vous voulez, cher Sire.

— Flatteuse! A propos, Madame, on m'a dit que vous donnez toujours des regrets à cette Anna Askew?

— Elle était femme, Sire; cette pitié est bien naturelle.

Henry fronça les sourcils.

— On est justiciable, entendez bien, Madame, quand on plaint ce que j'ai condamné. Mais attendez.... regardez-moi en face.... Peut-être partagiez-vous l'hérésie

de cette damnée? Oh! c'est sûr. Vous m'avez tenu certains discours.... La reine frémit. Henry, qui l'observait, poussa un éclat de rire tellement égoïste, qu'il aurait suffi pour faire naître l'aversion dans le cœur d'une femme plus miséricordieuse encore que Catherine. Bien, te voilà tout effarée, poltronne, dit-il avec une méchanceté railleuse. Je t'ai vue changer de peau comme le serpent. Seulement quand le serpent se débarrasse de la sienne, c'est pour en revêtir une plus jeune et plus brillante; toi, au contraire, tu en as pris une pâle et froide comme un suaire. Avais-tu intention de me faire peur?

Catherine se remit promptement, et lui dit sur un ton de bonne humeur :

— Vous ne réussirez pas à gâter mes joies.

— Les joies des hérétiques me trouvent seules implacable; et j'appelle hérétique, vous le savez, Catherine, tout ce qui ne professe pas la doctrine pure, celle que j'ai eu la gloire d'enseigner à mon peuple. Si les rois qui m'ont devancé avaïent eu ma haine contre Rome et l'indépendance et la fermeté de mon caractère, ils auraient eux-mêmes accompli cette grande tâche. Au lieu de cette protestation, voyez Henry II se traînant, pieds nus et la corde au cou, devant la châsse de cet impudent Thomas Becket, pour se relever d'une excommunication que j'ai su mépriser (1). Le saint faisait des miracles du fond de sa tombe. Moi, que cette vénération d'une foule imbécile fatiguait depuis long-temps, je mis

(1) On sait que Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, fut assassiné au pied des autels par quatre seigneurs anglais, qu'avait armés une parole imprudente de Henry II.

le saint en accusation, je le fis condamner comme traître; et sans pitié pour les cris des dévotes, on brûla ses os et l'on abandonna leur poussière au vent. Ma vengeance de souverain fut aussi une vengeance nationale: l'Angleterre tout entière s'était vue humiliée dans son roi. M. Norris n'aurait pas manqué de me traiter de toute sa hauteur romaine. Ne le pensez-vous pas?

— Qu'est-ce que M. Norris? demanda Catherine.

— J'avais cru que vous le connaissiez... C'est un prêtre catholique dont je destinais la mort à l'édification de ses sectaires. Il m'a échappé. Newgate a pourtant des verrous solides... Cet ennemi de ma foi était le parent d'Anna Askew... Vous la voyiez dans le temps où il la voyait lui-même; comment ne vous êtes-vous pas rencontrés?

Henry poursuivit encore dans ce sens. Il plaçait à dessein des intervalles entre ses questions. Il tenait la reine haletante sous son regard impérieux ou froidement incisif. La torture imposée à la malheureuse, et qu'elle ne pouvait dissimuler toujours, donnait à cet homme des voluptés sauvages, une sorte d'orgueil indomptable, effréné. Il avait comme l'ivresse d'une puissance dont il pouvait, au gré de sa passion, reculer indéfiniment les bornes. Sa victime semblait-elle près de succomber, il l'abandonnait pour lui laisser le temps de se remettre; puis il la ressaisissait privée de toute défense, il la remettait aux prises avec sa ruse, il la frappait de vertige et d'horreur.

— Vous m'aimez bien peu, lui dit-elle enfin. Que vous ai-je donc fait,

pour que vous me traitiez avec tant de rigueur?

—Te voilà terrassée et criant merci; c'était ce que je voulais. Son œil s'arrêta sur elle avec une curiosité complaisante.

—Soyez content, Sire; le cerf poursuivi par des chasseurs habiles et manquant tout-à-coup de force, n'est pas plus aux abois que je ne le suis. Tout mon être souffre; et c'est dans toute l'humilité de mon cœur que je me demande par quelle offense involontaire j'ai pu encourir votre indignation.

Henry fut touché. Il se montra sensible à la plainte de la reine en la raillant doucement de sa terreur. Le fou du roi interrompit cette effusion par sa brusque venue.

— Qui t'amène ici, drôle? demanda Henry VIII.

— Maître, laissez-moi souffler un peu, j'ai tant couru! Mes jambes à moi sont mes seuls valets, assez dociles d'ailleurs....

— Parleras-tu?

—Que Votre Grandeur ne se courrouce pas. Le fou prit une attitude solennelle et dit: Maître, j'ai devancé l'honorable chancelier Wriothesely et une quarantaine de coupe-jarrets qu'il traîne à sa suite. Se tournant vers la reine et lui faisant une révérence profonde, il ajouta: Garde à vous, Catherine Parr, reine d'Angleterre! ils viennent en grande pompe demander la vie de Votre Majesté. Les bûchers chôment depuis quelques jours.

— Enchaîne ta langue, coquin, ou les verges feront justice de toi! cria Henry.

— N'êtes-vous pas charmé d'apprendre d'une manière unie et brève ce qu'ils vont vous dire très emphatiquement sans doute?

— Et le bourreau n'est pas là pour serrer le gosier de cet effronté!

— Sur mon âme le voici, reprit le fou. Les valets ont tout-à-fait bonne mine. Apaisez-vous, maître, je vais me tenir coi. Cela dit, il s'appuya contre un cerisier, s'apprêtant à rire intérieurement de ces hommes qui le prenaient en dérision et se vantaient de leur sagesse.

Le chancelier Wriothesely parut en effet avec sa formidable escorte. Henry s'agita d'une manière singulière.

— Ne craignez rien, chère âme, dit-il à la reine; vous savez qu'on ne peut vous ôter un cheveu de la tête sans que je l'aie

préalablement voulu ; je vais d'un mot disperser bien loin toute cette canaille. *Les vautours et les hyènes,* comme dit le prophète, *s'appelleront les uns les autres,* avant qu'il vous soit fait aucun mal.

— Que signifie cela? cria d'une voix impérieuse le roi au chancelier.

— Votre Majesté, répondit le chancelier, ne se souvient-elle plus....? N'a-t-elle pas....? Les articles....

— Tu n'es qu'une bête, un scélérat! Vouloir m'ôter la femme la plus affectueuse, la plus dévouée! la couvrir de calomnies! c'est attenter à ma vie, c'est me mettre le poignard dans le cœur, et l'y retourner mille fois. Ce vautour, il n'est jamais repu!

Le chancelier écoutait immobile et

saisi d'épouvante. Henry poursuivit ses invectives avec une colère toujours croissante. L'intervention de la reine mit fin à cette scène, et permit au chancelier et à ses troupes de se retirer.

— Le tonnerre est tombé, dit le fou, le ciel va reprendre sa sérénité. Allons voir si de nouveaux orages se préparent ailleurs. Il s'éloigna en faisant des gambades.

— Vous êtes bien généreuse, mon cœur; cette brute de Wriothesely et ce rusé coquin de Gardiner m'avaient excité contre vous. Une reine est pour tous ces chiens une proie qu'ils flairent et dont ils voudraient boire le sang.

Le roi continua à parler ainsi, en entremêlant ses discours de brusques et effrayantes imprécations; Catherine l'apaisa et lui

rendit une gaieté aimable à force d'esprit et de grâce. L'air venant enfin à fraîchir, il fut emporté par des serviteurs robustes, ayant la reine qui marchait à ses côtés et qui ne cessait pas de l'entretenir.

A peine Catherine eut-elle quitté ce fou dangereux et se fut-elle réfugiée dans sa chambre, que son rire enjoué fit place à une expression de morne accablement. La tête appuyée dans ses mains, le regard fixe et terne, elle laissa échapper des gémissements. Quelques larmes mouillèrent ses joues.

— Pourquoi pleurer? lui dit Ellesmère, le cœur d'un autre homme ne vous est-il pas assuré?

— Paix! paix! tu es pour moi le démon... Ma faiblesse est passée, dit-elle plus tard

en soulevant son front, je puis montrer du calme. Ellesmère, je consacrerai ce que Dieu m'accordera encore de jours à expier mon crime; j'ai manqué d'énergie pour Anna, je n'ai pas osé prendre la défense de la jeune martyre : il faut une expiation.

— Hélas! madame, vous savez bien que votre dévouement eût été inutile; vous vous seriez perdue avec elle.

— Peut-être était-ce mon devoir. Tous les jours, Ellesmère, je me reproche cette mort.

Le jour suivant, il ne fut bruit à la cour que du duel de sir Seymour avec le duc de Norfolk. L'épée du duc s'était brisée; sir Seymour avait aussitôt baissé la sienne. — Je ne puis plus me battre contre vous,

s'était écrié Norfolk, mais je puis toujours vous haïr. — C'est mettre à l'aise mes propres sentiments, avait répondu le frère de Jane Seymour. Henry n'apprit heureusement rien des paroles outrageantes du vieux duc, proférées dans le palais. Sa colère aurait voulu du sang. On le savait; et l'horreur de livrer au bourreau un des plus grands seigneurs de l'Angleterre l'emporta cette fois du moins sur l'indiscrétion ou la jalousie.

Quelques semaines s'écoulèrent. Sir Seymour, mêlé aux courtisans, n'obtint jamais un regard particulier de la reine. Si elle lui adressait la parole, c'était d'un ton simple, aisé, sans aucun de ces indices qui annoncent une passion mal contenue.

III.

Le coup de vent.

Tu m'aimes, je le sais; car aussi moi je t'aime.
C'est malheur, c'est folie; et mon cœur de ce jeu
Comprend trop aujourd'hui que la mort est l'enjeu,
Pour s'essayer encore à feindre sur lui-même
Un pouvoir qu'il n'a plus. . . . .

Madame Mélanie Waldor.

Les hommes reculent effrayés devant le fantôme de leur dignité intérieure. Ils se complaisent dans leur misère, ils se parent de leurs fers avec une lâche adresse; et les porter, en faisant bonne contenance, cela s'appelle la vertu.

Schiller.

Une aimable liberté s'établit un jour de novembre 1546 dans une salle du palais de Henry VIII. Le maître était absent. Sir Seymour, debout à quelque distance de la reine, avait les yeux fixés dans une glace,

placée en face de lui, où se reflétait le beau visage de la femme de son désir. Catherine écoutait avec une indulgence de jeune mère et d'amie, les propos confiants de la seconde fille de Henry VIII, Elisabeth. La gaieté bruyante de l'enfant de quatorze ans appela l'attention impatiente de la princesse Marie.

— Cette petite fille fait beaucoup de bruit, dit-elle. Votre bonté, Madame, est grande de la supporter. Quant à moi, j'en ai la tête malade.

La bonne humeur d'Elisabeth était parvenue à ce degré où il est presque impossible de se fâcher. Elle continua ses saillies.

— Vous voilà bien, dit Marie, toujours éprise de folles idées ou de niaiseries, toujours disposée à occuper les autres de vous.

Une étincelle de colère brilla sur tous les traits de la jeune princesse; elle se contint cependant, et dit avec l'apparence d'une modestie ingénue :

— Ce matin, j'ai lu tout un discours de Cicero *Pro Milone*; j'ai appris bien des stances de Torquato Tasso, et j'avais besoin de me distraire un peu.

— Et ce n'est pas moi qui vous blâme, dit la reine en mettant un baiser à ce front qui s'était levé doux et caressant.

Le souvenir de la mère d'Elisabeth, implacablement égorgée, la voix haineuse de Marie, avaient disposé le cœur de la reine à une affection plus tendre que ne semblait le comporter son titre de belle-mère. D'après le testament de Henry VIII, Marie devait succéder à Edward VI si ce prince

mourait sans postérité; et les dispositions de Marie faisaient assez pressentir que les destinées d'Elisabeth ne seraient ni élevées, ni tranquilles.

Sir Seymour avait tout observé en silence ; et, comme la reine, il se sentait vivement entraîné vers la fille d'Anne Boleyn. L'arrivée d'un nouveau personnage changea le cours des idées : c'était le fils du duc de Norfolk, le brillant comte de Surrey. Aucun seigneur de la cour de Henry VIII ne surpassait le comte en courtoisie et en magnificence de bon goût. Les grâces naturelles de son esprit ornaient son savoir. Nul ne savait mieux que lui donner de la valeur à chacun. Il vous faisait croire à votre supériorité, quand, au contraire, il eût fallu admirer la sienne. Avec lui, il y avait pour tout être dont il voulait s'oc-

cuper un moment, le déploiement complet de toutes les facultés; il n'en était pas une qui restât oisive ou ignorée. Les hommes de mérite se sentaient grandir sous son influence, car ils avaient la conscience de sa juste appréciation; les autres étaient charmés et d'eux-mêmes et de lui. Soit enfin qu'on lui parlât, soit qu'on l'écoutât, c'était vraiment à s'étonner de soi. Son langage empruntait de sa pensée des tons infinis. Parfois il s'élevait à une richesse d'expression, à une hauteur d'enthousiasme qui le faisait ressembler à un dieu. D'autres fois il mettait au jour les nuances les plus exquises du sentiment, ou bien encore une finesse de critique qui l'eût fait redouter, si le plaisir n'avait pas empêché la réflexion. La fermeté caractérisait tous les actes importants de sa vie; mais dans les relations

familières, il mettait un laissez-aller plein de séduction. Sa mise était sans effort, sans recherche apparente; pourtant il semblait toujours que le comte eût fait choix de plus belles étoffes que tous et qu'on eût inventé pour lui une façon particulière, tant l'accord entre sa personne élégante et noble, et le choix et la forme de ses vêtements, se faisait sentir tout d'abord. Il fallait une sorte d'examen pour s'assurer que toute cette magie tenait à la manière dont il portait chaque chose. Poëte par le cœur, il s'inspirait souvent d'un rien, mais ce rien devenait délicieux. Sir Seymour avait une politesse extérieure aussi parfaite que celle du comte; mais la sienne était apprise, contrainte souvent: celle du comte, au contraire, venait de ses instincts. Que le premier se crût offensé, il s'en vengeait par de brèves et hautaines

paroles; le second avait pour arme ordinaire une moquerie pénétrante et gaie. Sir Seymour avouait son ambition; le comte de Surrey n'en parlait pas, mais il profitait de tous les vents heureux pour avancer sa voile. La bravoure de chacun était d'ailleurs incontestable.

Marie s'embellit d'une rougeur aimable en le voyant entrer; sa roideur disparut soudain, et fit place à un maintien timide et doux. Ce fut vraiment d'une voix charmante qu'elle répondit à son hommage. Une vanité souffrit de l'enchantement de Marie, ce fut la vanité d'Élisabeth. Elle se mit à sa broderie; et bientôt, sous le prétexte qu'il lui manquait une couleur, elle se fit apporter une corbeille en ivoire découpée à jour et remplie d'écheveaux de laine. Après en avoir choisi un, elle demanda

quelles mains voudraient le tenir. Sir Seymour mit une vivacité chevaleresque à répondre à cet appel. Ce ne fut pas sans une petite moue qu'Élisabeth plaça l'écheveau sur les mains de cet homme, dont elle n'avait pas désiré l'empressement. Puis elle se mit à dévider, non sans le faire avancer ou reculer, selon que son caprice ou la nécessité le voulait. Sir Seymour commençait à sentir une grande lassitude, quand Élisabeth se plaignit qu'il tenait fort mal l'écheveau, qu'il était trop impatient et trop rude pour de si paisibles fonctions; et, voulant confirmer ces paroles, elle tira elle-même la laine assez fort pour qu'elle se cassât deux fois. Alors, n'écoutant que son désir secret de chagriner Marie, elle enleva l'écheveau des mains de sir Seymour et le tendit en riant au comte de Surrey. Catherine, qui s'était sentie oppres-

sée jusqu'alors, respira. Sans ses dispositions secrètes envers sir Seymour, elle eût imposé sa douce autorité pour empêcher un amusement trop familier peut-être; la délicatesse la retint. Maintenant c'était le comte de Surrey; mais pour quelle raison blâmerait-elle soudain ce qu'elle avait en quelque sorte encouragé par son silence?

— Serez-vous doux, Mylord? demanda Élisabeth au comte.

Sur l'affirmation gracieuse du courtisan, elle se mit à dévider sa belle et fine laine. Un peu plus tard elle trouva qu'il était bien fatigant de lever ainsi les bras.

— Le dévidoir est mobile, dit le comte, il peut se baisser autant qu'il plaira à Votre Grâce.

Cela dit, il se mit à genoux devant la

jeune beauté. La reine chercha des yeux sir Seymour, comme pour s'assurer que lui aussi n'était pas prosterné. Elle allait sans doute faire abandonner cette posture au comte, lorsque la princesse Marie remarqua tout haut que déjà lady Élisabeth s'essayait à la souveraineté; et qu'il y aurait grande gloire pour les Anglais, si une princesse tellement pénétrée de sa valeur les gouvernait un jour.

Élisabeth s'adressa au comte :

— Mylord, vous faites des vers qu'on vante partout; voudriez-vous nous donner le plaisir d'une admiration sincère?

— Pour cela, Madame, il faudrait que je ne vous disse rien de moi : votre goût est si délicat que j'ai tout lieu d'en appréhender les effets.

Lady Mary, reprit Élisabeth, aimerait assez à vous entendre pour oublier de me blâmer. Vous voyez, Mylord, que je vous devrais beaucoup sous tous les rapports.

Le comte de Surrey tourna les yeux vers la fille de Catherine d'Aragon. Son maintien était haut, sa figure amère et sombre.

— Madame, lui dit-il, puis-je me flatter que vous m'entendrez sans ennui?

— Vos vers seront écoutés, Mylord, avec attention, je dirai même avec plaisir; mais l'attitude que vous avez prise n'est pas celle d'un poëte.

— Puis-je en changer de mon propre mouvement? sembla dire le geste du comte.

— Lady Élisabeth, remarqua la reine à son tour, sentira que ce badinage s'est

assez prolongé; elle-même s'empressera d'y mettre fin.

— Ils le veulent tous, dit Élisabeth.

Le comte se leva; et, après avoir rêvé un moment, il dit un sonnet plaintif et doux qui exprimait des sentiments trop présomptueux pour être révélés jamais à celle qui en était l'objet. Cet hommage, comme involontairement adressé à Marie, adoucit l'humeur de cette princesse. Ce front de trente-quatre ans, siége habituel de pensées orgueilleuses, se couvrit d'une confusion charmante. Des années s'effacèrent sous la grâce émue de son sourire; elle devint toute désirable.

Un aimable poëte a dit : « Il ne faut désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir (1). »

(1) Charles Nodier.

— C'est une belle parure que le bonheur, remarqua la reine, qui avait vu ce changement.

Sir Seymour entendit cette parole et soupira tout bas. Le comte avait fini, que Marie recueillait encore ce chant harmonieux. Catherine s'abandonna, comme la fille de Henry VIII, à la belle ivresse de cette minute. Dans cette poésie d'amour, elle reconnaissait l'impression d'heures à jamais perdues, il est vrai, mais toujours regrettées; c'étaient les délices évanouies de sa belle jeunesse; c'était sa passion, sa vie d'autrefois.

Elisabeth demanda gracieusement d'autres vers à Surrey. Marie ne fut pas la seule à lui en savoir gré. Le comte chanta les gloires de l'Angleterre. Un fier patriotisme prêtait à sa voix quelque chose d'inspiré;

tous les cœurs s'exaltaient, tous les visages étaient beaux. Tout-à-coup on saisit dans le lointain le bruit lent du char de Henry VIII. Alors s'effacèrent les émotions pompeuses. Le comte de Surrey s'éloigna involontairement de la princesse Marie. La fière Élisabeth se mit à sa broderie, Seymour regarda Catherine et dit tout bas :

— C'est bien lui. A son approche, tous les cœurs se serrent. Absent, il tourmente vaguement la pensée ; s'il se montre, le sourire a sa terreur, il n'y a pas de sérénité possible. Madame, vous avez vu des coups de vent qui font tomber et chassent au loin les feuilles que l'automne a jaunies; vous avez vu la tempête disperser les mélodieux oiseaux qui s'étaient assemblés sur la même branche en fleurs : Henry VIII est notre coup de vent, il est aussi notre noire tem-

pête. Seulement, quand le ciel a repris son brillant air de fète, les oiseaux recommencent leurs chants ; et nous, c'est peut-être sans retour. Catherine leva sur lui des yeux pleins de sollicitude. Il la comprit. Vous, Madame, ajouta-t-il, vous êtes digne des sentiments les plus hauts.

Il s'éloigna et alla se placer près du comte de Surrey. Le bruit du char de Henry allait toujours se rapprochant. Une tête d'enfant apparut mutine et souriante; c'était le fils de Henry VIII et de Jane Seymour, c'était Edward VI, alors âgé de neuf ans, qui devait porter la couronne après Henry. La vue de cet ètre gracieux remit un peu les âmes de la secousse qu'elles venaient d'éprouver.

Sir Seymour prit l'enfant par la main et l'amena à la reine qui l'embrassa tendrement. Elle se leva ensuite pour recevoir

son formidable époux. Deux hommes étaient avec lui : Wriothesely, que la reine ne voyait jamais qu'avec une sensation pénible, et qui avait, au dire de Henry VIII, tout l'air d'un renard embarrassé, et sir Richard Rich, le plus flatteur de tous les courtisans de Henry ; flatteur grossier, flatteur impudent et avili, car il était incapable d'enthousiasme.

Henry promena d'abord ses yeux scrutateurs sur tous les personnages qui se trouvaient là. Ce fut presque avec douceur qu'il regarda Marie. La vue du comte de Surrey, dont la contenance était pourtant bien respectueuse, appela sur ses traits un nuage de mécontentement. N'appartenait-il pas à la race des Howards, qu'il détestait depuis la découverte des torts honteux de Catherine Howard? Il reprit cependant des dispositions plus calmes; et ce ne fut pas

sans quelque bienveillance qu'il dit au comte :

— Mylord, nous sommes charmé de vous voir ici. Le comte s'inclina avec sa grâce accoutumée. Nous avons des projets qui vous intéressent quelque peu. Que pensez-vous de la fille du comte de Hertford? Elle est noble et charmante La distinction parfaite de ses manières irait bien à la vôtre; nous insistons sur ce point parce que nous savons que c'est là votre belle faiblesse... Sir Seymour était deveuu attentif. Vous ne vous hâtez guère de nous répondre, Mylord. Les Hertfords sont des Seymours, et votre roi n'a pas déaigné de s'allier à eux.

—Ma reconnaissance pour la sollicitude de Votre Majesté ne saurait être égalée que par mon profond dévouement; mais avant

de me donner le soin d'une famille, je voudrais, Sire, m'être relevé en quelque sorte dans votre estime.

— Oui, je comprends ; vous avez sur le cœur le commandement de la garnison de Boulogne que je vous ai ôté et que j'ai donné au comte de Hertford. Il n'est pas bien, Mylord de Surrey, que vous gardiez rancune à Hertford pour une grâce dont il nous a plu d'honorer sa fidélité.

— La perte des bontés de Votre Majesté est la seule chose qui m'affecte.

— Eh bien, nous pourrons vous les rendre si vous êtes docile à notre désir.

— J'insiste, répondit le comte, avec une fermeté respectueuse, pour rester libre quelque temps encore. Mon bras et mon cœur sont à vous, Sire ; mais je ne ferai

jamais de ma personne le prix d'une réintégration que je veux devoir à mes services seulement.

— C'est parler énergiquement, Mylord.

— Avec trop de hardiesse, peut-être, dit le comte. Un éclair de haine jaillit de l'œil courroucé de Seymour : cette femme refusée était sa mère.

Henry ne répondit pas. Il concentra toute sa pénétration méchante dans un regard qu'il arrêta sur le jeune homme. Ce dernier se tenait immobile et haut de fierté et de calme. — Où vont donc vos prétentions, Mylord? dit enfin la voix irritée de Henry.

— Jusqu'à ce moment, Sire, je n'ai pensé qu'à servir l'état et votre auguste personne. Souffrez que ce soin m'occupe encore.

— Ce soin n'est pas tellement exclusif dans votre vie, que vous ne trouviez le

temps de faire de la poésie amoureuse et autre..... Mylord, au lieu de vous inspirer d'affections errantes, audacieuses peut-être, vous vous inspireriez de votre femme; cela serait plus chaste et plus sûr.

Ces mots sèchement prononcés, le roi se mit à s'entretenir avec la reine et avec sir Richard Rich. Fidèle aux formes parlementaires et à sa bassesse instinctive, sir Richard Rich ne s'adressa jamais à Henry VIII sans lui donner le titre de *Très sacrée Majesté* et sans s'incliner chaque fois de la façon la plus servile. Ce fut avec de grandes lamentations que Henry VIII déplora l'oubli des bonnes mœurs et de la charité. « Jamais Dieu, s'écria-t-il, n'a été plus mal » servi que par les chrétiens. »

Wriothesely écoutait le roi avec toutes les marques d'une approbation sincère.

Sir Richard ne manquait pas, dans les intervalles, d'exalter la rare éloquence du monarque et sa haute et divine sagesse. Il n'osa pas, comme en des temps moins avancés, dire que Henry avait la *beauté d'Absalon*, c'eût été, dans l'état d'infirmité du roi, une flatterie trop maladroite ; il fut également forcé de ne plus le comparer pour la *force et le courage à Samson*, mais il lui laissa la *sagesse de Salomon*. Henry, se rappelant les magnifiques exagérations dont on l'avait naguère enivré(1), se mon-

(1) » Les orateurs du Parlement, dit le docteur Lingard, » dans leurs efforts pour se surpasser les uns les autres, flat» taient la vanité de Henry par les louanges les plus outrées. » Cromwell se disait incapable, et déclarait tous les hommes » dans l'impossibilité de décrire les ineffables qualités de l'es» prit du roi les sublimes vertus de son cœur royal. Le chan» celier Audeley lui disait en face que Dieu lui-même, en le » consacrant de son huile sainte, l'avait élevé en sagesse au» dessus de tous ses égaux, au-dessus de ses prédécesseurs, au» dessus de tous les rois du monde, etc. »

tra médiocrement satisfait de la retenue de sir Richard Rich. Une fois même il tourna brusquement la tête au milieu d'un discours hyperbolique du courtisan. La consternation du misérable fit sourire les princesses et le comte. Henry VIII, pour mortifier ce dernier, bien plus que par un généreux mouvement, adressa quelques paroles encourageantes à son plat complimenteur. Edward cependant s'était approché du comte de Surrey, qui lui plaisait beaucoup. Et pendant que sir Richard Rich déployait de nouveau tout le luxe de sa servilité, le petit prince jouait à la *mourre* avec le brillant Henry Surrey; et l'intelligent Surrey devinait moins souvent que l'enfant combien de doigts avaient été levés. Le roi vit ce jeu, il fronça les sourcils et appela le prince auprès de lui. Une faiblesse soudaine prit à Henry. On

l'emporta dans son appartement, livide et sans connaissance. La reine s'éloigna avec les princesses. Il y avait de l'inquiétude sur le beau front de Surrey quand il sortit de la salle à son tour.

— Ambitieux ! dit Seymour en l'accompagnant du regard ; il n'aime pas Marie, mais il convoite une couronne. C'est beau une couronne ! on n'obéit plus, on commande. Attends, Henry Surrey ! attends ! Thomas Seymour est encore debout, et tu le trouveras sur ton chemin partout où il y aura chances de périls et d'élévation ! Moi ! je repousserais l'appui d'une femme pour me faire roi ; ma volonté y suffirait. Toute race de souverains a eu son humble commencement. Y a-t-il long-temps que les Tudors règnent ? deux générations seulement. Qu'était Guillaume Ier ? qu'était

Henry IV? qu'était Edward IV; qu'était Henry VII? de simples ducs.

Seymour rêva long-temps encore à ces hautes existences de rois qui pourtant ne l'auraient pas satisfait, tant son orgueil était immense. Suprême dominatenr de l'univers, il en aurait bien vite détourné son regard, il se serait demandé pourquoi il n'était pas Dieu.

« Criez joyeusement au-dessus de ma « tête, oiseaux du ciel, car vous avez la li- » berté d'aller au-dessus des nuages; moi, je » reste ici attaché. Voguez, monstres des » eaux, roulez-vous joyeusement dans l'a- » bîme; d'un bond vous pouvez visiter les » entrailles de la terre : l'univers n'est petit » et misérable que pour l'homme (1). »

(1) Voyez le roman si remarquable de M. Ferdinand Denis, *Luiz de Souza*.

IV.

L'à-propos d'une mort.

> Oh! quelle lutte se passe dans les âmes susceptibles de passion et de conscience !
>
> *Madame de Staël.*

> Ma barque est tout à l'heure aux bornes de la vie ;
> Le ciel devient plus sombre et le flot plus dormant.
> Je touche aux bords où vont chercher leur jugement
> Celui qui marche droit et celui qui dévie.
>
> *Sainte-Beuve.*

Le comte de Surrey, accusé de crimes imaginaires, venait de finir sur l'échafaud, le 25 janvier 1547, sa courte et brillante existence. Il était mort, comme il avait vécu, en homme de cœur. Henry

avait bien pu l'assassiner, mais il n'avait pu le forcer à épouser une fille sortie d'une race ennemie et dont le sang n'était pas de vieille illustration; lui-même s'était défendu avec esprit et courage. On l'avait secrètement admiré et plaint(1). Son heure difficile avait couronné quelques unes de ses années toutes hardies, aventureuses et naïvement exaltées. Il n'était pas de chevalier courant le monde, et avide de renommée vaillante et amoureuse, qui n'eût gardé le souvenir du comte de Surrey. N'était-ce pas ce fier

(1) Henry VIII, déjà fort irrité du refus du comte de Surrey, se laissa persuader, par les ennemis des Howards, que le duc de Norfolk et son fils aspiraient à s'emparer du gouvernement pendant sa maladie, et après sa mort de la tutelle d'Edward. Le comte fut condamné à faux, comme ayant entretenu des liaisons coupables avec le cardinal de la Pole, comme étant soupçonné de vouloir la couronne, lui qui écartelait sur son écusson les armes d'Edward le Confesseur : ce dernier cas d'accusation était d'autant plus odieux que ses ancêtres l'avaient fait aussi, et que les hérauts d'armes l'y avaient autorisé lui-même.

Anglais qui avait défié à Florence tous ceux qui savaient manier une lance et qui obéissaient aux douces lois d'amour, pour leur prouver que la belle Géraldine surpassait toutes les autres dames en grâce et en beauté. Le scrupule religieux n'excluait point de combattants : chrétiens, juifs, turcs, sarrasins ou cannibales, tous étaient appelés. Le comte de Surrey, couvert d'armes étincelantes et paré d'une devise et des couleurs de cette merveilleuse Géraldine, combattait tout chevalier errant ou autre qui, se disposant à passer un pont sur l'Arno, élevait le mérite de sa dame au-dessus du mérite de Géraldine; ou, ce qui était impie, niait les perfections de cette dernière. De brillants faits d'armes avaient donné raison au comte, plus d'un rude adversaire avait crié merci. Et ce fut le bourreau qui termina brutalement cette vie embellie par tant de

luttes aimables et où les pensées utiles de l'homme d'État s'étaient également placées. Le duc de Norfolk, enfermé à la Tour, condamné d'abord dans la pensée du roi, venait de l'être par des juges dont la lâche complaisance n'osait rien refuser. Cranmer seul avait protesté contre la volonté inique du souverain; seul il avait refusé son adhésion à l'acte infâme, et il était parti pour sa campagne. Le vieillard ignorait les destinées de son fils; comme lui, il se voyait victime d'accusations menteuses, mais comme lui il se faisait un mérite de l'antiquité de son nom.

« Notre raison, dit un homme de vie » forte et de sentiments généreux, a beau » être en garde contre les préjugés du vieil » âge, nous éprouvons tous un besoin se» cret de retrouver notre race, de la suivre

» dans cet amas de générations englouties » dont le passé du genre humain se com- » pose. Étrange faiblesse de notre nature! » pour nous donner l'illusion de la durée, » nous nous appuyons sur des tombeaux (1).

On attendait en frémissant la conclusion de ce drame déjà ensanglanté. La reine s'émut profondément. Jalouse d'épargner un nouveau crime à Henry, et de conserver à l'Angleterre un homme qui l'avait honorée par son courage, elle manda sir Seymour. Il accourut dans toute la joie de son cœur. Ellesmère, qui avait passé les nuits précédentes au chevet du lit de la princesse Marie, malade d'âme et de corps; Ellesmère voulut, malgré sa fatigue, veiller à la porte de la reine pendant que cette dernière s'entretiendrait avec sir Seymour.

(1) N. A. de Salvandy.

— Il faut, dit la reine, s'il est possible, empêcher une grande injustice, il faut sauver le duc de Norfolk; après demain à midi, il doit périr : c'est bien assez de la mort du fils.

— Comment s'opposer aux volontés du roi, Madame?

— J'attendais plus d'ardeur de votre part, sir Seymour; je croyais que la cause d'un ennemi indignement sacrifié pourrait séduire votre cœur. Gardez-moi le secret, je m'adresserai à un autre. Ce vieillard est bien malheureux. Sa femme l'a trahi pour satisfaire sa haine, sa maîtresse l'a vendu. On ne sait laquelle des deux est la plus infâme : la duchesse de Norfolk ou Élisabeth Holland.

— Le roi vous aime, Madame, et vous l'aimez, objecta Seymour avec plus d'a-

mertume qu'il n'avait voulu en montrer, et l'on ne refuse rien à qui vous aime.

— C'est vrai, répondit la reine. Pourtant le roi m'a refusé la grâce du comte de Surrey; et il y a deux jours que le comte vivait encore. Mais je vous faisais injure en supposant que vous vous mettriez seulement quelques heures en opposition avec votre souverain. Norfolk est d'ailleurs le père de ce Surrey coupable de dédain envers votre race.

— Norfolk est bien gardé, Madame. Tenter d'arracher une victime à Henry Tudor, n'est-ce pas courir à une mort certaine?

— Je lui en ai arraché une, moi; et je suis encore vivante. Vous êtes devenu bien timide, Sir Seymour.

— Catherine ! Ce cri échappé de son cœur, il pleura.

— Par grâce ! contenez-vous!

— Oh! vous voir à lui! vous voir la femme de cet homme!... Catherine, comment avez-vous consenti?.... Madame, cet homme dont vous partagez la couche sanglante est un misérable sans cœur. Vous êtes sa sixième femme; qu'il se lasse de vous, il vous enverra rejoindre Anne Boleyn et Catherine Howard. Quand elles prirent le chemin de l'échafaud, quand le bourreau fit tomber leurs têtes découronnées, elles étaient jeunes et belles comme vous; et Anne n'était pas moins pure. Henry ne sait plus avoir de maîtresses (1): il est devenu trop scrupuleux; mais il a gardé sa terrible inconstance. Le divorce est le prix

(1) La première maîtresse de Henry fut Élisabeth Blount, veuve de sir Gilbert Tailbois. Il en eut un fils, Henry fitz-roi, qui mourut à dix-huit ans duc de Richmond, amiral d'Angleterre, gouverneur des marches d'Écosse et lieutenant d'Irlande. La seconde maîtresse connue de Henry fut Mary Boleyn, sœur aînée d'Anne Boleyn.

d'un sang né royal. Catherine d'Aragon et Anne de Clèves subirent cette haute injure, car elles étaient princesses avant d'être reines. Jane Seymour, ma sœur, est morte le diadème au front; elle est morte dans son lit et pleurée par son futur bourreau; mais il y avait à peine un an qu'elle était sa femme. Dieu la retira à temps, croyez-moi : on ne vieillit pas dans la faveur de Henry VIII, les jours comptent pour des années. Sa voix prit une intonation solennelle: Vous aviez vu trancher la tête d'une femme bien vénérable, la comtesse de Salisbury.

— Oui, répondit Catherine; son héroïque résistance protesta contre l'arrêt qui la retranchait de la vie. Quelle lutte, mon Dieu!.... La reine joignit les mains. Oh! long-temps, bien long-temps, j'ai ressaisi

cette scène dans mes rêves! Cette femme se débattant sans espoir, par amour pour la justice, ce peuple muet d'épouvante, un battement de cœur universel!...

— Quatre ans n'avaient pas passé, que vous étiez l'épouse du bourreau de la dernière fille des anciens rois!

La voix ferme, mais triste de Catherine, fit entendre ces paroles :

— Suspendez votre jugement, Sir Seymour; j'avais l'âme assez haut placée pour n'envier ni le titre de reine, ni les honneurs dont il s'entoure; une vie simple et composée d'affections bénies et heureuses était tout ce qu'il fallait à Catherine Parr. Henry Tudor jeta les yeux sur moi pour être sa compagne. Un orgueil de néant n'entra pas dans ma résolution; je crus que

Dieu me choisissait pour changer le cœur du roi et les destinées trop long-temps malheureuses de la vieille Angleterre. Le Rédempteur du monde avait pris son humanité dans le sein d'une femme. Sous le souffle puissant de Dieu, l'humble hysope devient cèdre. Mon intelligence bornée osa porter un regard curieux dans les profondeurs d'une sagesse incompréhensible. Les limites de ma conscience se reculèrent indéfiniment, mes devoirs grandirent; je voulus être plus qu'une femme. Alors j'effaçai de mon cœur de trop chères images ; je m'annulai dans la vie nouvelle que m'ouvrait le sacrifice. Qu'était mon bonheur solitaire comparé au bonheur d'un peuple? Je ne passerai pas inutile sur la terre , me disais-je avec joie ; comme si le petit ruisseau tranquille qui rafraîchit la vallée inconnue n'a pas aux yeux de Dieu le mé-

rite du fleuve impétueux et profond. L'énergie de la déraison fut la mienne; semblable aux vierges folles dont parle l'Écriture, je laissai éteindre ma lampe. Le châtiment ne se fit pas attendre. Supprimez cet air de doute. J'ai gardé un front serein; j'ai enveloppé mes désespoirs de sourires, de protestations de tendresse; j'ai fermé violemment toute issue à mes larmes. La blessure qui saignait dans mon cœur est restée entre Dieu et moi. Cet homme m'a vue, le jour, la nuit, assidue à son chevet de douleurs, épiant sur sa figure les désirs qu'il pourrait former; et, bien des fois en retour, j'ai lu, moi, une pensée de mort dans son regard : je la lui ai pardonnée. Ce que je ne lui pardonne qu'avec effort, c'est de m'avoir fait déchoir. Anna Askew est morte martyre; je partageais quelques unes de ses croyances; et,

lâche que je fus, je gardai un silence coupable, la terreur étouffa ma voix quand j'aurais dû crier..... Oh! cet homme! cet homme! Me voyez-vous, moi, son esclave bien souple, bien avilie, misérable à l'excès, rusant pourtant avec lui pour retenir ces quelques jours qu'il était avide de m'arracher? Je ne voulais pas que le peuple qui m'avait adorée hurlât des malédictions autour de moi; je ne voulais pas de sa boue, de sa colère ignoble; je ne voulais pas que le bourreau me touchât!.... Et pour éviter d'être souillée par d'autres, je me suis souillée moi-même!.... A quels mensonges ai-je refusé de descendre?.... Oh! il était bien mon maître!.... Catherine eut un gémissement. Un moment elle resta morne et sans voix. Puis elle regarda sir Seymour, et lui dit avec une solennité sombre : Henry Tudor est bien

près de subir le grand jugement; Dieu a compté ses jours. Unissons nos efforts pour sauver ce malheureux Norfolk! Que la destinée du fils ne soit pas celle du père!

— Henry va mourir! s'écria Seymour en se précipitant aux genoux de Catherine. Oh! redites ces paroles de vie! Henry va mourir!

— Cette joie est peu digne de vous, Sir Seymour!

— Elle est immense! Vous ne pourriez pas la contenir plus que moi.

Depuis un moment, ils n'étaient plus seuls, Maxham les écoutait. La reine rencontra le regard aigu de l'espion du roi.

—Relevez-vous, Sir Seymour, dit-elle avec une dignité mélancolique; nous sommes perdus tous deux. Seymour l'interrogea de

l'œil. Le doigt de la reine montra Maxham : Cette femme nous a entendus; demain, dans un moment peut-être, Henry VIII saura tout. Le Parlement et les Communes sont pleins de déférence, notre procès ne se fera pas attendre. Henry a pressé le supplice du duc de Norfolk, il pressera le nôtre. Mais que faisait donc Ellesmère?

— Ellesmère s'est endormie, Madame, répondit Maxham. Oserais-je demander à Votre Grâce pourquoi elle soupçonne ma fidélité. Je puis aussi bien qu'Ellesmère garder les secrets de ma reine.

—Épargnez-moi vos protestations, Maxham, éveillez Ellesmère et sortez ; vous en savez assez, je pense.

Le regard de la reine et celui de sir Seymour accompagnèrent la délatrice.

—Je suis votre meurtrière, proféra Catherine accablée.

— Ne t'accuse pas, dit-il, c'est bien moi qui t'ai perdue.

Elle lui tendit la main.

— M'aimes-tu, Catherine?

— Oui, Seymour.

— Comme autrefois?

— Comme autrefois, comme toujours.

— Être aimé de toi! mon Dieu, quel bien suprême!

Il n'ajouta rien; on eût dit qu'il voulait se recueillir dans son bonheur, en sentir un à un tous les enchantements. Ce fut dans une ivresse heureuse, mais sans paroles, qu'il pressa Catherine sur son sein. Elle

y puisa des forces : car elle put se dégager de l'étreinte passionnée.

— Nous allons mourir, Seymour. Il tressaillit, trop brusquement remis en face de la réalité hideuse. Nous allons mourir, reprit-elle d'un ton élevé et tendre. Des pensées austères et telles que Dieu les veut au moment suprême, doivent occuper nos âmes. Mettons-nous à genoux; et que le dernier sentiment qui nous sera commun appartienne au ciel. Les hommes diront que nous avons payé bien cher l'oubli d'un moment; mais nous, Seymour, nous accepterons la mort comme le juste prix d'une iniquité cachée. La femme de Henry VIII devait oublier l'amant de ses libres espérances. Au fond de nos cœurs pleurait une souffrance adultère. Nous aimions notre crime, nous lui donnions de beaux noms.

— Eh! le contraire eût été impossible! Dieu, plus miséricordieux que les hommes, Dieu, bien plus grand qu'eux tous, nous pardonnera de n'avoir pu vivre sans aimer. Il n'exige pas de la créature les forces qu'il n'a pas mises en elle.

—La volonté faiblit, quand l'âme est sa complice. Nous avons tous la conscience de nos actes.

Il la regarda avec admiration.

—L'échafaud n'effraie pas ton courage, ma chère âme?

—Je ne le crains plus. C'est un moyen violent pour entrer dans le repos; j'en aurais préféré un autre: mais avons-nous le choix?

— De belles années nous étaient encore promises.

— Il y a dans la vieillesse des heures bien froides, bien lourdes à porter. Et puis il vient un jour où le cœur se lasse des affections généreuses. Quand on ne peut plus s'intéresser qu'à soi, vaut-il la peine de vivre? Alors, Seymour, c'est l'intelligence qui vous abandonne, c'est la lumière qui se retire de vous.

Ils se prosternèrent hauts et calmes. Les sanglots d'Ellesmère se mêlèrent à l'acte religieux. La reine consola la pauvre affligée.

— Adieu, Seymour, dit enfin Catherine, nous ne devons nous revoir que devant les juges. Là nous serons diffamés; on mettra notre honneur bien bas. Vous apparaîtrez comme un vil séducteur et moi comme une impudique. Sortez, de grâce,

ajouta-t-elle, que je ne vous voie pas arrêter sous mes yeux!

Sir Seymour s'était à peine éloigné, que la reine reçut l'ordre de ne point quitter sa chambre. Des gardes sévères furent placés à la porte. Dans cette veille d'isolement, la fragilité de la chair se montra plus d'une fois. S'élevant de la nuit de la vie aux clartés éternelles, elle retombait le moment d'après dans de sombres angoisses. Le jour vit continuer cette agitation. Quand la seconde nuit vint, elle sentit du calme plus long-temps. La nature divine termina enfin cette lutte; il n'y eut plus de trouble dans l'âme de Catherine. Amour si doux, communion enivrante des âmes; effroi de la honte, effroi de la mort, tout s'anéantit devant cette pensée infinie, Dieu.

Elle était dans cette disposition, quand

un grand retentissement de pas et de voix troubla ce palais mystérieux. Un cri retentit puissant et solitaire : Le roi est mort! Catherine s'évanouit. Le sentiment lui était à peine revenu, qu'il se mêla dans son sein au plaisir de vivre, l'amertume qu'il lui faudrait une autre fois encore apprendre à mourir.

« Que fait l'homme, a dit un sage de « nos temps, avec des affections mortelles « dans son cœur et l'infini dans sa pensée? « Quel vide il se prépare! que de trouble « entre deux lois si différentes! (1).

Sir Anthony Denny parut grave et affligé devant la reine. Il lui annonça qu'elle était libre et que Henry VIII n'était plus. Catherine s'inclina dans un douloureux respect. C'était sir Anthony Denny qui avait eu le courage de dire au roi que sa

(1) De Sénancour. *Rêveries.*

fin était prochaine, que cette nuit était sa dernière nuit de souverain et d'homme. Le haut condamné demanda Cranmer qui, toujours fidèle, accourut auprès de ce lit d'angoisses. Le maître cherchait des sons humains et n'en trouvait plus; son cœur vivait encore, que déjà sa parole, redoutée si long-temps, était morte. Cranmer, retenant sa douleur, lui demanda un signe pour attester que lui, Henry VIII, expirait dans la foi de Jésus-Christ. Le mourant lui serra doucement la main. A quelques minutes de là, il entrait dans son éternité. Henry avait marqué l'heure de midi pour l'heure de mort de Norfolk. Bien avant cette heure, il n'était plus lui-même qu'un froid cadavre, et Norfolk échappait à la volonté de meurtre.

V.

L'Ambitieux.

La négligence à certaines heures est de l'insensibilité, les paresses du cœur sont des oublis.

Emile Souvestre.

Ils dansent tous, ces fous ! Ils sont maîtres du monde ;
Ils s'en vont en chantant sur notre mer immonde,
Sans boussole et sans ciel, matelots emportés ;
Ils ne regardent pas le grand vent qui se lève,
Ni l'Océan qui monte et qui jette à la grève
Son écume orageuse et ses flots irrités.

S. Pécontal.

Nous retrouvons Catherine Parr, non plus l'épouse humiliée et craintive de Henry VIII, mais l'épouse de Seymour, devenu lord de Sudley et amiral d'Angleterre. Respira-t-elle enfin de ses longues angoisses ? Y eut-il dans son cœur ces délices qu'on rêve éternelles et souveraines, qui donnent l'aversion de la mort et font de

la terre l'Eden où toujours l'on voudrait vivre? Oui, ces richesses d'âmes que l'imagination la plus merveilleuse ne conçoit qu'imparfaitement, Catherine les posséda un jour. Aux ivresses de la passion se mêlèrent de chastes espérances; son sein était devenu fécond, elle se sentait mère. Alors Seymour fut un dieu pour elle. Mais déjà il ne donnait plus à sa tendresse qu'une attention distraite ou forcée, un sourire de complaisance. Les instants qu'il passait auprès d'elle étaient rares; ce n'était pas d'elle qu'il lui parlait alors, c'était du besoin impérieux d'élévation qui dévorait son âme. Une plainte amère se mêlait à tous ses épanchements: le comte de Hertford, son frère, créé duc de Sommerset, était protecteur du royaume; il devait à l'extrême jeunesse d'Edward VI une autorité presque illimitée. Par quel mérite

Hertford avait-il obtenu cette suprématie? Comment tant d'hommes de cœur courbaient-ils la tête sous cette volonté médiocre?

— Ne vous suffit-il pas, disait Catherine, d'avoir la conscience d'être au-dessus des honneurs? Une chute est bien à craindre quand on est placé trop haut.

— La chute, mille fois la chute, s'il le faut! criait le superbe. Mais que, jusqu'à mon dernier moment, je proteste contre un rang inférieur, quand je sens s'agiter en moi l'instinct des nobles efforts et les vastes pensées. Rester immobile, c'est renier sa force. Catherine, je ne grandirai pas seul, tu grandiras avec moi! Chaque pas que je ferai vers un destin plus haut, tu le feras aussi!

— J'ai été reine, lui répondait Cathe-

rine; et j'ai pleuré souvent sur ma triste dignité : le repos me serait bon.

— Tu étais l'esclave de Henry VIII, et non pas une reine. Et notre enfant, veux-tu qu'au nom de son père il baisse un jour la tête? Ce sera un fils, je dois lui frayer une voie où il marche retentissant et libre.

Cette passion violente, qu'entouraient les périls et la haine, avait bien ses nobles séductions. Seymour était d'ailleurs si beau, si puissant de son génie, de la flamme intérieure qui l'illuminait soudain ; il planait en ces moments d'ivresse si fort au-dessus des autres hommes, que la timide femme ne trouvait plus dans son âme que des sentiments prosternés, ou bien elle subissait le même vertige d'ambition ; elle se laissait emporter à l'audace de cette parole dans la région perdue. Son

savoir même venait à l'appui des dispositions présentes. Suivez-la dans sa pensée : Dieu façonne des êtres à son image. Ces êtres, sortis de leur néant, se sentent vivre, s'exaltent et marchent à la révolte contre leur Créateur. Tous les peuples ont gardé la mémoire de cette race primitive, c'est un symbole profond; c'est la lutte de l'humanité en servitude contre la puissance éternellement agissante, invincible et cachée. Au commencement, comme à présent, comme toujours peut-être, la protestation de l'esclave : Pourquoi un maître? de qui tient-il le droit de vouloir et d'asservir? Et Luther, qu'elle vénérait, n'avait-il pas dit : « L'homme ne peut pas naturellement vouloir que Dieu soit Dieu; il » aimerait mieux être Dieu lui-même, et » que Dieu ne fût pas Dieu? »

Quand elle se trouvait à l'abri de l'ora-

geuse influence, elle revenait aux humbles et tendres désirs; elle se disait avec douleur qu'une passion forte règne solitaire dans l'âme, que sa durée est marquée de puissance et d'égoïsme; elle se disait encore, avec une douleur différente, que l'orgueil tout personnel exaltait Seymour. Voir des hommes à genoux devant lui, jouir de leur infériorité, sentir qu'ils porteraient envie à son éclatante fortune, c'était là surtout le mobile du superbe. La volonté du bien, ce mérite des hautes ambitions, n'apparaissait dans son âme que semblable à une lumière lointaine et vagabonde qui s'éteindrait tout aussitôt. Il avait une énergie indomptable, mais cette énergie ne profitait qu'à lui. Le bonheur même? il n'y pensait pas. S'il disait ce grand mot, c'était sans y attacher le sens vrai.

VI.

Tout passe.

De douleurs sans espoir mon ivresse est suivie,
Mes jours désenchantés sont des tiges sans fleur ;
Et vainement le sort voudrait parer ma vie,
Puisqu'il ne m'aime plus, que faire du bonheur ?

Honoré de Sussy.

L'orage des passions s'apaise devant la froide image de la mort ; et les voix éternelles de l'infini font taire les voix passagères d'ici-bas.

Charles Didier.

« Qui peut se flatter de serrer un *moi* contre son *moi* (1) ? » Catherine avait abdiqué cette croyance des âmes jeunes et passionnées. Ses heures d'intérieur, celles qu'aurait pu embellir l'amour, passaient dé-

(1) Jean-Paul Richter.

vastées et solitaires. L'angélique illusion ne vivait plus en elle; c'était un sentiment rongeur qui l'avait remplacée et qu'elle sentait devoir subsister toujours plus violent et plus sombre; c'était le fantôme de ses bonheurs perdus marchant devant elle, inévitable et toujours grandissant, et l'enveloppant de l'ombre mobile et froide qu'il étendait sur sa route. Une épreuve lui restait à subir, son cœur s'y brisa. Ce ne fut pas assez des préoccupations de l'amant, de son indifférence, de son oubli devenu profond; il en aima une autre. Une plainte inutile ne déshonora pas le malheur de la pauvre abandonnée. Toutes les tempêtes éclatèrent impétueuses, ardentes, dans son sein; mais au dehors elle resta paisible. Jusqu'au bout elle se montra grande, patiente et miséricordieuse; il ne sut pas qu'elle mourait par lui. Quand de tendres lueurs

éclairaient son visage, c'est qu'elle essayait de reprendre aux enchantements évanouis.

Un jour de passion profonde où s'unissent les deux natures, révèle des joies indicibles : il ne se lèvera pas deux fois dans la même vie. Alors on pourrait avoir l'effroi de tout changement : l'inconnu ne dévore plus la pensée; le délire de l'infini, ce tourment inapaisable et sublime, ce cri de l'âme en détresse, que rien n'a satisfait, s'assoupit dans la magie présente, comme s'il n'était rien au-delà. Une minute, une seule minute, *l'attente confuse de félicités infinies* (1) est suspendue, l'existence est complète. Le temps qui suivra cet immortel souvenir sera tout un chant de regret et aussi de vain espoir. Quelle passion se

(1) N. A. de Salvandy.

maintient à l'ivresse heureuse des commencements? Où est celle qui a gardé sa fraîcheur et son délice de nouveauté? Pour qui donc ont-elles duré toujours ces heures où l'on était avide des paroles l'un de l'autre; où chacune de ces paroles tombait comme un doux mystère dans l'âme qui les écoutait, lui semblait encore sa propre révélation; où le silence même avait son langage à la fois adoré et compris? Mystère ineffable, religion ardente du cœur, volupté venue du ciel et que le temps ne mesure pas, éclair fugitif de l'éternité! Aux magnificences de l'illusion, succèdent les amères ou monotones découvertes. Cet être, déifié tant de fois par la grandeur du désir, a trop des besoins et des imperfections de tous; sa splendeur est mêlée d'ombre. Fils de Dieu et de l'humanité, il rappelle ses deux origines

par la sublimité de quelques actes et la petitesse de quelques autres. L'amour mortel, tout immense qu'il semble, n'est que le pressentiment de l'amour infini. Que d'âmes gémissantes ont le cri profond du poète :

Oh! quelle ombre ici-bas mon âme a poursuivie (1)!

Catherine l'avait senti. Elle prit en haut dédain cette vie, devenue pour elle une tourmente secrète ou bien une fatigue morne, accablante, sans repos. Toutes ses aspirations allèrent à la mort. Une nuit qu'elle était bien désolée, elle écrivit à M. Norris :

« Savez-vous, mon père, que Seymour ne m'aime plus, savez-vous que je meurs? Ne venez pas à moi; votre charité, toute forte, toute généreuse qu'elle est, ne pourrait me tirer de l'abîme

(1) Sainte-Beuve.

que m'ont creusé les désespoirs. Il ne sait rien, lui, de mon état. Tout ce qui me reste d'énergie et de volonté fière et tendre, je l'emploie à lui cacher le mal dévorant qui, semblable au faucheur de l'Ecriture, moissonne hâtivement mes années. Je ne veux pas assombrir son destin. S'il pleure, que ce soit pour moi, uniquement pour moi, sans y mêler la honte... Mon père, je ne suis pas toujours à cette hauteur de sentiment; ma misère a souvent son cri. Seule avec ma pensée, je demande compte à cet homme de la malédiction répandue sur ma vie, je lui demande ce bonheur qu'il m'a repris si violemment; j'ai des ivresses de colère contre Elisabeth Tudor. C'est elle qui l'a séduit : périsse sa beauté! Voyez ce que je suis devenue; il ne faut pas haïr, et je hais... Sans doute il aurait été plus grand de taire à jamais les torts de Seymour; mais je n'ai pas assez de vertu. Qu'un être, mon semblable, sache pourquoi je meurs! Que ma mémoire vive tendre et malheureuse dans une autre mémoire ! Il me disait un temps que j'avais à la fois la beauté visible pour tous et la beauté mystérieuse et attachante de l'âme qui a

vécu; beauté divine selon lui : maintenant il ne me le dit plus...

» Les autres êtres s'agitent ; ils espèrent, ils veulent, ils tiennent à l'existence par mille passions vivantes; moi je traîne la mienne comme un vêtement usé. Ce que j'étais, je ne le suis plus, je ne le redeviendrai jamais : les morts ne reprennent pas à la vie. Amour, j'ai bu à ta coupe enivrante, c'était du feu ; il a bien vite brûlé ma chair et desséché mes os. La rosée du bonheur tomberait en vain dans mon âme; elle n'y féconderait que des plantes amères. Où sont mes belles années ? les campagnes étaient pleines de merveilles ; les vents et les oiseaux me disaient des paroles enchantées; les cieux m'apparaissaient brillants et doux ; la lumière dorait les eaux, les montagnes, et semait d'éblouissements l'herbe de la prairie. Des parfums ravissaient tout mon être. La terre fleurie de marguerites blanches, de primevères et de violettes, me faisait de suaves, de tranquilles chemins. Tout buisson avait sa mélodie. J'aimais l'ombre, la fraîcheur, le murmure des grands arbres ; j'aimais la petite source courante : ma vie était partout... Anna a vécu de ces bonheurs

avec moi!... Maintenant je n'entends que sons funèbres ; je cherche le soleil, il me semble pâle et ne m'échauffe plus, les fleurs même ont perdu leurs senteurs ; le monde s'attriste et se plaint avec moi. Est-ce lui qui a changé ? non, c'est mon âme qui a vieilli : l'hiver de mes ans est venu tout-à-coup. Au tombeau, femme sans amour ! tu ne sais plus la langue des vivants, tu as déjà revêtu le suaire des trépassés. On me parle de mon enfant. Il n'aura pas les traits d'Elisabeth ; son père ne l'aimera pas : qu'il meure sans avoir souffert du froid regard des hommes ! C'est bien assez de moi. Mais on revit ailleurs. Luther, laissez-moi vous le nommer, Luther pense qu'on revivra avec son corps. Moi, j'ai eu trois époux... Dites-moi bien vite, mon père, que ce ne sera pas Latimer, que ce ne sera pas Henry VIII que je retrouverai dans l'éternité ! mieux vaudrait le néant. Dites-moi que ce sera Seymour ; qu'il m'aimera sans effort, sans pitié ! Ma religion m'épouvante. Oh ! maintenant je comprends les veuves chrétiennes des anciens jours, elles gardaient une fidélité austère au mort. Mais moi, mon père, je n'avais pas

commencé par Seymour. Ne le haïssez pas ; est-on maître de ses affections ? Je lui pardonne et je l'aime. Si vous saviez tout ce qu'il m'a donné de vraie joie ! Je m'arrête à ce souvenir... Mon ami, mon père, votre bénédiction ; et nous nous retrouverons au lieu où le cœur ne change plus. »

Catherine fut calme à son heure difficile : le prêtre était là pour l'aider à mourir.

L'année suivante, le 20 mars 1549, lord Seymour, victime de ses jalousies de frère et d'ambitieux, posait sa tête sur le billot. Vous l'avez dit, poëte (1) : « Où donc est le bonheur ? »

(1) Victor Hugo.

HENRY DARNLEY.

§ IV.

I.

Délices et Tourments du passé.

Le livre de la vie est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix;
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois.

A. de Lamartine.

Le temps n'est qu'un composé de petites vagues bien douces, bien calmes; pourtant à la fin les cailloux les plus durs et les plus anguleux s'y aplatissent et s'y usent.

Jean-Paul Richter.

C'était par une matinée de mars, en l'année 1566; deux femmes, assises en face l'une de l'autre, s'entretenaient d'un air ému dans une vaste pièce du château d'Holyrood en Écosse. Quand on avait ar-

rêté ses regards sur la plus jeune, encore au printemps de la vie, il fallait un effort bien puissant pour les en détourner : jamais des yeux noirs empreints d'une grâce plus séduisante, d'une majesté plus douce et plus fière, n'avaient animé de figure d'un ensemble plus ravissant. Des cheveux fins, soyeux, aux reflets bronzés, faisaient ressortir la blancheur d'un front charmant et pur. Le sourire, soit qu'il s'épanouît frais et confiant sur ses lèvres, soit qu'il s'y montrât mélancolique ou réservé, remuait dans les cœurs toutes les sympathies. L'élégance de sa taille, dont un corsage uni accusait rigoureusement les contours, ne pouvait être comparée qu'au moelleux et à l'imprévu de ses mouvements. De temps en temps ses doigts erraient lents et distraits sur les cordes d'un luth d'ivoire. Ils en tiraient des sons

capricieux, mais pleins de mélodie. Elle secoua la tête avec une expression de découragement; et des paroles tristes, mais dites d'une voix qui savait le chemin de l'âme, accompagnèrent ce geste :

— Ma sœur, il n'y a plus d'illusion. Aujourd'hui, une seule fois, Marie va verser dans ton sein les douleurs qui tourmentent sa vie. Henry Darnley se montre chaque jour moins digne de ma tendresse. Et je l'ai tant aimé!... Il oublie que c'est à moi qu'il doit sa haute fortune, le titre envié de roi d'Écosse. L'accent de Marie Stuart s'arma d'une fière amertume : De qui s'entoure-t-il? de mes ennemis. Morton, Douglas, Rutwen, Lindesay, et bien d'autres encore, bravent insolemment l'indignation de la reine. La veuve d'un roi de France, Marie Stuart, est outragée

dans le palais de ses pères. Certes! ce sont là des affronts que n'endure pas une souveraine, et surtout la fille de Jacques V et de Marie de Lorraine.

— Au nom de l'enfant que vous portez dans votre sein, dit la comtesse d'Argyle avec un accent fort de supplicatîon, ne vous pénétrez pas d'un malheur qui ne sera que passager!

— Si tu savais quelle lassitude de souffrance est en moi! Ma puissance me condamne à l'isolement; mais, comme tous les êtres misérables, j'ai des larmes pour soulager ma peine. Je les répands dans le silence des nuits. Souvent elles me brûlent le cœur, quelquefois elles me font du bien. Dire que cette grande infortune est mon ouvrâge, c'est prononcer contre moi une condamnation qui m'oblige à baisser

les yeux ; et pourtant je la mérite. Folle que j'étais de compter sur l'affection et la délicatesse d'un homme tout épris de sa figure, et tellement au-dessous de sa nation, qu'il n'a pas même ce courage indépendant et féroce que tout enfant de ces montagnes semble avoir sucé avec le lait ! Ce fut avec un balancement de tête expressif que la reine ajouta : S'il avait à venger une injure, lui, un Lénox, un Stuart, il armerait pour sa cause un poignard étranger, sa faible main tremblerait de porter le coup. Elle sourit amèrement :

— Quel roi! Sais-tu ce qu'il me dit quand nous sommes seuls? Je ne suis rien dans mon royaume, car je ne suis que par vous. Si vous mouriez avant moi, ma royauté tomberait avec la vôtre. Il voudrait que Marie Stuart, si convaincue de

son incapacité, rendît la couronne héréditaire pour lui. C'est bien assez, mon Dieu! d'avoir associé sa vie à la mienne, sans imposer encore le malheur à mon peuple! Que s'inquiète-t-il de l'avenir? moi, je désire que cet avenir m'oublie.

La comtesse d'Argyle pâlit sous le regard sombre de Marie Stuart.

— Vous êtes reine, Marie, vous vous devez à l'Écosse. Cet avenir peut être doux. Qui oserait pénétrer les secrets desseins de Dieu?

— Oh! répondit la reine, cet avenir s'avance bien effrayant. Une voix qui ne m'a jamais trompée, m'a dit que mes destinées de bonheur s'étaient accomplies en France. La France! vois-tu, ma sœur, c'est la terre du passé, c'est la douce patrie de

mes affections. J'y étais aimée! on s'y pressait en foule pour me voir, me bénir.... j'y avais fait quelque bien. Alors tout souriait à mes jeunes espérances.

S'abandonnant à l'attrait des souvenirs, Marie rappela ce jour où elle prononça un discours latin en présence de Henri II et de toute sa cour (1). Dans ce discours elle prouvait qu'il est séant aux femmes de savoir les lettres et les arts libéraux. Elle n'avait que quatorze ans alors

— Je vois encore, disait Marie, l'expression bienveillante du roi de France. Bien différente fut Catherine de Médicis, elle contracta ses beaux sourcils noirs; et ce fut avec une gaîté forcée qu'elle dit à Henry II : « Notre petite reinette écossaise n'a

(1) Brantôme.

» qu'à sourire pour faire tourner toutes ces » têtes françaises. » Et c'était vrai, ajouta Marie. Ah! il est doux d'être aimée!

— Vous le serez, ma sœur.

— Jamais. Le peuple serait disposé à l'amour et à l'obéissance, que les nobles et le clergé se soulèveraient encore. Il y avait si long-temps qu'ils avaient cessé d'obéir! Le nom de roi n'était pour eux qu'un titre illusoire, propre tout au plus à intimider les enfants et à faire rire les hommes! Que leur importe un gouvernement régulier? l'anarchie est leur élément. Qu'ont-ils à faire des lois? la dague ou le poignard leur en tient lieu. Pourraient-ils d'ailleurs assujétir leur haine impatiente aux lenteurs de la justice? des vassaux ne sont-ils pas toujours prêts à s'armer pour leur querelle? Les Ecossais m'aimer! oh!

non. Ne suis-je pas catholique romaine? Zélateurs fanatiques d'un culte nouveau, ils ont proscrit la religion dans laquelle vécurent et moururent leurs pères ; la religion des Vallace et des Bruce est dans l'opinion du clergé une source d'impiétés, et pour tous les réformés une farce impie et monstrueuse, une folie..... Pourtant, Dieu m'est témoin qu'à moins d'abjurer cette foi, consacrée par tant de miracles, cette foi qui fut celle de ma mère, j'ai tout fait pour me concilier l'amour de cette nation. Faisant taire mes affections les plus chères, j'ai donné la préférence au parti des réformés : titres, emplois, dignités, tout ce qui flatte l'orgueil, ils l'ont obtenu de moi. Ces actes d'abnégation n'ont été pour eux que des actes d'hypocrisie ou de faiblesse. Eh! ne sais-tu pas de quels noms me flétrit John Knox, ce ministre fougueux de la

réforme? Je suis une idolâtre, une Jézabel... Qu'ai-je vu au château d'Edimbourg alors que j'y ai dîné, entourée des barons du royaume? des peintures révoltantes, le supplice de Dathan et d'Abiron. Es-tu quelquefois entrée dans leur temple? j'y suis entrée, moi. Sais-tu quels vœux, ou plutôt quelles malédictions, s'élèvent vers le trône de l'éternelle miséricorde? le sais-tu? John Knox prêche ouvertement la rébellion; Knox demande à Dieu qu'il change le cœur endurci de la reine, ou qu'il daigne fortifier le cœur et le bras de ses élus pour les mettre en état de résister à la rage des tyrans (1)! Il dit à ce peuple assemblé qu'une messe est plus redoutable qu'une armée de dix mille hommes débarqués pour envahir l'Ecosse (2). Ce même

(1) Knox.
(2) Keith.

Knox eut un jour l'impudence de braver le roi en face. Du haut de sa chaire, il osa bien lui dire que, pour châtier les offenses et l'ingratitude des peuples, Dieu les abandonne à la domination des femmes et des enfants (1). Te le dirai-je? il a vu mes larmes. Oui, moi reine, j'ai pleuré, vaincue par les injures d'un fanatique, j'ai pleuré sous son rire féroce. Tiens, ajouta la reine, qui s'animait de sa propre indignation, tiens, tu connais ce livre; il te dira tout Knox et presque tous les réformés.

La comtesse d'Argyle reçut le livre de la main de Marie Stuart; et tout de suite elle en lut le titre: *Premier son de la trompette contre le gouvernement monstrueux des femmes.*

(1) Keith.

— C'est affreux ! dit la comtesse.

— Et moi, dans mon ardent amour du bien, oubliant que les réformés avaient voulu massacrer le prêtre dans ma chapelle même où il offrait le divin sacrifice, je donnai une proclamation qui déclarait leur doctrine inviolable et sacrée, et faisait un crime capital de toute entreprise tendant à détruire ou seulement à altérer cette doctrine. Mes bienfaits, l'impunité, ne servirent jamais qu'à les enhardir. Et pourtant j'aimerais à les voir heureux.

— Lassés de persécutions, ils consentiront à vous devoir leur bonheur.

— Est-il bien en mon pouvoir de le faire? Quelquefois je m'interroge sur ma destination individuelle, je cherche à lire dans le passé le but de ma vie, le secret de

l'avenir ; et une profonde horreur s'empare de tout mon être. Marie Stuart a été fatale à tout ce qui l'aima. La reine demeura comme écrasée sous le poids de ses sensations. Elle reprit d'une voix lente et bien triste : Mon père, à son lit de mort, apprend qu'il lui est née une fille. Il ne se réjouit pas; il ne demande pas à la voir, à lui donner les doux baisers de père; mais il pousse un gémissement sombre, et sa voix dit les malheurs de l'Écosse : « La couronne est » venue par une femme, elle s'en ira de » même. Bien des maux vont accabler ce » pauvre royaume. » Il avait prédit juste : la jalousie de l'Angleterre arma les factions rivales autour de mon berceau. Ma mère, que sa mémoire soit bénie ! me conduisit dans un monastère isolé, au milieu d'une île déserte. J'y passai des jours que ma gaieté d'enfant pouvait seule égayer.

La reine garda le silence un moment et sourit avec une grâce mélancolique aux paroles d'affection que lui dit la comtesse d'Argyle.

— Tu m'aimes, toi. Elle reprit, non sans douleur : Quels souvenirs ! La voix de mes quatre Marie (1) se mêlait à la voix des orages, au murmure des vagues expirant sur la grève, aux cris rauques et sinistres de l'oiseau du rivage qui domine les bruits de la nature et prédit la tempête. Ce concert de sauvage harmonie était bien en rapport avec ce que me gardait l'avenir. Que souvent ma mémoire en a été frappée !... Je n'avais pas six ans, que ma mère, me pressant dans ses bras, me dit un triste adieu, et confia mes frêles destinées au caprice des

(1) Quatre jeunes filles du nom et de l'âge de Marie Stuart que la reine-mère avait données pour compagnes à sa fille, et qui suivirent ses destinées errantes.

mers. La fille des rois d'Écosse allait chercher en France un toit où elle pût dormir sans péril, où sa jeune tête ne fût pas exposée au poignard des assassins. Là j'ai vécu.... mon doux passé est là.... Toujours, quand je veux une émotion qui rafraîchisse mon sang, qui donne du calme à mon cœur, c'est à la France que je la demande. Que de fêtes et d'éclat et d'amour entourèrent la jeunesse de Marie! Je devins reine d'une nation qui m'idolâtrait. Deux années d'enchantement, deux minutes passèrent dans ma vie; tout changea soudain. Mon jeune époux, affaibli par une maladie de langueur, mourut qu'il avait à peine dix-sept ans. Oh! ce fut un horrible moment que celui où je recueillis les dernières paroles de François! Je vois encore sa pâle et mourante figure, j'entends l'adieu péni-

ble mais bien affectueux qui sortit de ses lèvres.... Dix-huit mois après cette perte de cœur, il fallut me rappeler que j'étais reine d'Écosse, il fallut m'exiler de France. Au-delà des mers j'avais vu mourir mon époux, ici je vis tomber la tête d'un homme qui m'aimait. Et ce pauvre Rizzio, ma protection lui est-elle assez funeste? C'est à qui lui prouvera sa haine et ses mépris. Oh! depuis que j'ai quitté la France, je n'ai eu que des chagrins. Les larmes de Marie interrompirent son récit.

— Toi, ma sœur, tu n'as jamais connu la France, toute ta destinée appartient à l'Écosse; mais moi... Il n'était pas difficile de compléter l'idée de la reine. Je m'embarquai à Calais; un vaisseau périt à ma vue: il y avait des épouses, des mères!

Tant que mes yeux purent apercevoir les rives aimées de la France, je ne cessai pas de les y attacher. La nuit me surprit dans cette contemplation, et je couchai sur le tillac; et le lendemain, quand le brouillard fut dissipé, je vis encore la France. Adieu, France! m'écriai-je, adieu, je ne te verrai plus (1)! J'y laissai tout, ma sœur, la confiance, la sécurité des belles années. Treize ans auparavant, j'avais échappé aux intrigues d'Edouard VI, j'échappai alors aux vaisseaux qu'Elisabeth avait semés sur la mer, et j'abordai sur ma terre natale. Ce n'était plus la France, et son doux ciel, et sa belle nature; ce n'était plus la France avec sa civilisation toute féerique et pleine d'élégance et de courtoisie, reflet des jours de gloire de François Ier et de

(1) Keith.

Henri II: c'était l'Ecosse; l'Ecosse inculte, avec son âpre climat, son langage rudement accentué, sa simplicité sauvage et féroce, ses hommes de fer. Le croirais-tu? je pleurai en voyant les brillants Français qui avaient passé les mers pour me suivre, montés sur de misérables haquenées. Et le soir, à l'abbaye de l'Islebourg, où je passai la première nuit, j'entendis la musique la plus discordante. Qu'est-ce donc? demandai-je à Brantôme. Il mit la tête à la fenêtre, et me dit : Ce sont cinq à six cents marauds qui viennent vous donner aubade de méchants violons et de petits rébecs, dont il n'y a faute en ce pays; quelques autres hurlent des psaumes d'une voix croassante; et tous ont ce manteau bariolé de mode sauvage, que Votre Majesté appelle plais, et sous lequel elle se montra d'abord à la cour de France blanche comme la neige et

souriante comme une déesse. Je regardai Damville, le jeune descendant des Montmorency; il soupira.

Marie eut un soupir bien triste et bien profond. Elle prit la main de la comtesse d'Argyle dans les siennes :

—En Écosse, il me fallut recommencer la vie; il me fallut rapprendre à vivre: coutumes, mœurs, législation, tout m'était étranger. J'arrivais avec des idées, des opinions formées; il fallut y en substituer d'autres. Je ne connaissais pas mon peuple, il ne me connaissait pas non plus; nul souvenir ne nous liait l'un à l'autre. Il n'est pas facile de gouverner cette Écosse. L'avarice des grands, leur coupable rapacité, a multiplié les mécontents et les misérables; presque tous ont agrandi leurs domaines par la fraude et la violence. Comme le Gaulois

Brennus, ils ont pour équité le droit du vainqueur. C'était peu des intérêts privés, il a fallu que le fanatisme religieux y mêlât ses fureurs; il a fallu qu'une femme, une reine, ma parente, s'unît à mes ennemis. Élisabeth m'est bien funeste.

— Avez-vous entretenu Melvil en particulier? demanda la comtesse d'Argyle; peut-être les dispositions de la reine d'Angleterre ont-elles changé.

— Dieu le veuille! Melvil a été reçu hier en audience solennelle; je l'attends aujourd'hui. Tu jugeras toi-même des sentiments d'Élisabeth envers nous. Je ne connais pas d'homme plus propre que Melvil à déjouer les calculs de la politique la plus adroite : il enveloppe d'ailleurs sa profondeur et son impénétrable réserve de formes tellement gracieuses et légères,

il affecte une confiance si vraie, qu'on est sous sa puissance quand on croit le tenir sous la sienne.

II.

Une coquette sur le trône.

Il n'est point de supériorité morale qui ne trahisse l'homme par quelque faiblesse ; et si l'homme était parfait, il ne serait plus question de le peindre, il suffirait de le nommer.

Charles Nodier.

Quand on voit le derrière des coulisses, on n'admire guère la décoration.

Madame du Deffand.

L'entretien intime de la reine et de la comtesse d'Argyle fut interrompu par l'arrivée de sir Robert Melvil, ambassadeur d'Écosse à la cour d'Angleterre. A son aspect, la figure de Marie s'anima soudain

d'une expression de gaieté malicieuse; sa voix trouva des inflexions naïves, mignardes et doucement ironiques : c'eût été un changement inexplicable pour quiconque n'eût pas connu le caractère mobile et impressionnable de Marie Stuart.

— Eh bien! Melvil, demanda la reine, notre sœur est-elle toujours disposée à l'affection pour notre auguste personne?

Un sourire, immédiatement réprimé, traduisit la pensée de sir Robert Melvil.

— La reine d'Angleterre n'a pas toujours trôné en présence de l'ambassadeur de la reine d'Écosse, répondit-il en faisant une profonde inclination.

— Dites aussi l'ambassadeur du roi, sir Robert; il ne vous est pas permis d'oublier que l'Écosse a salué du titre de roi l'époux

de Marie Stuart. Ces mots dits avec une nuance de sévérité, la reine reprit son ton de bonté familière et gracieuse. Élisabeth ne s'est donc pas toujours montrée entourée de ses fiers barons? Qu'est-elle comme femme?

— Votre Majesté permet-elle à un sujet loyal d'exprimer franchement son opinion?

— Nous vous l'ordonnons, sir Robert. Les intérêts du royaume, ajouta Marie avec l'accent d'une grave mélancolie, exigent que nous fassions une étude de la reine d'Angleterre. Parlez, je vous écoute.

— La reine d'Angleterre est sur le trône un grand homme et un despote plein d'astuce et de cruauté; dans l'intimité elle a toutes les faiblesses d'une coquette vul-

gaire ; et, comme elle n'en a pas toujours le sécheresse de cœur, sa conduite manque souvent d'habileté. Que vous dirai-je madame ? la vie privée d'Élisabeth est une œuvre d'égoïsme et de petitesses.

— Sir Robert a-t-il vu lui-même, ou s'est-il seulement éclairé des préventions de quelque courtisan mécontent?

— J'ai vu, madame!

— Ah!

La dignité de la reine avait expiré avec cette exclamation. Marie Stuart y avait substitué une vivacité curieuse et tant soit peu coquette; ce n'était plus la souveraine qui interrogeait, c'était la femme. Une telle nuance ne pouvait échapper à Melvil, il poursuivit :

— Sa Grâce croira-t-elle que la reine

d'Angleterre déployait toutes les séductions de la toilette pour éblouir l'ambassadeur d'Ecosse!

—Allons donc, Melvil, c'est de la fatuité.

— Tous les jours la fière Elisabeth se montrait à moi, parée d'un costume nouveau et belle d'attraits étudiés.

— Que fait-elle de toutes ses robes?

— Une collection, madame; le fait est qu'elle n'en donne point (1). Ce n'était pas assez des inventions de l'Angleterre, Elisabeth recourait aux inventions de l'étranger. Je l'ai vue successivement Française, Espagnole, Italienne....

— Italienne! interrompit Marie; mais elle n'était pas coiffée à l'italienne?

(1) Après la mort d'Élisabeth, on compta plus de deux mille robes qui lui avaient appartenu.

—Elle était coiffée à l'italienne, répliqua Melvil; ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules.

— Blonds! vous n'êtes pas heureux en épithètes. Et nul Anglais n'a eu la noble franchise de dire à sa souveraine que ses cheveux brillaient d'un éclat trop ardent pour être exposés à la vue de simples mortels ? Leicester, par exemple?

— Leicester, madame, ne se soucierait pas de voir tomber sa tête. Un jour, continua Melvil, elle me fit une question singulièrement embarrassante; elle me demanda laquelle des deux, Marie Stuart ou Elisabeth, était la plus belle; et de son regard froidement scrutateur, elle sondait ma pensée.

— Que répondîtes-vous, Melvil? Élisa-

beth vous mettait sur un terrain bien glissant.

— Votre majesté convient donc qu'il y aurait eu quelque mérite à ne pas faire une chute sur ce terrain. La reine fit un signe de sa belle tête. Eh bien! madame, reprit l'ambassadeur en affectant une défiance modeste, je crois que je ne fus pas trop malheureux.

— Voyons?

— Je répondis à la fille de Henry VIII que Marie Stuart était la plus belle femme d'Écosse, et Élisabeth la plus belle femme d'Angleterre (1).

— Il y a du génie dans cette réponse,

(1) Melvil.

dit la reine en se tournant du côté de la comtesse d'Argyle.

— La reine d'Angleterre en eût préféré une autre. Du moins, reprit-elle, votre reine n'est pas aussi grande que moi? Force fut à moi d'avouer que Votre Majesté l'est un peu plus. A cette réponse, la parole d'Élisabeth s'arma de sarcasme et d'aigreur pour me dire : Elle l'est donc beaucoup trop; car ma taille est dans les justes proportions (1).

— Élisabeth me hait, prononça Marie avec la lenteur de la réflexion, elle me hait, j'en suis sûre; ne le pensez-vous pas, Melvil? J'ai dix ans de moins que la fille d'Anne Boleyn : c'est bien assez pour la rendre implacable. Que ne m'envie-t-elle

(1) Melvil.

mon bonheur et les hommages dont m'entoure la respectueuse Écosse?

— Votre Grâce dédaignerait la servilité de la cour d'Élisabeth. On ne parle à la reine d'Angleterre qu'humblement prosterné. Un geste de la main, que la bonté dirige moins souvent que le caprice, autorise seul à se relever. J'ai vu les membres des Communes, ceux qui représentent la nation, s'agenouiller devant Élisabeth; et attendre, pour quitter cette attitude, le bon plaisir de l'altière princesse (1).

— Eh bien! Melvil, je suis fière de mon Écosse; la fille de Jacques V règne au moins sur des sujets qui sentent leur dignité d'hommes.

— J'ai même vu les plus grands sei-

(1) Hume.

gneurs fléchir le genou devant la table d'Élisabeth, bien qu'elle ne s'y trouvât pas. L'emportement de cette reine égale son orgueil : plus d'une fois sa main royale a flétri d'un soufflet la joue de ses filles d'honneur (1).

— Entends-tu, ma comtesse? dit Marie à sa sœur. C'est à s'affoler d'Élisabeth.

— Veut-elle se donner le plaisir d'une méchanceté sans éclat, elle pince l'objet de son dépit ou de sa colère (2); et une disgrâce, dont la cause est habilement déguisée, fait justice de l'imprudente qui n'a pas su retenir ses larmes et dévorer son affront.

— Et vous, mon pauvre ambassadeur,

(1) Hume.
(1) *Ibid.*

comment avez-vous trouvé grâce à ses yeux?

— En portant une petite épée au côté et une fraise moins large que celle de quelques seigneurs qu'elle honorait d'une aversion toute particulière. Ses regards, souvent dirigés sur ces deux ornements, m'ont donné le secret de plus d'une antipathie. La reine déteste les larges fraises et les longues épées (1).

— Que de grandeur et de petitesse dans l'être le plus noble! s'écria Marie Stuart. Qui oserait, mon Dieu, s'enorgueillir de sa nature? Infirmités physiques, infirmités morales, rien ne manque à la créature. Abordant une autre idée : Élisabeth est très érudite?

(1) Hume.

— Elle sait en effet le grec, le latin, le français, l'italien et l'espagnol (1). On dit qu'elle commence la traduction de Boëce.

— Oui, *La Consolation de la philosophie.* A quoi s'occupent ses dames?

— A lire, à coudre, à filer; les plus jeunes font de la musique.

— Plût au ciel qu'Élisabeth employât sa vie à conduire une plume ou une aiguille! Elle est bonne musicienne?

— Que Votre Majesté me permette la citation d'un fait : ayant appris de ma bouche que ma gracieuse souveraine tirait du clavecin des sons tels qu'en produisaient la lyre d'Orphée et celle d'Amphion, Élisabeth me fit un jour conduire

(1) Hume.

dans une pièce où elle jouait elle-même du clavecin. Feignant un enthousiasme passionné, j'entrai brusquement dans la chambre de la reine. Elle se dressa devant moi imposante et courroucée; je balbutiai quelques excuses, je rejetai sur l'admiration l'action hardie dont je m'étais rendu coupable; j'étais un sot.

— Comment cela?

Deux têtes de femme s'étaient avancées pour mieux entendre la réponse.

—Élisabeth, reprit Melvil, me demanda si la reine d'Ecosse jouait mieux qu'elle(1).

Un rire éclatant s'empara de Marie.

— A-t-on l'idée d'une vanité si puérile? Mais au moins l'on s'exerce à mieux jouer

(1) Melvil.

son rôle, on ne met pas en dehors de si petites passions. Pensez-vous qu'elle persévère à n'avoir que l'État pour époux et les Anglais pour ses enfants (1)?

—Jalouse comme elle l'est de puissance et de liberté, je ne crois pas qu'elle s'associe jamais un époux.

— Le comte et la comtesse Catherine de Hertford ont-ils beaucoup d'amis à Londres?

— Qui oserait désapprouver tout haut les actes publics d'Elisabeth? On se contente de gémir en secret.

— Pauvre Catherine! La reine d'Angleterre n'est donc pas sûre de l'amour de

(1) Paroles qu'Élisabeth avait répondues aux députés des communes de l'Angleterre.

ses peuples, puisque la sœur de Jane Gray ne peut être impunément épouse et mère?

— Elle redoute la puissance des souvenirs.

— C'est horrible! S'adressant à la comtesse d'Argyle : Conçois-tu une reine qui fait enfermer deux époux, uniquement parce que l'un des deux a le malheur d'être de son sang et d'avoir des droits à cette couronne qu'il faudra bien qu'elle abandonne un jour pour la tombe?

— Le comte et la comtesse se sont réunis une fois, ajouta l'ambassadeur; et une fois encore la grossesse de lady Catherine a protesté de l'amour de son mari et de sa fécondité.

— Mais cette reine veut donc que la royauté expire avec elle?

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne peut souffrir tout être qui, par sa naissance, a des prétentions au trône; elle porte d'ailleurs envie à toutes les mères.

— Si elle craignait de descendre tout entière dans la tombe, ne ferait-elle pas choix d'un époux?

— On dit, madame, que ce n'est pas seulement par orgueil qu'Élisabeth condamne sa vie à l'isolement.

— Que voulez-vous dire, sir Robert?

L'ambassadeur parut embarrassé. Sans doute il hésitait sur la forme dont il revêtirait sa pensée ; et pourtant la reine d'Ecosse attendait, et déjà l'impatience se manifestait sur sa mobile et expressive figure.

—Eh bien! madame, on dit que la reine

d'Angleterre a la certitude de ne pouvoir jamais être mère.

Par un mouvement irréfléchi, Marie croisa les mains sur son sein, elle y sentit mouvoir son enfant; et un doux orgueil colora son front et ses joues.

— Je la plains, dit Marie; les joies les plus pures, les seules joies que le temps n'entraîne pas dans sa course, doivent être les joies de mère. Mais cette certitude ne devrait pas fermer son cœur à tout sentiment généreux? Je suis sa parente, son héritière naturelle; qu'elle m'aime, je le lui rendrai bien.

— Vous êtes sa rivale, madame.

— C'est vrai, je voulais l'oublier, et sa rivale détestée, je le sens, Melvil. Elle n'appartiendrait pas à la race des Tudors

si elle ne persécutait pas la descendante des Stuarts. Il faut que vous écriviez tous vos souvenirs, sir Robert, je les communiquerai au roi.

La reine porta à sa bouche un sifflet d'or attaché à sa ceinture par une chaîne de même métal. Son souffle ayant produit un son rapide et fort, elle ne tarda pas à voir accourir une de ses femmes, qui, d'après l'ordre royal, donna à sir Robert Melvil tout ce qu'il lui fallait pour écrire.

Immédiatement après cette entrevue, Marie fit prier le roi de venir auprès d'elle. Henry Darnley, enfermé dans ce moment avec plusieurs seigneurs, ses partisans, ne se rendit pas ce jour-là au désir de la reine.

Ayant appris qu'il ne viendrait pas, la reine fit venir ses Maries. Toutes quatre

s'occupèrent de charmants travaux de femmes; et, comme les belles néréides des Géorgiques, elles trompèrent le temps par d'agréables causeries. La reine en fit l'observation. Elle-même se mit à son métier de broderie et y déploya une ardeur singuliere : c'est qu'elle était près d'achever une tapisserie qui représentait le *Sommeïl de Jacob*. Tout près d'elle, une corbeille délicate et riche contenait les pelotons de laine fine et aux couleurs variées qu'elle employait à son ouvrage. Quand elle eut fini la tête du patriarche hébreu, elle appela ses Maries pour qu'elles jugeassent de l'expression. Trois déclarèrent cette tête œuvre de fée, merveilleuse en tous points.

— Et toi? demanda la reine à celle qui n'avait rien dit, et qui avait un visage pur et touchant comme une vierge de Raphaël.

— Moi, je la trouve belle et sainte.

— Toi seule as bien compris, dit la reine.

Elle demanda l'heure, et s'inquiéta qu'un marchand étranger qu'elle attendait ne fût pas encore venu. Depuis cinq minutes, il devait être là. Cet homme vint enfin; il tenait une boîte en ébène sculptée et fermée avec une petite serrure. Les yeux de la reine étincelaient d'impatience pendant que cet homme introduisait dans la serrure une petite clef en cuivre merveilleusement travaillée. Ce n'étaient pas des perles, des bijoux, que recélait cette cassette, c'était un manuscrit en parchemin. Marie le saisit, et y mit ce baiser de doux enthousiasme que la première femme de Louis XI, Marguerite d'Ecosse (1), avait

(1) Ce fut cette princesse qui, mourant à la fleur de l'âge,

mis un jour sur la bouche endormie d'Alain Chartier; et nul songe n'avertit le poëte de son bonheur! Ce manuscrit était un roman français, il avait pour titre : **L'Histoire et Cronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des belles Cousines, sans aultre nom nommer.** L'or écossais paya le manuscrit. De charmantes miniatures ornaient le haut de chaque chapitre, et toutes les lettres capitales étaient peintes et embellies de figures symboliques.

Le manuscrit avait déjà été vendu bien des fois et avait subi bien des fortunes diverses. Il avait d'abord fait les délices d'une reine. Un duc, souverain en France, l'avait ensuite acheté, pour la dame de ses amours,

épuisée d'amertume et lasse au dernier point, s'écriait : « Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus! »

à un prix fou. Il avait donné un pré, ayant eau vive et courante, deux belles vaches, un troupeau de moutons et les revenus du péage d'un pont pendant un an. La dame, devenue insoucieuse de la science par l'abandon de son docte amant, se défit du manuscrit pour une belle chaîne de fin or et une pièce de satin de Venise. Le nouveau possesseur mourut à quelques années de là en le sachant par cœur. Son fils, qui n'aimait que le grand air et la vie aventureuse et violente, peut-être parce qu'il avait vu son père trop adonné aux occupations tranquilles, vendit à un seigneur suzerain le manuscrit en échange d'un bois, où il pût se livrer, avec une meute de chiens bien dressés, aux ardeurs sauvages de la chasse. Tant que le dernier appréciateur vécut, le trésor littéraire fut gardé avec une vigilance inouïe à force d'être soupçonneuse.

Jamais il ne le lisait sans l'attacher par une chaîne d'argent à sa table de chêne. Plus tard le manuscrit fut volé par des Bohémiens; et peu s'en fallut que, sous ces maîtres ignobles, il ne servît à allumer les feux qu'ils faisaient dans leurs courses vagabondes : le hasard seul le sauva de cet affront. Survint l'invention merveilleuse de l'imprimerie, les manuscrits ordinaires perdirent de leur valeur matérielle : tel ne fut pas le sort de Jehan. Comment se trouvait-il dans les mains de ce marchand? il ne le dit pas. La reine passa des heures à le contempler, à le lire, à l'écouter lire. Son ravissement était parfait.

III.

L'Outrage.

> Il y a des hommes qui, semblables à la terre, sont remplis de colossales pétrifications. Au fond de leur cœur, déjà glacé, gisent quelques fleurs pétrifiées qui datent de leurs beaux jours.
>
> *Jean-Paul Richter.*

> Le mépris! Dieu puissant! voilà donc la science!
>
> *Alfred de Musset.*

> O malheur d'aimer sur la terre,
> S'il n'était plus rien au-delà!
>
> *Madame Amable Tastu.*

Henry Darnley Stuart, que Marie avait donné pour successeur à François II, roi de France, était dans la fleur de l'âge et d'une beauté remarquable. Une analyse approfondie de cette figure révélait une

âme étroite, aride et dominée par de petites passions. Il y avait un grand fonds de suffisance dans ces sourcils qui se dessinaient mobiles et parfaitement arqués au-dessus de son œil. La même expression se retrouvait dans des narines qui s'enflaient d'orgueil ou de dédain; dans un sourire qui s'égarait sur des lèvres d'où tombaient des paroles sèches, hautaines, et souvent offensantes. Jaloux de toute espèce de supériorité, le roi d'Écosse enveloppait sa nullité de formes tranchantes et ironiques; rarement il daignait se montrer affable, tant il aurait craint de compromettre sa dignité toute d'emprunt: contraste choquant avec la recherche efféminée de sa parure.

— En vérité, Sire, je commençais à désespérer de vous voir, dit Marie, dont la voix

trahissait une légère impatience. Quelles affaires importantes ont pu vous retenir si long-temps?

— Est-ce donc pour être questionné comme un enfant que je me rends à votre désir?

Un sourire de gaieté mélancolique et empreint d'une nuance de pitié, empêcha d'abord Marie de répondre.

— Non sans doute, je ne me reconnais pas le droit de vous faire des questions. Changeant soudain l'inflexion de sa voix : J'aimerais à vous lire des notes que m'a données sir Robert Melvil sur la reine d'Angleterre. Ce sont des communications très curieuses.

— Il me semble, répliqua Henry avec aigreur, que monsieur l'ambassadeur d'E-

cosse aurait dû d'abord les communiquer à son roi. Vous avez le secret, Madame, d'effacer tout ce qui vous entoure.

—Ces notes me sont tout-à-fait personnelles, répondit la reine d'un ton doux. Si elles avaient intéressé l'Etat, Melvil se serait fait un devoir de prévenir votre juste mécontentement. Voulez-vous en entendre la lecture?

— J'ai peu de temps à perdre. Ces notes, dites-vous, n'intéressent pas l'Etat. Que me sont-elles à moi? Je présume que ce sont des tracasseries de femmes : la reine d'Angleterre a peut-être plus de robes que vous; ou bien elle a la prétention de mieux danser, de s'habiller avec plus de goût et d'élégance. Que sais-je, moi, tout ce qui peut entrer de petitesses vaniteuses dans une tête de femme!

Un fier mépris étincela sur les lèvres de Marie, il passa rapide sur son front. Elle se contint.

— Rien n'est à dédaigner, Sire, quand il s'agit d'approfondir le caractère d'une ennemie aussi dangereuse qu'Elisabeth. Ce n'est pas seulement Marie qu'elle hait, c'est la nation tout entière. Les malheurs de l'Ecosse sont trop liés aux triomphes de l'Angleterre, pour qu'il soit permis de traiter légèrement rien de ce qui peut intéresser ces deux antiques rivales.

Henry Darnley répliqua avec ironie :

— Que peut craindre l'Écosse ? Marie Stuart sait aussi bien qu'Elisabeth faire et prononcer des discours en latin ; elle pourrait même au besoin être le Cicéron de son pays ; de plus elle sait combattre ;

ne l'a-t-on pas vue, les pistolets chargés, conduire à cheval ses troupes qu'enivrait un si beau spectacle (1)? Le sang des Ecossais a coulé, celui de l'ennemi serait-il plus précieux? Quand on a mis un frère dans la nécessité de s'exiler sur la terre étrangère (2); quand on serait toute disposée à livrer cette tête au bourreau, on peut bien défier une femme qui vous déteste. Marie fit un mouvement d'horreur. Oh! nous n'avons rien à craindre des menées d'Elisabeth, vous l'égalez en génie, et vous la surpassez en ruse et en courage. Une nièce des Guise ne saurait jamais être embarrassée.

— Henry! s'écria la reine, il y a bien de la cruauté dans ce que vous dites! Si

(1) Roberston.

(2) Le comte de Murray, frère naturel de Marie Stuart.

les discordes civiles ont éclaté dans mon royaume, si le frère s'est armé contre la sœur; si, malgré ma jeunesse et mon sexe, j'ai bravé les horreurs de la guerre; si j'ai versé le sang de mes sujets, c'est à vous que je le dois, uniquement à vous. Le comte de Murray avait toujours été fidèle à Marie avant qu'elle eût déclaré qu'elle prenait pour époux Henry Darnley. Vous avez raison de vanter mon génie : il en a fallu pour imposer à la nation la plus fière et la plus belliqueuse de l'Europe, un roi né sujet de l'Angleterre. Et ce sujet, je l'ai proclamé roi d'Ecosse sans l'intervention de mon parlement. Un édit émané de ma volonté l'avait fait roi, un autre édit a associé son nom au mien pour tous les actes publics (1). Et maintenant ce même

(1) Roberston.

Henry Darnley oublie que je l'ai trop aimé! Cela est triste à dire.

— Je n'oublie rien, Madame; mais ce Henry n'est pas parti de si bas que l'Ecosse dût le dédaigner; car enfin il est de votre sang, il s'appelle aussi Stuart. Sa mère n'est pas seulement une Douglas, une sujette de la reine d'Angleterre ou de la reine d'Ecosse, elle est aussi la fille de Marguerite, sœur aînée de Henry VIII: et si le droit n'est pas violé, si la nature ne trompe pas un espoir légitime, elle essaiera le trône d'Angleterre avant Marie Stuart. Quant à votre alliance dont vous faites tant de bruit, je ne sais trop vraiment quelle idée d'honneur je puis y attacher. Le favori d'Elisabeth, le vil, l'impudent Leicester, a dédaigné cette alliance proposée par sa reine et acceptée par vous. Et Leicester est sujet aussi...

—Moi! épouser Leicester! vous savez bien que ma pensée était loin de lui, qu'Élisabeth elle-même ne m'offrait cette alliance que par une politique dont vous n'ignorez pas les motifs. Henry, ajouta Marie en levant sur le roi ses yeux humides d'émotion, il fut un temps où votre bouche ne s'ouvrait que pour me faire entendre les paroles d'une douce estime. Vous m'aimiez alors.... Je n'ai pas changé, Henry; vous seul n'êtes plus le même.

—Je vous trouvais des vertus de cœur, il est vrai, mais alors je ne vous connaissais pas, Marie. Il ajouta d'une voix lente et accentuée avec une inflexion toute particulière : Vous rappelez-vous Chastelard?

— Le malheureux! pourrais-je l'oublier?

— Eh bien! Madame?

Le roi, les bras croisés, accompagna cette question d'un balancement de tête ironique.

— Que voulez-vous dire?

Marie s'était levée imposante et offensée; Henry la força à se rasseoir.

—Supprimez cette belle colère, Madame, elle est tout-à-fait absurde quand elle s'associe au souvenir d'un Chastelard. Vous êtes émue, je le conçois : il était jeune, sensible; il appartenait à cette nation d'efféminés que vous n'avez pas cessé de regretter; et puis il n'était pas votre époux: c'est quelque chose, c'est tout pour certaines femmes. Marie le regarda: Oh! vous avez beau étaler vos airs de reine, ils ne sauraient m'émouvoir.

— De grâce, laissez au moins reposer un horrible souvenir!

— Oui, il vous idolâtrait, vous l'idolâtriez aussi; et le bourreau trancha cette tête charmante!.... C'est que dans notre vieille Ecosse, les épouses chastes ne sont pas encore ridicules; les maris ont la faiblesse de n'aimer que leurs bâtards à eux, ils abhorrent ceux de leurs femmes. C'est que dans ce pays, que vous avez raison d'appeler barbare, on ne veut pas de reine qui se prostitue. Ce fut avec une sinistre expression qu'il ajouta : Marie, vous avez été élevée à la cour de Catherine de Médicis, mais ce qui est bien en France pourrait en Écosse faire lever plus d'un poignard. Que voulez-vous? nous avons hérité des préjugés de nos pères.

— Il y a des accusations, Mylord, auxquelles une femme ne saurait répondre sans se dégrader.

L'accentuation de ces mots avait été calme et ferme.

— Direz-vous que ce jeune Chastelard ne s'est pas deux fois introduit dans votre chambre et même caché sous votre lit?

— Et vous, Mylord, feignez-vous d'oublier que mes cris ont dénoncé une coupable espérance, qu'ils ont conduit le misérable à l'échafaud? Ces cris, oh! je voudrais les avoir retenus!

— Une fois déjà son insolence avait échappé au châtiment, répliqua Henry avec intention. La reine sanglotait. Vous pleurez, c'est folie! N'avez-vous pas un consolateur? Qui l'ignore.

Elle avait relevé la tête; et de son regard indigné, elle demandait l'explication de ces paroles. Lui, sans être ému par tant

d'affliction, appuya ses deux bras sur la table devant laquelle la reine se tenait immobile; et là, face à face avec elle, ses yeux menaçants et pleins de haine attachés au front pâlissant de Marie, il continua d'une voix rude :

— Un vagabond, las de traîner sa misère et son opprobre dans le Piémont sa patrie, vint en Écosse à la suite de l'ambassadeur de sa nation. Le mendiant fut d'abord repoussé par le dédain; mais il avait une voix de femme; sa main, inhabile aux armes, savait caresser un luth; les affronts appelaient des sourires sur ses lèvres prostituées à tous les genres de mensonges. Il se fit entendre de Marie Stuart; et l'écume du Piémont, le rebut des femmes de l'Écosse, intéressa la reine. Comblé de hautes faveurs, il échangea ses

vêtements grossiers de gueux contre le velours, les dentelles et les pierreries; il osa traiter d'égal à égal avec ceux qui l'avaient écrasé de mépris; il affecta toute l'insolence d'un parvenu. Un jour la reine d'Écosse le nomma son secrétaire privé, un autre jour elle en fit son amant. Je lui succédai un moment..... j'étais une nouveauté! depuis il a repris ses droits. Marie Stuart, n'est-ce pas là l'histoire de David Rizzio?

— Vous êtes un infâme! dit la reine en se levant. C'est maintenant que vous m'apparaissez sous votre jour véritable. Henry Darnley, il y a des paroles dont la mort peut seule effacer le souvenir; vous venez de les prononcer, elles élèvent entre vous et moi un mur insurmontable. Honte sur vous, roi d'Écosse, qui flétrissez la reine

de soupçons avilissants; malheur à moi qui les ai entendus!

— Et vous nierez peut-être, s'écria Henry, les dents serrées, que ce Rizzio est votre amant!

— Il est mon secrétaire et rien de plus, vous le savez bien.

— Un secrétaire a d'étranges priviléges, sang-dieu! il se penche à votre oreille, il passe des heures entières seul avec vous.

— J'avais cru, répondit la reine avec dignité, que ma vie passée devait suffire pour me défendre de l'outrage? L'extrême laideur de ce Rizzio était encore un motif de sécurité.

— Les femmes ont parfois de si étranges caprices!

—Taisez-vous, Mylord, taisez-vous! c'est à moi que vous devez le droit insolent de me parler en maître; mais la main qui vous a mis la couronne sur la tête est encore assez puissante pour vous l'ôter. Henry Darnley, je puis, quand je voudrai, vous faire redescendre à ce rang de sujet d'où vous a tiré ma folle passion. Ce peuple, ces grands, qui ont vu votre élévation avec joie, applaudiront avec plus de joie encore à la chute d'un orgueilleux convaincu de ne pouvoir rien pour leur bonheur, rien pour leur gloire. Vous sauriez poignarder un homme dans l'ombre, mais vous trembleriez devant un ennemi qui se montrerait au grand jour, qui vous défierait en face (1).

— Mort-dieu! Madame, savez-vous ce

(1) Marie faisait allusion au projet que Henry avait jadis conçu d'assassiner le comte de Murray.

que vous dites? Pensez-vous à qui vous parlez.

— A un fils indigne de l'Écosse, à un fils dégénéré des Lénox et des Douglas. Elle fit quelques pas.

—Répétez ces insolentes paroles!

Henry Darnley s'avança vers la reine les poings serrés, le corps agité par un frémissement convulsif. Elle s'arrêta soudain, et dit avec une sorte de négligence :

— Bien que je n'aime guère à me faire l'écho de mes propres pensées, je veux bien vous donner cette marque de déférence : je disais donc que Henry Darnley est le fils dégénéré des Lénox et des Douglas, et je le dis encore.

— Est-ce là tout? demanda le roi.

— Oui.

— Il y a des paroles, Madame, vous dirai-je à mon tour, qui appellent la vengeance, vous les avez dites.

— Vous ne voulez pas m'assassiner, Mylord?

Une colère froide et railleuse animait l'accent de la reine.

— Je ne sais frapper que dans l'ombre, et il est encore jour. Avez-vous peur?

— Voyez si ma main tremble. Je ne crains pas la mort.

— Et je ne crois pas que vous la receviez jamais de moi.

Marie le regarda fixement.

— Henry, qu'avez-vous?

— Rien, Madame.

— Dites-moi ce qui se passe en vous? Je ne puis vous voir ainsi. Il y a dans votre figure et dans votre son de voix un calme effrayant. Parlez-moi, Henry!

— Aimeriez-vous mieux des emportements indignes du rang auquel votre bonté m'a élevé?

— Je vous ai offensé, Henry; vous m'en voyez toute honteuse et vraiment désolée. Oh! cette scène est horrible, mon cœur la désavoue. Ne voulez-vous pas m'accorder mon pardon? Mais convenez aussi que vous m'avez dit des choses bien dures, bien faites pour exciter la colère d'une femme qui se respecte. Vous ne les croyez pas, Henry? j'ai besoin que vous me l'assuriez. Après ce pauvre François II, que j'ai vu mourir si jeune, je n'ai aimé que

vous. Je sais bien que vous pouvez être blessé des souvenirs que je donne à la France; mais comment oublier les lieux où j'ai vécu d'une vie d'amour et d'ivresses si pures? Henry, nous sommes entourés d'ennemis, on sème la mésintelligence entre l'époux et l'épouse. Notre crime à tous deux, c'est d'être catholiques et rois. On me calomnie auprès de vous, et la calomnie vous trouve disposé à l'accueillir. On a essayé de vous calomnier auprès de moi, j'ai fait taire les misérables. Eussiez-vous des torts envers moi, je ne permettrais à aucune bouche de s'ouvrir pour me les faire entendre; ma dignité de femme et de reine s'y opposerait.

La voix de Marie devint plus tendre.

— Henry vous avez eu pour moi toute l'affection qui peut combler les désirs d'un

cœur de femme, rendez-la-moi, cette affection! elle me faisait la vie belle et douce: je n'ai pas mérité de la perdre. Il y a un instant que j'aurais cru au-dessous de moi de me justifier; eh bien, en ce moment je surmonte une fière émotion pour vous dire que jamais Chastelard ne m'a surprise oubliant ce que je devais à mon titre de veuve du roi de France. Quant à l'autre, permettez-moi de ne pas descendre à une justification! de Marie Stuart à David Rizzio, il y a une distance que la pensée, même la plus audacieuse, n'oserait franchir. Son talent est réel; j'ai dû m'intéresser à sa fortune: il était d'ailleurs si malheureux! Depuis quand une reine ne peut-elle se montrer généreuse sans s'exposer à d'outrageantes interprétations? Sire, les querelles des rois ont du retentissement dans les siècles; défendons notre mémoire

d'une flétrissante immortalité! Que notre nom se mêle à de nobles souvenirs!... Elle tendit la main au roi; il la repoussa. Oh! dites-moi que votre âme est libre de tout soupçon injurieux à la gloire de Marie, dites-le-moi, de grâce!

— Si je le disais, Madame, je mentirais à ma conviction.

La reine laissa tomber ses bras de surprise et de chagrin.

— Il est donc vrai que je suis pour vous une vile adultère !.... Pourquoi ne me croyez-vous pas, Henry? Je vous dis que je suis pure aux yeux de Dieu; je le jure par tout ce que le ciel et les hommes ont de sacré. Marie avait pris une attitude solennelle. Me croyez-vous, Henry?

— Je ne vous crois pas.

Rassemblant toutes les forces de son cœur :

— C'est assez d'humiliations pour une vie, dit la reine d'un ton résolu et profondément sombre. Chacun de nous est désormais appelé à marcher isolé. Dieu seul peut dire ce qu'il en arrivera : mais je suis reine, les intérêts de mon peuple doivent imposer silence à mes douleurs privées ; voilà ce qu'il ne m'est pas permis d'oublier.

— A ce soir, Marie, dit Henry en lui serrant le bras avec violence.

Quand la reine voulut pénétrer la pensée que semblaient renfermer ces mots, dits avec une expression si étrange, qu'elle en avait tressailli au fond de l'âme, le roi n'était plus là.

IV.

Une Lâcheté!

Quel hideux océan est-ce donc que la vie
Pour qu'il faille y marcher à la superficie,
Et glisser au soleil en effleurant les eaux,
Comme ce fils de Dieu qui marchait sur les flots !

Alfred de Musset.

Quand Dieu envoie des jours amers,
nul n'a le droit de lui demander compte.

Ferdinand Denis.

Dans un grand cabinet, dont une porte communiquait avec la chambre de la reine d'Écosse, était dressée une table couverte de mets apprêtés d'une manière inconnue de nos jours. Marie Stuart, la comtesse

d'Argyle et quelques autres personnes attachées à la maison de la reine, achevaient de souper. Deux hommes marquaient dans cette réunion.

Une haute stature, des yeux couverts d'épais sourcils et d'où rayonnaient des regards altiers; un sourire tellement féroce, qu'il ajoutait une expression sinistre à des traits que la nature avait faits repoussants, tel était le comte de Bothwell.

Il y avait sur la figure de l'autre personnage, bien plus jeune d'ailleurs, quelque chose d'ignoble et d'orgueilleux à la fois; sa laideur, vraiment indicible, loin d'avoir le caractère effrayant et sauvage de celle du comte de Bothwell, provoquait le rire.

Il affectait des airs hautains avec ses

inférieurs et même avec ses égaux. Mais quand la reine d'Ecosse lui parlait, toute sa personne subissait une métamorphose complète. Sa figure, d'arrogante qu'elle était auparavant, se parait de sourires, de regards attentifs et même adorateurs. Il inclinait la tête, courbait sa taille et revêtait les formes souples du courtisan le plus humble et le plus servilement dévoué aux caprices du maître. La langue écossaise, si rude, si âpre dans la bouche de Bothwell, acquérait sur les lèvres de cet homme une suavité de ton et d'harmonie, une grâce étrangère. Le même contraste existait dans leur costume. Le comte de Bothwell se faisait remarquer par la simplicité et la sombre couleur de ses vêtements; David Rizzio, car c'était lui, étalait au contraire tout le luxe ruineux et brillant de la cour de France. Sur un riche pour-

point de satin blanc se déployait un manteau de velours entouré d'une broderie d'or, une fraise en dentelle ornait son cou ; ses jambes se dessinaient sous des bas de soie, invention nouvelle dont les rois, jusqu'à ce jour, et quelques grands seigneurs avaient seuls profité. Il tenait à la main sa toque de velours, où brillait un cordon de perles et où se balançaient de longues plumes blanches.

Deux fois le regard du farouche Ecossais avait heurté le regard de l'Italien, et deux fois Rizzio s'était senti froid.

— David, dit la voix touchante de Marie Stuart, que ferons-nous ce soir ponr nous distraire? Je me sens disposée à la tristesse.

— Que ma belle souveraine daigne me

donner ses ordres, répondit Rizzio en mettant un genou en terre.

Ces mots dits, il prit la main de Marie, la porta à ses lèvres, l'y retint, et attacha un regard passionné à cette figure qui s'embellissait d'une pâleur attristante et gracieuse. L'imprudent s'oubliait dans cette contemplation; elle, perdue dans les rêveries du passé, avait sa pensée bien loin de l'Ecosse. Une voix durement ironique la rappela à la situation du moment.

— David Rizzio! dit cette voix, vous oubliez aux pieds de Sa Majesté qu'elle attend de vous une distraction plus puissante et plus réelle que celle que peuvent procurer vos muettes adorations.

— Que faites-vous là, mon pauvre Rizzio? s'écria la reine étonnée.

L'Italien, après s'être relevé, montra son visage enflammé au comte de Bothwell, qui se contenta de sourire d'un air de pitié insolente et railleuse. Rizzio dévora l'insulte. Cette épée qui brillait à son côté n'était-elle qu'un signe dérisoire, une parure à sa lâcheté?

— Chantez-nous, dit Marie, une ballade du doux pays de France.

— Ou plutôt, Madame, les adieux que vous fîtes à cette terre aimée.

— Il faisait bien froid quand je quittai la France, et pourtant c'était seulement à la fin des beaux jours d'été. Les Français, toujours galants, disaient que la nature, affectée de mon départ, avait dépouillé sa belle robe verte et fleurie pour revêtir les sombres couleurs de l'hiver.

David Rizzio accorda son luth; et comme si l'âme de l'exilée eût passé dans sa voix, il chanta les suaves et mélancoliques regrets que Marie adressait à la France, alors que la rive s'effaçait à ses yeux :

Adieu plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance :
Adieu France, adieu mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié,
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Progressivement dominée par cette musique et cette voix, Marie pencha la tête et pleura doucement. Un mouvement général de surprise, la brusque interruption des chants de Rizzio, la tirèrent de son oublieuse rêverie.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle en levant des yeux chargés de toute la mélancolie d'ineffables regrets. Pourquoi ne continuez-vous pas, Rizzio ?.... Où est le comte de Bothwell ?

— Hors de ce palais, répondit Henry Darnley, qui s'asseyait en ce moment à côté de la reine.

— Vous ici !

Il se fit un silence de terreur : car tous avaient surpris dans les yeux de Henry une fatale expression.

— Continuez, Rizzio, dit le roi en affectant un ton de bonté et en se renversant sur le dossier de son fauteuil, comme s'il eût voulu se ménager une position commode afin de mieux entendre.

Surprise de cet accent, Marie regarda

Henry Darnley, et comme la première fois elle eut peur. Le visage de l'époux avait un calme d'effrayante immobilité. Elle passa les doigts dans ses cheveux, et les retira mouillés d'une sueur de glace. David Rizzio reprit machinalement la musique suspendue, mais l'inspiration avait fui; les notes se mêlaient confuses et sans vie sous sa main agitée de crispations nerveuses.

— Vous jouez faux, dit le roi.

Un bruit sourd de pas et d'armes se fit dans la cour. Lord Morton, chancelier d'Ecosse, y entrait avec cent soixante hommes, et s'emparait de toutes les issues du palais. Rizzio recueillit ces indices d'un événement qui se préparait; il pâlit et devint immobile.

— Sa Majesté vous a ordonné de con-

tinuer, dit la reine, qui n'avait rien entendu.

Le luth s'échappa de la main de Rizzio; et le son que rendit l'instrument en se brisant fut celui d'un être qui expire. Marie regarda l'Italien. Il tremblait de tous ses membres, ses lèvres avaient blanchi sous l'influence d'horribles sensations; de ses yeux fixes, où se peignait une attente indicible, seul rayon d'intelligence qu'eût retenu son âme, il regardait la porte.... cette porte s'ouvrit avec fracas....

Elle donna passage à lord Ruthwen. La figure menaçante de l'Ecossais avait la pâleur de la tombe. Affaibli par une longue maladie, son corps fléchissait sous le poids de ses armes; mais des éclairs de mort jaillissaient de ses yeux. Après lui se précipitèrent et Douglas, et Lindesay, et

Morton, que la faveur hautaine de Rizzio avait remplis de haine. Une foule d'hommes à la figure impassible et dont le cœur et le bras ne connaissaient que l'obéissance, se rangèrent immobiles et silencieux au fond de ce cabinet. Revenue de sa première frayeur, Marie s'adressa au roi :

— Est-ce par votre ordre que ces hommes sont ici?.... Le roi ne répondit pas. Retirez-vous, Mylords! s'écria Marie Stuart indignée. De quel droit êtes-vous ici en armes? Venez-vous assassiner vos rois?

— Nous n'en voulons pas à la vie de Votre Majesté, répondit Ruthwen; mais nous voulons la vie de ce chien maudit, de ce gueux d'Italien.

Et le poignard levé, il marchait vers Rizzio.

— A mort l'Italien! Tue, tue, le lâche, l'empoisonneur, l'exécrable hérétique! hurlèrent plusieurs voix. Et dagues et poignards étincelèrent funèbres à la lueur des flambeaux.

Rizzio s'élança vers la reine. De ses bras convulsifs, il étreignait la taille de cette princesse, ses yeux roulaient effarés autour de lui; et la tête perdue, il criait: Grâce! grâce! sauvez-moi! Les cris de la reine se mêlaient aux cris de Rizzio.

— Vous ne le tuerez pas! je le défends, moi! Henry, pitié pour Rizzio! Parlez donc à ces assassins, Mylord, dites-leur donc d'épargner ce misérable, de ne pas l'égorger sous les yeux de votre femme! S'il est coupable, qu'on le juge : car enfin, c'est un homme!

— N'a-t-il pas une épée? dit le roi avec un atroce sang-froid.

—Le lâche ne sait pas s'en servir! s'écria Ruthwen, la bouche écumante de mépris.

—Il se laissera saigner comme une bête, dit Georges Douglas. Son intonation devint féroce pour apostropher la victime: Souilleras-tu encore la reine de tes attouchements? Sors de là, vil histrion, fils d'une infâme sorcière, n'attends pas qu'on file le chanvre pour te pendre à la face d'Edimbourg. La terre est lasse de te porter, il est temps d'en finir.

Et d'un bras dont la rage doublait la force, il sépara de la reine Rizzio, haletant, déjà baigné des sueurs de la mort et n'appartenant plus à la vie que par un instinct machinal. Un cri rauque sortit de

la poitrine de l'Italien. Douglas venait d'enfoncer, dans cette poitrine sans défense, la lame froide de son poignard. Une main de fer enchaînait Marie Stuart à sa place.

— A moi! proféra Douglas.

Ruthwen à son tour se fit assassin avec délices. Et tous se précipitèrent sur le corps du misérable, et le traînèrent dans l'antichambre de la reine. Marie, le corps immobile, une main fortement appuyée sur son cœur, regardait... écoutait... A chaque pas, la tête de David résonnait sourdement sur le plancher couvert d'un tapis. Il n'était plus qu'un cadavre insensible, que les assassins le perçaient encore à coups de dague, d'épée ou de poignard (1).

— Il est bien mort, dit un d'eux qui l'examinait d'un air d'horrible sang-froid;

(1) Melvil. Keith.

et, pour mieux s'en convaincre, il le fit rouler avec le pied. Un soldat compta successivement les blessures, il en trouva cinquante-six. D'autres firent d'ignobles plaisanteries.

Les meurtriers revinrent triomphants.

— Madame! l'Écosse est délivrée d'un traître !

— Vous l'avez souffert, dit la reine en se tournant du côté du roi, qui était resté spectateur impassible de cette tragédie. Son regard s'appuya fixe et pénétrant sur le front de Henry. C'est une honte à vous d'avoir encouragé le crime par votre silence! Que ne vous mêliez-vous aux bourreaux? Manquiez-vous de cœur? A mesure que ces paroles sortaient de ses lèvres glacées à force d'ironie et de mépris, son œil étudiait sur le visage du roi le reflet des émotions intimes. Une satisfaction atroce,

mêlée de honte pourtant; une pensée de mort s'y laissa lire, y apparut graduellement. Elle se leva, tendit le bras vers lui. Ces mots tombèrent comme la foudre sur le royal assassin : Vous aussi vous êtes le meurtrier! Voyez....... ma robe a reçu de son sang....... Se parcourant de l'œil : Il y en a sur mes mains..... partout! Je suis descendue à la prière, aux larmes; et les larmes et la prière ont été vaines. J'eusse été la femme du dernier des hommes, qu'il m'aurait épargnée, moi près de devenir mère; il aurait pris du moins son enfant en pitié (1); vous, roi d'Ecosse, vous vous êtes montré sans âme. Henry Darnley, que le sang de l'innocent retombe sur ta tête! Vois, mes yeux sont secs, je ne pleurerai

(1) Elle était enceinte de sept mois. On sait que son enfant, qui fut Jacques I[er], roi d'Angleterre, ne put jamais voir une épée nue sans frissonner.

plus, je vais songer à la vengeance! Oh! la vengeance est bien mon droit.

Elle passa la nuit dans cet appartement inondé de sang; elle y passa la nuit, entourée de toutes les horreurs de l'isolement et de la solitude : c'était la volonté du roi.

Toute une vie d'amour s'effaça en cette nuit. Henry Darnley apparut à Marie sous son véritable aspect. «. Les bagages de » l'homme, dit un éloquent poëte, sont » ses illusions et ses années; il en remet à » chaque minute une partie à celui que » l'Écriture appelle un *Courrier rapide* : le » Temps (1) ».

(1) F. A. de Chateaubriand.

LA VIEILLE RUE DU TEMPLE.

§ V.

I.

Elle aime bien.

Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas,
Alors on peut encore être heureux ici bas ;
Aux instants de tristesse, on peut d'un œil plus ferme
Envisager la vie, et ses biens et leur terme ;
Et ce grave penser qui ramène au Seigneur,
Soutient l'âme et console au milieu du bonheur.

Sainte-Beuve.

Pourquoi d'autres que nous mangent-ils les moissons
Que nos bras en sueur semèrent dans nos plaines ?

Auguste Barbier.

Madame Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, était assise dans son *retrait* de Château-Thierry, et fort occupée d'une lettre dont la lecture avait plus d'une fois comprimé ses lèvres et fait monter le sang

à son beau visage, lorsque monseigneur Louis, duc d'Orléans, son très haut, très noble et très puissant époux, s'avisa de venir la surprendre. Elle entendit une respiration étrangère au-dessus de son épaule; aussitôt elle leva la tête avec vivacité, et retint un faible cri en apercevant le duc debout derrière elle. Leurs yeux se rencontrèrent..... Elle froissa la lettre dans sa main et s'efforça de sourire à Louis qui avait un air bien singulier. Puis embarrassée du silence qui se prolongeait, elle hasarda deux ou trois phrases accueillies avec sécheresse. Inquiète, mais non découragée, elle jeta à travers un récit le nom de Jean(1); le front du duc s'éclaircit aussitôt.

(1) Jean, bâtard du duc, depuis le fameux Dunois, tige des ducs de Longueville.

— C'est un noble enfant, dit-il.

— Oh, oui ! répéta Valentine avec une émotion de cœur ; oui, c'est un noble enfant. On me l'a volé, ajouta-t-elle, je devais être sa mère. Il est si beau, si brave ! rien n'effraie son audace. Hier, il me demandait votre poignard pour aller tuer Jean-sans-Peur et sa bande d'excommuniés : c'est vraiment l'expression dont il s'est servi. L'autre jour, il s'est fait armer chevalier par Charles, notre fils aîné ; et sa mine était plaisante à voir, tant elle affectait du sérieux et de la dignité.

— C'est fort bien fait à madame Valentine d'aimer Jean, fit observer le duc ; mais ce que je n'approuve guère en elle, c'est d'avoir des secrets.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ?

demanda la duchesse avec un air de parfait étonnement.

Elle avait caché la lettre dans son *aumônière*.

— Malpeste, madame! vous me feriez presque douter de l'excellence de mes yeux. Pourtant ils ne sont pas encore frappés d'aveuglement. Cette lettre, que vous semblez si jalouse de garder pour vous seule, vient-elle de Milan?

— Non, monseigneur, répondit Valentine avec une légère altération dans la voix et en baissant les yeux.

— Que veut dire ce trouble?... Pourquoi pâlir à une simple question?... Serait-ce propos d'amour?... Si je le savais!...

— Je suis votre femme, monseigneur, répondit noblement la duchesse.

— Il y a des insolents que ce titre n'arrêterait pas, répliqua le duc.

— Mais je vous aime, Louis, répondit-elle en fixant ses yeux charmants sur le frère de Charles VI; et sa figure se para d'une tendre expression.

— Oui, je sais que vous avez toujours été une fidèle épouse, Valentine. Un sourire doux et triste de la duchesse qu'il rencontra en ce moment, lui fit ajouter avec une sorte de rudesse : Vous avez d'ailleurs passé la saison de jeunesse et d'amour.

— Croyez-vous, monseigneur, qu'une femme de trente-sept ans soit totalement dépourvue de beauté?

— Elle doit tout au moins avoir la sagesse convenable à son âge.

— Madame Isabelle, reprit la duchesse, est encore bien belle; et, si je ne me trompe, elle a trente-six ans. Vous l'ignoriez peut-être?

Une intention moqueuse avait accentué ces dernières paroles.

— Je vous entends, répondit le duc avec une sécheresse brève et hautaine. Ceux qui ont calomnié vos assiduités auprès de mon frère Charles, et la préférence qu'il vous accordait sur madame Isabelle, m'ont rendu le même service. L'épouse de Charles VI est bien digne de pitié, madame. Je ne connais pas de femme du peuple qui voulût échanger son sort contre celui de la reine de France. Mon frère ne la voit qu'avec une horreur qu'il n'est pas maître de déguiser. Si elle s'approche de lui, elle entend aussitôt le pauvre fou

crier : — Quelle est cette femme ? que me veut-elle ? et d'effroyables imprécations accompagnent la malheureuse reine.

— Alors vous la consolez, dit Valentine ; c'est une œuvre de chrétien, monseigneur, et nul doute que Dieu vous en tiendra compte.

— Toujours méchante, Valentine !

— Madame Isabelle, reprit la duchesse avec âme, a cessé d'aimer le roi dès qu'il a fallu lui donner des soins. Objet de compassion et de respect pour tous, il n'a été pour sa femme qu'un dégoûtant fardeau. Des mépris ont flétri les misères royales ; et la fille d'un marchand de chevaux, Odette de Champdivers, a, par les ordres d'Isabelle, occupé le lit des reines de France.

— Eh! madame, la voix seule d'Isabelle lui donne des accès de frénésie. Qu'attendre d'un fou qui, oubliant son nom, nie qu'il a des enfants, et détruit les symboles de sa puissance? Ne l'avez-vous pas vu serrer les poings, entrer dans des convulsions de rage à la vue des fleurs de lis, et ne ressentir du soulagement qu'après les avoir brisées?

— Son cœur, Louis, est aussi malade que sa tête. Isabelle aurait pu le guérir.

— Tête-dieu! Valentine! vous êtes horriblement entêtée! Faut-il vous dire qu'il étranglerait madame Isabelle si elle s'obstinait à vouloir s'occuper de lui?

— Pauvre femme! dit Valentine d'un ton moqueur; elle en a pourtant eu neuf enfants; en ce moment encore elle promet

un prince ou une princesse à la France. Lui avez-vous demandé par quel charme elle s'est préservée des ongles de son mari? ou bien son cou si blanc ne porte-t-il point de marques d'une horrible brutalité? Monsieur le duc, toutes les *femmes amoureuses* n'ont pas obéi à l'ordonnance qui leur défend de porter ceintures d'argent ou d'or, collets renversés et fourrures.

Le duc rougit.

— Vous êtes Italienne, Valentine! La confiance dont m'honore la reine excite votre animosité.

— Monseigneur, répondit la duchesse avec une fierté modeste, la dame de Canny m'a été préférée, elle vous a donné

un gage de cette préférence (1), et pourtant cette femme ne m'a jamais trouvée cruelle à ses ennuis. J'aime le bâtard à l'égal de mes fils, ses caresses me sont aussi douces que celles des enfants que mon sein a portés; il s'appelle Jean comme le plus jeune de nos fils; souvent il me répond à sa place, et loin d'en ressentir de la peine, je m'applaudis d'une erreur qui me le montre plus souvent. Oh! j'aime Jean et sa mère! mais Isabelle, souffrez que je le dise, Isabelle est une infâme!... C'est peu de prostituer son corps, de se conduire, elle, reine de France, en *folle femme*, elle abandonne son seigneur et roi à des mains étrangères... O Louis! faut-il donc rappeler l'état effroyable où

(1) Dunois.

fut réduit, il y a deux ans, votre malheureux frère? Mieux aurait valu lui enfoncer un couteau dans le cœur. Maître Juvénal des Ursins (1) sanglotait en devisant sur cette grande misère. On traitait le roi de France comme un animal immonde; on lui jetait à manger. Il resta cinq mois sans changer de linge; ses vêtements en lambeaux infectaient, son pauvre corps était tout rongé de vermine et de pourriture : à peine s'il avait conservé une face et une voix humaines. Depuis long-temps il s'était entré dans la chair un morceau de fer, et de cette plaie s'exhalait une odeur puante. On eut honte enfin de ce lâche abandon; on lui fit faire chemise, *gippon*, robe, chausses et bottes. Ce ne fut pas un visage ami qui s'offrit

(1) Juvénal des Ursins avait été prévôt de Paris.

aux regards du pauvre insensé pour lui faire une toilette, hélas! bien nécessaire. Loin d'employer la douceur, on introduisit dans la chambre humide et dévastée où il vivait solitaire, douze hommes noircis et cuirassés qui lui firent grande peur. Il laissa couper sa longue barbe, ses cheveux, ses ongles devenus crochus, sans souffler un petit mot; et quand il eut son corps bien baigné, qu'il se vit des habits neufs, lui qui depuis long-temps n'avait que des haillons, il se sentit aise comme un enfant (1); des chants, empreints, il est vrai, de la tristesse de son âme, sortirent de cette bouche qui semblait ne devoir s'ouvrir que pour maudire.

Valentine pleurait.

(1) Juvénal des Ursins. Le religieux de Saint-Denis. Le Laboureur.

— Oh! oui, continua-t-elle, si madame Isabelle l'avait aimé, ce mal n'aurait pas eu de suites, on aurait vu revivre en lui la sagesse de Charles V. Tout fou qu'il est, son esprit rêve constamment le bonheur de la France. Quand maître Juvénal des Ursins va le voir, il lui dit très souvent : Juvénal, regardez bien que nous ne perdions rien de notre temps (1). Et vous-même ne l'avez-vous pas entendu supplier souvent qu'on ôtât de dessous sa main toute arme dangereuse? Il disait : J'aime mieux mourir que de faire du mal à quelqu'un. Allez, Monseigneur, les calamités de la France sont bien méritées. N'est-ce pas un signe manifeste de la colère divine que cette pluie de chenilles et de limaçons qui ont cette année dévoré les grains en herbe?

(1) Juvénal des Ursins.

Les mauvais succès obtenus contre les ennemis du royaume sont encore une punition de Dieu.

— Dieu, Dieu, madame! voilà comme sont les femmes. Que vouliez-vous que je fisse dans cette maudite Guienne, sans vivres, avec une armée découragée, et dans la boue jusqu'à mi-jambes?

— Sir Robert de Chalus a bien su avec une poignée de chevaliers soutenir l'honneur de son maître.

— Le Bourguignon, reprit le duc, n'a pas été plus heureux que moi dans son expédition contre Calais; et pourtant il avait fait des préparatifs formidables.

— Il a manqué d'argent, monsieur le duc; force lui a été de licencier son armée.

— Mort-Dieu! madame ma femme, vous prenez chaudement le parti de ce mécréant. Il n'est pourtant guère courtois envers les dames. Mais, à propos, qu'est devenue la lettre?

— J'aurais voulu, répondit la duchesse, préparer votre cœur avant de vous la montrer.

— Et moi, madame, j'ai peu de temps à donner aux lenteurs. J'ai toujours négligé l'exorde dans mes études, bien que Cicéro recommande de le travailler d'une manière toute particulière. La lettre donc.

— La voici, monseigneur.

A mesure que le duc d'Orléans la lisait, ses sourcils se fronçaient et la colère empourprait ses joues.

— Par le chef de mon père! s'écria-t-il en déchirant le papier et en le mettant sous

les pieds, le misérable qui a écrit cette requête mériterait d'avoir la main clouée à sa porte.

— La plainte est portée au nom de bien des marchands, monsieur le duc. Est-elle fondée? serait-il vrai que vos gens renvoyassent avec de grandes moqueries les pauvres créatures qui ont fourni votre maison?

— Vous êtes plaisante avec vos piteux discours. Ne voudriez-vous pas que je me condamnasse comme les criminels au *pain de douleur* et à *l'eau d'angoisse*, pour payer des manants qui devraient se trouver fort honorés que je voulusse bien leur devoir? Quand ils font irruption dans l'hôtel avec des cris, des jérémiades assourdissantes, il est trop juste, ma foi, qu'ils soient jetés dehors comme des chiens.

— Payez-les, Monseigneur, payez-les! car enfin est-il séant que les domestiques des princes et des grands aillent piller les boutiques et entasser de quoi faire des magasins, comme s'ils voulaient se mettre marchands à leur tour (1)? Les gens de la campagne réclament aussi

— Ah! ah! que disent les vilains? Des joyeusetés apparemment.

— Ils disent, Monseigneur, que des valets tout chatoyants d'or et de soie vont dans leurs granges et leurs fermes taxer à des prix honteux le blé, le foin, l'avoine, tous les produits de la terre; ils ajoutent que ces messagers de misère leur défendent, sous peine de fortes amendes, de rien

(1) Le religieux de Saint-Denis.

vendre avant d'avoir enlevé ce qui peut convenir à leurs maîtres (1).

— Eh! répliqua le duc, madame Isabelle et moi avons fait crier à son de trompe, il y a quelques jours, qu'il était défendu de rien prendre sans payer.

— Et le pillage n'en a pas moins continué en votre nom et en celui de madame Isabelle.

— Vrai Dieu! madame d'Orléans, c'est un sermon que vous me faites. Seulement ceux de maître Jean Gerson (2) sont plus animés et plus éloquents que les vôtres. Il faut peut-être, pour réjouir ces mécréants, que je m'accoutre comme monseigneur

(1) Le religieux de Saint-Denis.

(2) Curé de Saint-Jean, surnommé le docteur évangélique; c'est lui qu'on croit être l'auteur de l'*Imitation*.

Charlemagne, d'une casaque de peau de brebis ou que je vende moi-même les œufs et les gélines (1) de ma basse-cour. Cette simplicité ne vous serait guère plaisante non plus, vous qui, selon l'expression de Jean Froissart, êtes *convoiteuse des délices de ce monde.*

— Auriez-vous lu de ses **Cronicques**, monsieur le duc?

— Non, Valentine, répondit Louis avec douceur; Froissard s'est déclaré votre ennemi, et ses **Cronicques** sont pleines de folles et menteuses paroles; en tout, c'est pauvre besogne. Maintenant, ajouta-t-il, que j'ai longuement devisé avec vous, je vais vous faire mes adieux.

— Vous quittez Château-Thierry, Mon-

(1) Poules.

seigneur !... sitôt ! qu'allez-vous faire à Paris ?

— Sentir un peu la vie. Franchement les jours me sont pesants ici. Je me lasse des quilles, des dés, des cartes, de tout.

— Défiez-vous du *rabot*(1) de Jean ! Un léger mouvement d'épaules accusa de la part du duc une sorte de dédain. Je ne sais, poursuivit Valentine, mais ce départ me remplit de terreur. Voilà plusieurs nuits que la figure du Bourguignon m'apparaît plus sinistre dans mes rêves. Cette nuit, il riait d'un rire féroce en me montrant je ne sais quoi d'informe et de sanglant.

(1) Le duc d'Orléans avait pris pour symbole de sa haine contre Jean, un *bâton noueux* avec cette devise : « Je l'envie. » Ce qui signifiait : « Je porte le défi. » Le duc de Bourgogne avait répondu à cette bravade en adoptant un *rabot* avec cette devise : « Je le tiens. » Les figures et les devises avaient été brodées sur les habits de leurs gens.

— Vous trouvez donc notre beau cousin de Bourgogne bien laid? demanda Louis en riant.

— Suis-je la seule? Rappelez-vous que Bajazet, le cruel empereur des Turcs, laissa de grand cœur la vie et la liberté à Jean, parce que ses traits lui présageaient qu'il serait funeste aux chrétiens.

— Mais nous sommes au mieux depuis quelque temps. Ses serviteurs et les miens n'ont-ils pas échangé le *bâton* et le *rabot?* Jean-sans-Peur lui-même n'a-t-il pas, de bonne grâce, ma foi! porté ma devise de haine, et moi la sienne?

— Faux semblants d'amitié, Monseigneur. Jean n'a pas votre franchise et votre âme; il est, quand il le faut, un profond hypocrite, et son ambition le rend capable

de toutes les noirceurs. N'êtes-vous pas son rival dans les affections du roi? Vous étiez bien jeune encore quand vous lui donnâtes un soufflet en présence de son père. Louis, vous l'auriez oublié à sa place; lui, ne vous l'a pas pardonné. Faut-il le dire? tandis que vos étourderies vous aliènent le cœur des bourgeois de Paris, le duc feint pour eux une noble pitié; vos gens prennent tout sans payer, les siens au contraire se montrent d'une probité rigoureuse. Oh! défiez-vous de lui, de ses caresses, de ses protestations, de son silence même; tout de sa part est dangereux. Ne partez pas encore!...

— Il croirait que je le redoute; et j'aimerais mieux tomber sous sa hache, que d'être soupçonné de lâcheté. N'entendez-vous pas les Parisiens chansonner le duc

d'Orléans, dire qu'il se fait petit devant le redoutable duc de Bourgogne?

— Ce n'est pas ce motif qui vous pousse à Paris! dit la duchesse avec un tremblement dans la voix, et en arrêtant sur Louis un regard fixe et pénétrant.

— Eh! quel autre? demanda le duc en affectant un air de profonde indifférence.

— Louis! Louis! ne pouvez-vous connaître cette femme? C'est une misérable qui n'attendrait pas que votre cadavre fût froid pour vous donner un successeur. Oh! sans la fatale passion qu'elle a su vous inspirer, vos destinées auraient été belles, la France vous aurait compté au nombre de ses plus grands princes! Il y a en vous de si courtoises et si nobles qualités!

— Mais, Valentine, votre jalousie n'est

pas fondée; madame Isabelle est ma sœur, rien de plus.

— Et cette sœur, qui n'est en réalité qu'une étrangère, vous la préférez à votre gloire, à de chastes affections! L'isolement de cœur est mon partage, Isabelle a votre vie. Vous la défendez contre la haine du peuple; et moi, votre femme, la mère de vos enfants, quand ce peuple m'accusa d'avoir, par d'infâmes sortiléges, augmenté le mal du roi; quand je fus exilée de la cour, insultée, honnie, vous me laissâtes sous le poids de l'injure, vous continuâtes à entourer l'étrangère des dévouements les plus tendres. La duchesse de Bourgogne, si insolemment orgueilleuse, triompha aussi des affronts accumulés sur ma tête. Savez-vous, monsieur le duc, qu'on dit avec quelque apparence de raison, que vous-même avez

été charmé d'un éloignement qui vous laissait plus libre de faire la cour à la femme de votre frère?

— Sang-Dieu! Madame! vous vous émancipez d'une étrange manière! Mais vous ne seriez pas une Italienne, une Visconti, si la jalousie ne vous montait pas au cerveau.

— Vous êtes maître de qualifier ainsi mes terreurs, répondit la duchesse avec abattement; mais depuis que ce départ est projeté, je n'ai pas eu un instant de joie vraie; mes jours ont été inquiets et douloureux, et mes nuits troublées par d'horribles visions. Louis, j'abhorre cette femme; mais c'est bien moins parce que vous me la préférez, que parce qu'elle vous pousse vers un abîme. N'allez pas à Paris! Voyez mes larmes... Je vous jure par ma-

dame la Vierge et monseigneur saint Louis, que ce n'est pas la jalousie qui les fait couler. Oh! pour prix d'une fidélité qui ne s'est jamais démentie dans le temps où, jeune et parée de quelques attraits, je pouvais aspirer à plaire, restez encore ici, près de vos fils, de votre fille! Leur amour ne saurait être indifférent à votre cœur : car vous êtes bon, Louis.

En ce moment un enfant de cinq à six ans, aux yeux vifs et brillants, montra sa jolie tête à la porte. La duchesse lui fit un signe. Il s'approcha.

— Jean, dis à ton père de rester; il veut aller à Paris malgré moi : il y trouvera le Bourguignon.

— Monseigneur mon père, emmenez-moi; j'occirai Jean, s'il veut faire le mal-avisé! s'écria tout aussitôt le petit.

— Non, il faut que ton père reste, mon amour, reprit Valentine en caressant l'enfant, sinon ses ennemis le feront tomber dans quelque piége.

Jean se dressa sur ses petits pieds; ses yeux s'ouvrirent tout grands, tout indignés, et il secoua à deux ou trois reprises sa jeune tête bouclée.

— Il ne faut pas rester, mon père, on dirait que vous avez peur. Mettez votre petit bâtard en croupe derrière vous, qu'il vous suive partout à Paris; et vienne le Bourguignon, notre *bâton* noueux brisera son rabot!

— Bien, mon fils! Vous l'entendez, Madame; cet enfant ne vous fait-il pas rougir de vos faiblesses?

— Hélas! dit la duchesse, ma voix a

bien rarement trouvé le chemin de votre cœur. Peut-être vos fils obtiendront-ils ce que vous refusez à leur mère!

— Valentine, si vous faites quelque cas de ma volonté, je vous ordonne de m'épargner une scène qui ne pourrait que me fatiguer sans rien changer à ma détermination. Jean, dit-il à son fils, je ne t'emmène pas avec moi, tu es encore trop petit. Quand tu pourras remplir les fonctions de page, tu suivras ton père. En attendant, sois bien attentif à complaire aux désirs de madame d'Orléans; montre-toi digne de ses bontés et du beau titre de chevalier que ton père te conférera un jour, s'il plaît à Dieu. Valentine, je forcerai les Parisiens à te rendre justice, tu rentreras triomphante et vengée à Paris; Marguerite de Hainault (1) ne t'écrasera

(1) Femme de Jean-sans-Peur.

pas des dédains dont t'écrasa son orgueilleuse belle-mère. Oh! tu n'as jamais cessé d'être mon épouse aimée!

Un doux et mélancolique sourire répondit à cet élan du cœur.

— Tu n'as donc pas confiance en mon courage, Valentine?

— Vous aimerais-je, si j'en doutais? Ce que je crains pour vous, Louis, c'est la trahison.

— Tu crois que Jean me ferait assassiner!.... C'est à s'affoler de ton imagination.

— Vous avez aimé sa femme, Louis! Vous avez fait à l'époux une dangereuse confidence!

— C'est pardieu vrai, je l'avais oublié. Et tu souffres de ce souvenir, Valentine?

C'était un caprice : il n'y a que toi que je veux aimer toujours.

— Puissiez-vous dire vrai, Louis !

Le lendemain, le duc partit avec une brillante escorte.

II.

Jean-sans-Peur.

La cholère est un' arme de nouvel usage : car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue ; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

Montaigne.

Dieu était hier, il est aujourd'hui, il sera demain : il punit et il récompense quand il lui plaît, parce qu'il a dans ses mains les trésors de l'éternité. Pourquoi punirait-il aujourd'hui, puisque demain le méchant peut changer ? Pourquoi ré-compenserait-il aujourd'hui, puisque demain le juste peut prévariquer ?

Ballanche.

Un homme, dont les yeux creux et animés d'une expression haineuse se cachaient sous des sourcils grisonnants, et donnaient seuls de la vie à sa figure maigre et bilieuse, fut un soir introduit en

secret dans le cabinet d'un très grand personnage à l'hôtel d'Artois (1). Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une porte s'ouvrit, et l'étranger se trouva face à face avec un homme qu'il était impossible d'oublier, quand une fois on l'avait vu. Il y avait dans ses traits durs, sa haute stature, ses formes athlétiques, ses mouvements rapides et brusques, un caractère de rudesse et même de férocité que confirmaient ses intonations ironiques et plus encore son air de méchanceté résolue. Ses yeux offraient une singularité : tantôt ils vous écrasaient de leur pesanteur immobile, tantôt ils remuaient dans leur orbite avec une vivacité inquiète ; alors il s'en échappait de sombres éclairs.

(1) Hôtel des ducs de Bourgogne.

L'homme à la haute taille étreignit de son regard puissant celui qui l'attendait. Un léger signe de tête répondit à la révérence profonde que lui fit l'étranger. Il le regarda encore fixement. L'objet de cette étrange observation conserva son attitude, et ne changea rien à la sombre tranquillité de sa figure. Satisfait de cet examen, Jean-sans-Peur s'assit.

— Dieu vous soit en aide, messire Raoul d'Ocquetonville !

Le gentilhomme se contenta de faire une nouvelle révérence. Le duc continua :

— Vous cherchez de l'emploi ? m'a-t-on dit.

— On a dit vrai, Monseigneur.

— Il fut un temps où vous en aviez un très beau, comment le perdîtes-vous ?

— Par la haine d'un grand.

Le son de cette voix fit tressaillir le duc. Il regarda son étrange interlocuteur : cet homme avait la figure pâle et bouleversée par la rage.

— Quel nom a cet ennemi? demanda Jean-sans-Peur.

—Louis d'Orléans, répondit le sire d'Ocquetonville. C'est aussi votre ennemi, Monseigneur!

— Tu le hais donc bien, d'Ocquetonville?

— Je voudrais avoir mille vies, je les donnerais, et l'éternité avec elles, pour le voir sous mes pieds criant merci, le criant en vain, et rendant son âme au diable : alors j'aurais bien assez vécu.

— Es-tu homme de cœur et de résolution ? la vue d'un poignard ne fera-t-elle point un lâche de toi ? On a vu de ces métamorphoses.

— Duc, mettez mon bras à l'épreuve, et vous verrez s'il donne un démenti à ma langue.

— Eh bien ! Raoul d'Ocquetonville, nous essaierons de ce grand courage ; et s'il est mieux qu'une vaine jactance, nous t'assurerons un sort tel, qu'il pourra être envié. As-tu des hommes de main ?

— J'en trouverai, Monseigneur !

— Que penses-tu des frères Courte-Heuze ?

— Je les verrai.

— L'homme que je livre à tes coups

est celui qui t'a dépouillé de ta place, chassé de ta maison ; qui t'a forcé d'errer comme un chien sans maître et sans asile (1); mais ton bras ne tremblera-t-il point, car enfin c'est le frère de ton roi?

— Celui qui a fait d'avance le sacrifice de sa vie reste étranger à la peur. Vous avez soif de vengeance, Monseigneur, ajouta-t-il avec un affreux sourire; et moi j'y rêve le jour, la nuit, à tous les instants de ma vie. De sa main il se frappa le front : Il y a là une pensée fixe qui me rendrait fou, si elle ne devait pas se réaliser bientôt.

— Toi, Raoul, dit le duc, tu n'obéis qu'à un ressentiment personnel. D'Orléans a trompé ton ambition, c'est là tout son crime à tes yeux. Un dessein plus gé-

(1) Raoul d'Ocquetonville avait été général des finances.

néreux m'occupe; ce n'est pas l'homme qui m'a offensé que je veux punir, c'est l'ennemi du royaume, le bourreau de Charles VI. Pauvre roi, il souffre! Chaque morceau de pain qu'il mange est assaisonné des malédictions de son peuple (1). Il manque souvent de tout! Pendant ce temps, monseigneur d'Orléans se divertit avec la reine; et, craignant que le trône ne reste vide, il donne des fils à Charles. Ah! le vil, l'impudent débauché! sa vie n'est que paillardises.

Raoul devint attentif, le duc poursuivit:

— Compte les maris dont il a souillé la couche, les femmes qui, perdant toute vergogne, se sont prostituées à ce beau diseur de riens. Le nombre en est grand.

(1) Le religieux de Saint-Denis.

Il y a d'autres voix que la tienne, Raoul, qui le maudissent. Le jour de sa mort se lèvera beau pour tout ce qui a du cœur. Croirais-tu qu'il a eu l'effronterie de mêler au nom des *folles femmes* qui se sont données à lui, celui de notre noble et chaste épouse, madame de Bourgogne?

— Monseigneur!

La surprise de Raoul fut admirablement jouée. Il ne se serait pas expliqué le silence qu'aurait gardé à ce sujet le fougueux Jean-sans-Peur.

— J'ai vu le portrait de Marguerite de Hainault dans le cabinet, où figurent les images de celles qui ont oublié pour lui leur titre de chrétiennes et d'épouses; j'ai entendu la langue libertine de Louis deviser sur les bontés de la duchesse, et

chanter des versets faits en son honneur. Il riait, l'infâme !

— Et vous, Monseigneur?

— Moi ! je ne sais quelle main enchaîna ma main, et comment mon poignard ne lui fit pas rentrer les paroles dans la gorge !..... Son heure n'était pas venue apparemment... Le duc s'essuya le front. Il poursuivit au bout de quelques instants, avec une sorte de calme : J'ai consulté un savant cordelier, maître Petit; et, d'après ses conclusions, la mort de Louis d'Orléans est une œuvre de haute dévotion qui réjouira les anges et Dieu lui-même. Moi, loyal parent et vassal de monseigneur le roi de France, je dois veiller à la conservation de son royaume et écarter de sa personne sacrée tous ceux qui voudraient attenter à sa vie. Louis n'a respecté ni

l'un ni l'autre. Il a soldé des troupes de pillards pour dévaster la France; il s'est fait voleur pour s'emparer des deniers de l'État. Le trésor du Louvre était fermé, les gardiens refusaient de l'ouvrir, il en fit briser les portes à coups de hache; et cet argent servit à payer les impudiques faveurs de la royale prostituée. C'est peu; il n'y a point de poisons, de maléfices, de sortiléges, que son Italienne et lui n'aient employés pour ruiner l'esprit et le corps de notre malheureux roi. N'est-ce pas lui qui, dans cette fête diabolique où Charles VI s'était déguisé en satyre avec cinq seigneurs, incendia avec son flambeau les vêtements enduits de poix de ces nobles fous, espérant bien faire périr son frère? Madame de Berry sauva le roi en le couvrant de sa robe. Nantouillet éteignit dans l'eau les flammes qui le dévoraient; mais

le comte de Joigny, si beau, si jeune; Yvain de Galles, le noble bâtard de Foix; Aimery de Poitiers, qui laissa tant de regrets; Guisay, moins estimable, mais aussi malheureux, allèrent déposer au pied du trône de Dieu contre leur assassin. Oh! c'étaient d'horribles clartés que celles de ces hommes qui brûlaient!

— J'étais à ce divertissement, Monseigneur. M. de Galles oubliait ses souffrances pour crier qu'on sauvât le roi; M. de Guisay se tordait, blasphémait comme un damné; vomissait des imprécations contre ces hommes, ces femmes que l'horreur rendait immobiles. C'était à la fois un joyeux et méchant seigneur que M. de Guisay. Il appelait canaille et chiens les vilains qu'il faisait aboyer, et qu'il déchirait lui-même à coups de fouet et d'épe-

rons; les vilains qu'il se plaisait à fouler aux pieds et à voir assommer à coups de bâton. Ah! les chiens aboyèrent encore à sa mort, mais ce fut de joie.

— Messire Raoul d'Ocquetonville ne compte-t-il point de vilains dans sa race?

— Ma noblesse remonte à douze siècles, Monseigneur.

— La mienne est moins ancienne, dit le duc avec un sang-froid caustique; à dire vrai, elle n'est pas d'origine étrangère, elle est toute nationale (1).

— Monseigneur, reprit Raoul, n'a pas encore énuméré tous les méchefs du duc d'Orléans.

— Des mois suffiraient à peine. Je veux

(1) Raoul était Normand.

néanmoins te conter l'histoire de son anneau. Un matin, avant que le soleil éclairât la campagne, un moine, la figure ensevelie dans son capuchon, gravit sur le mont solitaire où s'élève la tour de Mont-Jay. Plusieurs fois, pendant ce trajet, il avait regardé avec inquiétude derrière lui, comme s'il eût redouté d'être vu. Il ôta sa robe brune, se mit en chemise près d'un buisson, traça autour de lui un cercle magique en proférant des paroles mystérieuses; puis il ficha dans la terre une dague et une épée, posa l'anneau du duc d'Orléans à côté; et à genoux, le visage tourné vers l'orient, il invoqua les diables. Son attente ne fut pas longue. Hermas et Astramon, vêtus, non d'écarlate comme le sont ordinairement les envoyés de Satan, mais de brun-vert, s'offrirent aux regards effarés de l'hérétique, et le saluè-

rent d'un ricanement tel que jamais oreille humaine n'en avait ouï d'aussi bizarre. Le moine se cacha derrière un buisson. Pendant ce temps, Hermas prit l'anneau et s'évanouit dans les airs; l'autre diable, Astramon, prit la dague et l'épée, et s'évanouit à son tour. Quand le moine, tout tremblant, revint à la place qu'il avait cédée aux deux diables, il trouva l'épée rompue et couchée à côté de la dague. Une demi-heure passa; le diable, qui avait repris l'anneau, revint pour cette fois habillé de rouge et les yeux flamboyants; il remit l'anneau au moine, et laissa après lui une odeur de soufre (1).

Ici le duc ajouta d'autres circonstances d'une dégoûtante horreur, Il poursuivit en ces termes :

(1) Maître Petit. Voyez encore le bel ouvrage de M. de Barante sur les ducs de Bourgogne.

— Cet anneau, Messire, semblable au regard du serpent, a la funeste puissance de fasciner les femmes et de les jeter folles de désirs dans les bras de ce couard. Madame de Bourgogne a un talisman qui a préservé sa haute vertu de cette profanation. Le lâche s'en est vengé en la calomniant. Et sa femme n'a-t-elle pas été mariée au duc dans de coupables intentions? Galéaz Visconti dit en l'embrassant : Adieu, belle fille, je ne veux jamais vous revoir que reine de France (1).

— Ce Galéaz, Monseigneur, méritait bien une fille sans cœur. On dit que durant toute sa vie il a été en commerce avec les sorciers et les démons.

— Et l'on ne ment pas. Galéaz sent les

(1) Fausseté avancée par maître Petit dans la justification du duc de Bourgogne.

fagots d'ici. Pendant que j'étais prisonnier de ces païens de Sarrasins, il envoya à leur empereur (1) chiens, gerfauts, faucons, draps de fine toile de Reims; et le mécréant lui donna en échange de riches présents de draps d'or et de pierres précieuses (2).

— Monseigneur, dit subitement le sir d'Ocquetonville, il serait heureux pour la France que vous fussiez son roi.

— Qu'oses-tu dire? s'écria le duc en faisant un bond, comme si un serpent eût sifflé à ses côtés.

— Ce que pensent et désirent bien des gens, Monseigneur. Qu'attendre des fils d'Isabelle?

(1) Bajazet.
(2) Froissard.

— Rien de bon, en effet; ils sont si mal entourés. Que sont les frères du roi eux-mêmes? Le duc de Berry n'est jamais sorti de la voluptueuse indolence dans laquelle il a vieilli, que pour se montrer rapace et cruel; le duc de Bourbon ne manque pas de caractère, mais il est impuissant à faire le bien; pour Louis II d'Anjou, qu'on appelle le roi de Sicile, je le déclare en tout digne fils de son père Louis Ier, qu'un caprice haineux de Jeanne avait appelé au trône de Naples et de Sicile, et qui ne sut pas mieux conquérir sa couronne qu'il n'aurait su la conserver. Savoisy m'a plusieurs fois conté certaine scène du château de Melun. Voici le fait : Mon oncle, Charles V, de glorieuse mémoire, y avait caché des millions. Ce voleur de Louis Ier, je puis me permettre cette épithète, bien qu'il fût mon oncle

aussi, emmena Savoisy, après la mort du roi, au château de Melun. Quand ils se trouvèrent seul à seul dans une de ces grandes salles, je ne sais trop laquelle, Louis demanda à son compagnon où était le trésor; Savoisy nia qu'il en eût connaissance, et persista dans sa négation en dépit de toutes les belles paroles que lui disait le roi de Sicile. Tout courroucé de cette obstination, Louis manda des bourreaux; l'héroïsme du pauvre Savoisy n'alla pas jusqu'à braver les tenailles, les coins de fer, et la figure stupidement impassible des hommes rouges (1) qui déjà faisaient mine de vouloir le torturer; il eut grande joie d'indiquer la muraille où mon oncle avait fait sceller ses épargnes. D'Anjou, sans plus d'explication, fit démolir cette muraille,

(1) Les bourreaux étaient alors vêtus de rouge.

chargea l'argent sur des voitures, et l'envoya en lieu de sûreté.

— Et Jean Desmarets, dit Raoul d'Ocquetonville, ce noble vieillard qui avait servi sous Philippe de Valois, sous Jean, sous Charles V, ne fut-il pas traîné à l'échafaud avec des brigands, parce qu'il avait écarté Louis Ier de la régence ?

— Oui; fort de son innocence, il ne voulut pas crier merci à Charles VI. Sa mort fut belle; et pourtant je ne voudrais pas, à son exemple, être conduit à la boucherie.

— Pour cela, Monseigneur, il faut traquer le boucher.

— Bien, mon brave!

Jean-sans-Peur prit une bourse, et la présentant à Raoul :

— Il y a dedans plus d'or qu'il n'en faut. Tu iras aujourd'hui même, 17 novembre, louer une maison de la Vieille rue du Temple, appelée l'*Image de Notre-Dame;* tu t'y tiendras caché avec une quinzaine d'hommes de bonne volonté, jusqu'à ce que Dieu ou le diable nous livre d'Orléans; et, tu peux m'en croire, ce ne sera pas long. Il est sans défiance aucune : le vieux duc de Bourbon, le duc de Berry, le roi de Sicile, la reine elle-même, se mêlent de la réconciliation. J'ai fait mine de m'y prêter, je suis même allé voir le d'Orléans à son château de Beauté; et la main qui aurait voulu l'étrangler a serré la sienne. Va donc; et une fois dans la maison, reste-s-y cloué, toi et tes honnêtes partisans. Mon ennemi, le tien, Raoul, passe souvent dans cette rue en sortant de chez Isabelle, pour se rendre à l'hôtel de Saint-Pol, il faut

toujours être prêt; et, par la mort de Dieu! nous ne tarderons pas à savoir si son corps est pétri de la même argile que celui des autres pauvres mortels.

— Tout sera exécuté selon votre bon plaisir, répondit Raoul d'Ocquetonville, sans chercher à déguiser sa joie. A mort le couard! Il ira demander à Satan des souliers à *la poulaine*.

III.

La Réconciliation.

Devons-nous regretter ces jours anciens et forts
Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts?
Jours de piété grande et de force féconde,
Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde.
Victor Hugo.

Hélas! l'homme est semblable au malheureux rameur
Qui pousse le vaisseau vers la rive annoncée
Nuit et jour, sans repos; et, dans la traversée,
Tendant ses bras au port, l'œil au ciel, tombe et meure.
Paulin Limayrac.

Le dimanche 20 novembre 1407, il y eut grande édification pour les bourgeois et les bourgeoises de Paris : monseigneur Louis d'Orléans et monseigneur Jean de Bourgogne, parfaitement réconciliés, re-

çurent ensemble, sous les yeux du duc de Berry, leur oncle, le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'église des Augustins, où ils étaient allés entendre la messe. Ce doux spectacle causa bien des distractions aux dames et aux damoiselles qui assistaient au divin sacrifice; et plus d'une murmura des patenôtres sur son chapelet à grains de corail au lieu de lire la messe dans ses *heures à femme*.

A deux jours de là, c'était le mardi, le duc de Berry donna aux deux ennemis réconciliés un dîner splendide dans lequel il montra, selon la convenance, un visage festoyant ou noblement attendri.

— Beau cousin, dit le duc d'Orléans à Jean-sans-Peur, j'ai vraiment regret à tout ce que je vous ai fait de déplaisant jusqu'à ce jour; mais, comme le dit le Fils de Dieu,

l'esprit de l'homme est prompt : ayons l'un pour l'autre l'affection qu'avaient votre noble père et le mien.

— Je ne veux plus avoir souvenance du passé, répondit le duc Jean ; aussi bien ai-je quelquefois eu tort.

— Laissons dormir tous ces méchefs, beaux neveux, interrompit le duc de Berry. A dire vrai, nous avons tous quelque vilaine page dans ce grand livre du passé. On est jeune, entraîné par les passions ; à quoi servirait-il de porter barbe grise et front chauve, si l'on n'était pas plus sage que devant ? Mais vous voilà arrivés à l'époque où les folies ont tout-à-fait mauvais air, et vous allez besogner en hommes et non plus en enfants. Bourgogne, et toi, d'Orléans, ajouta-t-il en tendant la main à chacun d'eux, vous êtes nés la même année,

le même mois; n'est-ce pas comme si la voix de Dieu vous disait de vous aimer en frères? Jean, tu ne sauras jamais tout ce que Louis a souffert quand tu étais prisonnier du Sarrasin. Si nécessité l'eût exigé, il aurait engagé ses fiefs pour payer ta rançon. Et toi, Louis, qui n'es pas moins lettré que si tu avais passé ta vie à étudier sur la paille de la docte université, tu dois savoir ce que dit l'Évangile pour enseigner aux hommes comment ils doivent s'aimer.

— Je pourrais faire bien des citations à ce sujet, dit le duc; je me suis constamment nourri des Saintes-Écritures et je les ai en grande estime.

— Pour moi, dit Jean-sans-Peur en faisant un geste de mépris, je ne me soucie guère de cette science des mots, je la

laisse aux gens qui mettent toute leur force dans leur langue.

— Là, là !... interrompit le duc de Berry, tu t'oublies, Jean.... Beau neveu d'Orléans est aussi brave que savant; c'est un jeune aigle qui saurait aussi bien que toi, mon ours, occire les coqs fanfarons de l'Angleterre, et les renvoyer dans leur poulailler moins emplumés et chantant un peu moins haut qu'à leur venue. Le bien dire n'exclut pas le bien faire.

— Je ne le nie pas, répondit le duc de Bourgogne; et je suis loin de jalouser mon cousin d'Orléans: son savoir est fort belle chose.

—Si tu veux que je te croie, Jean, débarrasse donc ta face de cet air de Judas; on dirait que tu vas livrer le Sauveur.

— C'est traiter bien mal votre pauvre neveu, Monseigneur mon oncle; et bien que je ne sois ni votre vassal, ni votre serf, je consens pour vous rassurer sur la droiture de mes intentions à faire tout ce qui pourra vous complaire.

— De par Dieu! embrassez-vous donc!

Jean-sans-Peur et Louis d'Orléans s'embrassèrent avec une grande effusion.

— A notre bonne et éternelle amitié! dit le duc d'Orléans en se levant une coupe à la main. Que toute haine soit mise à néant!

Le duc de Bourgogne se leva à son tour et répéta les mêmes paroles.

— Beau cousin, reprit Louis en s'adressant au Bourguignon, vous et messeigneurs mes oncles viendrez dimanche

sceller la paix en mon hôtel; nous aurons bonne chère et ménestrels joyeux.

— J'accepte, dit Jean-sans-Peur d'une voix lente et creuse et en levant sur Louis un regard de profonde expression.

— Bien, s'écria le duc de Berry en ôtant sa toque et en l'agitant en signe de triomphe, car les paroles seules l'avaient frappé. Votre union réjouira nos cœurs et sera de bon augure pour les intérêts de notre cher pays de France. Depuis bien long-temps le peuple n'a pas jeté son cri de joie *Noël! Noël!* il le jettera en votre honneur, beaux neveux. Mon pauvre frère, le roi Charles, est tout content. Quand je lui ai dit que je comptais vous avoir tous deux à ma table, il en a presque pleuré de joie; et il m'a dit qu'il vous donnerait à son tour un dîner aussi magnifique que celui de

son sacre : ce dîner fut pourtant chose merveilleuse. Ton noble père, Jean, mon frère d'Anjou et moi nous étions assis loin de Charles. De grands prélats siégeaient à sa droite, et plusieurs seigneurs, montés sur de hauts *destriers* tout parés de draps d'or, servaient les nobles convives. Clisson et La Trémouille avaient un air superbe à cheval. Et à chaque nouveau service, l'oreille était réjouie par le son des flûtes et des hautbois. Le peuple ne fut pas oublié, il eut sa part de la fête. A l'entremets, vingt hérauts d'armes, superbement étoffés et tenant chacun une coupe remplie de pièces d'or et de pièces d'argent, firent tomber au milieu de la foule ébahie une pluie d'or et d'argent en criant à haute voix : Largesse du grand monarque (1)! Il

(1) Froissard.

y eut, comme bien vous pensez, maints *surcots* déchirés ; maints de ces pauvres manants froissés, meurtris, battus. N'importe, les bonnes gens n'en crièrent pas moins : Noël ! Noël ! Et la distribution des *livrées* aux chevaliers? je l'aimais beaucoup. Monseigneur mon père et les rois ses aïeux la faisaient deux fois par an. Comme tout a changé ! Mon cher frère Charles me disait hier : « Nous nous redon-
» nerons le plaisir de revoir ces nobles che-
» valiers avec des manteaux rouges fourrés
» d'hermine ou de *menu-vair* qu'ils devront
» à notre munificence. Que Dieu me
» prête vie et santé, je relèverai la gloire
» du trône. »

Le temps s'écoula ainsi pour le duc de Berry et ses neveux. Quand les deux cousins se quittèrent, ils se prirent la main

de nouveau et se la serrèrent avec cordialité.

— A dimanche, dit Louis d'Orléans.

— A dimanche, répéta Jean de Bourgogne avec un sourire particulier.

IV

Le Fou couronné.

Beaucoup sont tombés comme moi dans les abîmes du désespoir. C'est un monde immense, c'est comme un monde des morts, qui se meut et s'agite sous le monde des vivants.

George Sand.

Acteur chargé d'un rôle fastidieux, esclave immolé sur l'arène au spectateur impassible, n'apprendrai-je pas du moins quelle est cette puissance qui eut besoin de moi pour me sacrifier, qui me donna des désirs pour m'imposer des regrets, ou m'accorda la réflexion pour que je connusse ma misère?

De Sénancour.

Nous sommes à l'hôtel de Saint-Pol (1). Abandonnant à une curiosité toute de science le soin d'analyser ce qui pouvait

(1) L hôtel de Saint-Pol était situé le long de la rue Saint-Antoine.

recommander la salle de Sens, celle de Saint-Maur, la salle Verte, la salle de Thésée, dont les murailles peintes retraçaient les faits du héros d'Athènes, et bien d'autres encore, nous nous attachons à une seule pièce. Les fenêtres, doublement protégées par des barreaux de fer et par un treillis de fil d'archal, mettent les pigeons dans l'impossibilité de venir souiller cette retraite. Des rayons de lumière coulent à travers les vitraux chargés de peintures. Cette lumière se divise : elle suit la ligne architecturale des moulures, se brise sur un angle, colore de ses reflets les ornements de l'immense cheminée, et les fleurs de lis d'étain qui se détachent en relief sur les poutres, les solives, le chambranle des portes; ou bien encore elle glisse contre la muraille peinte en briques, et vient mourir sur le plancher. Les chaises, que sou-

tiennent des piliers dorés et dont le haut est surmonté de figures d'animaux, sont placées çà et là. En poursuivant l'investigation commencée, on remarque une table qui déploie ses formes massives sur des pieds de lion dorés. Puis, c'est une immense cheminée que décorent des chevaux sculptés. Au fond de la chambre s'élève, sur une estrade couverte d'un tapis où brillaient naguère de vives et fraîches nuances, une couche qui pourrait recevoir à l'aise toute une famille, l'or et la soie qui la décorent ont perdu leur éclat; livrée par l'indifférence aux insectes et à la poussière, elle n'est plus qu'un souvenir.

Un homme, assis dans l'embrasure d'une croisée, en face d'une table, faisait bien vite oublier toutes les impressions reçues.

Quand une fois on avait vu cet homme, il était impossible d'en détourner les yeux sans effort; et pourtant une souffrance aride, un malaise indéfinissable naissait de cette contemplation : c'était comme une torture imposée à l'âme. Chaque trait de son visage se détachait profondément sculpté sur un front livide, qu'animaient de passagères lueurs, et surtout une contraction nerveuse dont on ne pouvait soutenir la vue sans fatigue. Quand ses traits n'avaient pas l'inertie de la stupidité ou l'égarement du désespoir; quand sa paupière, alourdie par le malheur, se soulevait moins pesamment, il y avait dans son regard une mélancolie si vraie, si pénétrante, qu'on se sentait ému d'une immense sympathie. Tout disait que l'existence de cet être avait complété toutes les misères possibles. Un monde de douleurs

se révélait à vous. On avait besoin de distraire sa vue, de reposer son cœur et sa pensée; et toujours une attraction indicible ramenait à cet homme. Il y avait un accord mystérieux entre le damas noir et usé qui enveloppait son corps et l'affreuse maigreur qui faisait saillir ses os. Oh! cet homme avait été frappé dans toutes ses espérances!

De sa main gauche il soutenait son front, de la droite il remuait doucemene des cartes éparpillées sur la table (1). Obéissant

(1) Un jeu de cartes était à cette époque bien loin d'être à la portée des fortunes médiocres. La gravure sur bois, antérieure même à la gravure sur métal, n'ayant pas encore été inventée, les cartes étaient peintes par de véritables artistes, et avec une patience de goût et de perfection qui en a fait pour nous de charmantes raretés.

La plupart des écrivains répètent à l'envi que les cartes furent inventées pour amuser la folie de Charles VI. Des actes authentiques démentent cette version. Les cartes étaient déjà connues sous Charles V.

à une impression subite, il saisit quelques unes de ces cartes, les froissa avec rage et les lança loin, bien loin de lui; puis il se cacha le visage et pleura à sanglots. Déjà il n'était plus seul; un homme debout sur le seuil de la porte assistait à cette désolation. Il fit quelques pas dans cette vaste pièce. Plusieurs fois il s'arrêta, dominé par sa pensée. Voulant s'y soustraire, échapper à lui-même, il imagina de ne poser les pieds sur aucune des lignes qui marquaient l'assemblage des ais. Progressivement cette misérable distraction lui réussit. D'abord sa volonté avait été vague, puis elle devint attentive et se concentra sur ce point unique : c'était à la fois risible et attristant.

Soudain il se trouva face à face avec le témoin ignoré de ses sombres chagrins. Leurs regards se rencontrèrent et demeu-

rèrent un moment attachés l'un à l'autre. Ce personnage, tout-à-fait inattendu, s'inclina avec les démonstrations d'un profond respect; alors celui que nous avons vu écrasé par le malheur, déploya un charme, une dignité de manières qui en faisaient un autre être. Sa tête se souleva imposante et gracieuse; il y imprima un léger mouvement, et dit avec la courtoisie d'un roi en bonne humeur :

— Vous êtes le bien-venu, beau cousin d'Armagnac.

L'entretien fut d'abord tout politique. Les misères de la France y trouvèrent leur place. Charles VI, car c'était lui, écoutait Bernard d'Armagnac avec une attention douloureuse et avide. Il secoua la tête et dit d'un accent pénétré :

— D'Armagnac, je pleure sur ma dégrada-

tion et sur les souffrances de mon peuple. Dis, c'est pitié de voir ce beau royaume de France gouverné par un fou. Triste fortune est la mienne ! Dieu, qui connaît le secret des cœurs, me tiendra compte de la pureté de mes intentions. Tout jeune, j'avais pourtant pris ma belle part de la victoire de Rosbec. Le fils du brasseur flamand Dartevelle voulait qu'on tuât tout et qu'on n'épargnât que moi pour me faire apprendre à parler flamand; ce fut lui qui mourut. Charles VI rêva un moment..... Bernard, sais-tu quel était cet homme qui effraya ton roi, qui en fit pour tous un objet de risée? Tu n'as pas oublié la forêt du Mans. L'air était lourd comme au fort de l'été! les pieds des chevaux soulevaient une poussière qui séchait ma poitrine haletante; et puis ma tête s'embrasait. J'avais si chaud avec ce chaperon de velours !.....

Et j'étais indigné contre le duc de Bretagne qui avait fait assassiner mon brave Crillon, la fleur de la chevalerie. Mon règne est marqué en caractères de sang! Compte les meurtres avec moi.

Charles, la main droite fermée, leva d'abord un doigt et successivement les autres. A mesure que le nom d'une noble victime tombait de ses lèvres, d'Armagnac disait le chiffre.

— La mémoire se lasserait à les compter, continua le roi d'un ton d'accablement. Que de pleurs! que de malédictions!.. Il doit se passer d'étranges choses, pendant ce qu'ils appellent mon *occupation* (1). Malheureux pays! il honnit son roi. Oh!

(1) Les crises de folie de Charles VI avaient le nom poli d'*occupations*.

c'est trop juste! j'expie cruellement ma fougueuse jeunesse........ Que te disais-je, Bernard?... ah! oui, cette pauvre Valentine, je l'aime bien : si bonne! un si gracieux maintien! un si doux parler! Elle est plaisante à voir et à ouïr. Ses yeux ont souvent pleuré sur l'infortune du maudit : mon frère la néglige.

Toutes les idées de Charles VI devinrent confuses. Il porta la main à son front, comme pour y rassembler des souvenirs. Le comte d'Armagnac le regardait avec un air de compassion.

— Il me semble que je te demandais quelque chose..... C'est étrange! les idées m'échappent ou bien elles se mêlent dans mon cerveau. Ah! je sais : y a-t-il encore deux papes?

— Oui, Monseigneur, pour le malheur

de la chrétienté, Benoît XIII est toujours pape à Avignon.

—Quel est celui de Rome? J'ai oublié son nom. Toujours ma mémoire qui se perd!

— Grégoire XII, répondit le comte.

— Ah! dit Charles en soupirant, ce schisme est affreux. Voilà bien long-temps qu'il dure.

— Vingt-neuf ans. Il a commencé en 1378 sous le règne de monseigneur le roi Charles V (1). Le scandale a été grand; et

(1) Urbain VII fut élu à Rome en 1378. La même année, un certain nombre de cardinaux, effrayés du caractère haineux et violent de ce nouveau chef de l'Église, élurent à Fondi, près de Naples, un autre pape, Clément VII, qui établit à Avignon le siége de sa souveraineté. Dès lors le sacré Collége de Rome élut successivement Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII. De son côté, le sacré Collége d'Avignon donna Benoît XIII pour successeur à Clément VII.

chaque fois qu'un pape rend son âme à Dieu, ce scandale se renouvelle avec plus de force encore. Pourtant c'est des papes que doivent nous venir les exemples de désintéressement et d'humilité. Tous font de merveilleuses promesses avant de s'asseoir dans la chaire de Saint-Pierre; et nul d'entre eux n'a encore trouvé que la puissance fût d'assez peu de valeur pour la sacrifier à la paix du monde.

— Bernard, dit Charles VI, les papes ont comme les rois un juge placé bien haut et qui prononce autrement que les hommes. N'oublie pas que tous les êtres appelés à gouverner les autres sont des êtres élus du ciel et qui doivent être pris à part. Tu me regardes, je te comprends. L'élu qui est devant toi pourrait bien exciter parfois la moquerie du dernier des serfs.

Que veux-tu? j'ai été frappé en un jour de colère, c'est moi que le Seigneur a choisi pour holocauste; c'est moi qui suis châtié et qui porte la peine des iniquités de mes égaux. Charles soupira. Chose singulière! *les physiciens* (1) n'ont pu guérir mon mal; ils m'ont pourtant bien fait souffrir.

Le comte d'Armagnac donna bientôt un cours tout différent aux idées du monarque. Ce fut avec gaieté que Charles VI parla de l'entrée de la reine Isabelle à Paris.

— C'était un dimanche; soucieux de voir quand les autres la dame de mes pensées, je montai en croupe derrière Savoisy sur un bon cheval; et nous voilà chevauchant et devisant tout le petit pas le long de la rue Saint-Antoine et de la rue Saint-

(1) Nom qu'on donnait alors aux médecins.

Denis, à travers grande foison de gens qui se ruaient les uns sur les autres et criaient à faire tomber en pâmoison. La rue Saint-Denis était *couverte à ciel de draps camelots et de draps de soie;* toutes les maisons se paraient de superbes étoffes, de tapisseries où étaient figurées de belles histoires des vieux temps; et chaque maison semblait avoir vie, tant il y avait de bras qui s'allongeaient et de paires d'yeux qui dardaient aux croisées, sur les corniches et partout où des corps de chrétiens avaient pu se jucher. C'était beau! dit le roi avec un geste d'admiration naïve. A la première porte Saint-Denis, dans un ciel tout étoilé, je vis de tout jeunes enfants qui chantaient mélodieusement de saints cantiques. Te rappelles-tu, Bernard, cette Notre-Dame et son petit Jésus tant joli à voir, quand il s'ébattait avec son moulinet fait d'une

grosse noix? Je m'arrêtai long-temps devant la fontaine de Saint-Denis. Il y avait de jeunes et belles filles superbement habillées, à la voix de syrène; elles offraient aux passants dans des coupes d'or Clairet, Hypocras et Piment, qui coulaient par ruisseaux de la fontaine : tu n'as pas vu de mines plus gracieuses, plus modestes et plus avenantes (1).

— Et le pas d'armes de Saladin? dit le comte, involontairement captivé; les chevaliers français et les chevaliers anglais, montés sur des destriers fringants, s'y escrimèrent de belle façon. Et la seconde porte de la rue Saint-Denis?

— C'est vrai, Bernard, je ne sais pas de spectacle plus merveilleux. Dans un ciel tout reluisant d'étoiles. Dieu séant en sa

(1) Froissard.

majesté le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et, tout à l'entour, de beaux petits anges qui chantaient des airs si doux! et quand passa la litière de ma reine, cette litière tout éclatante d'or et de broderies, la porte du paradis s'ouvrit tout-à-coup; et deux anges en descendirent pour mettre sur sa tête une couronne bellement ornée de ces fines pierreries rouges, bleues, jaunes, qui nous viennent d'Asie. Il y eut plaisir pour tous, ajouta gaiement le roi, de voir l'homme habillé en guise d'ange, qui courait, comme sur un plancher, le long de la corde attachée d'un côté à l'une des hautes tours de Notre-Dame, et de l'autre à une maison du Grand Pont de Paris. On avait peur qu'il ne tombât dans la rivière; lui, vaillant comme un homme d'armes, chantait en portant de chaque main un cierge ardent.

— Moi, dit le comte, j'aimais bien le cerf qui s'était élancé du petit bois pour combattre le lion et le vautour. Ce cerf, brandissant une épée et roulant des yeux menaçants, était curieux à voir (1)

— Oui, au Petit-Châtelet; mais toutes ces bêtes étaient de fabrication humaine. A propos de la place du Petit-Châtelet, sais-tu que le roi de France y fut vaillamment occis par les sergents à grands coups de *boulaie?* Je voulais voir; et une grêle d'horions me tomba sur les épaules, comme si j'eusse été le dernier des *manants*. Le soir je m'en divertis avec toute ma cour (2). Savoisy, dans cette affaire, s'était enroué à force de crier, et peut-être bien de rire : il était homme à me parer

(1) Froissard.
(2) — *Ibid.* —

d'un coup de poignard, mais non de semblables drôleries.

De souvenir en souvenir, Charles vint à parler du mardi. Quarante bourgeois de Paris, richement *étoffés*, lui avaient offert des présents au nom de sa bonne ville.

— Grande était ma curiosité de connaître le contenu d'une litière, couverte d'un voile soyeux et portée par deux hommes mis en *ordonnance de sauvage*. Juge de mon plaisir en voyant quatre trempoirs d'or, quatre pots d'or et six plats d'or (1). Ce fut de bon cœur que je leur dis : « Grand merci, bonnes gens, ils sont beaux et riches. » Madame Isabelle fut encore plus réjouie, il y avait aussi une litière pour elle. Des deux hommes qui

(1) Froissard.

portaient cette litière, pareillement voilée, l'un avait la forme d'un ours, et l'autre d'une licorne. Les vois-tu se dressant gentiment sur deux pattes et faisant à ma dame une humble révérence? Attends un peu que je me souvienne de toutes les merveilles qu'elle reçut !.. D'abord une nef d'or, habilement ouvrée, deux salières d'or, six trempoirs d'or, deux drageoirs d'or, deux grands flaçons d'or,... Combien de pots d'or ?.... Je te l'ai dit souvent.

— Six pots d'or, s'il m'en souvient bien.

— Tu te trompes, je crois.

— Monseigneur veut-il que j'aille chercher les *Cronicques de Jehan Froissard ?* tout cela y est bien détaillé.

— Ah! oui, Bernard, ce pauvre Jehan Froissard; il était surtout ébahi quand il avait une plume à la main.

— Ou bien quand il chevauchait dans la campagne, s'enquérant de tous les manoirs et les châteaux qu'il trouvait sur sa route. Les beaux habits, la chasse, la bonne chère et les dames, le mettaient bien aussi de joyeuse humeur.

— Allons, allons, ne dis pas de mal de Jéhan. C'est dommage qu'il se fasse vieux; le voilà qui a septante ans et qui aime mieux les douceurs de la maison que les aventures des chemins. Si je redeviens bien portant, j'irai le surprendre à Chimay. Il m'oublie vraiment.

D'Armagnac sortit un moment, et reparut portant un lourd manuscrit. Charles VI, après l'avoir feuilleté avec une lente admiration, s'arrêta à une page. Le comte regardait par-dessus l'épaule de son maître. Il posa le doigt sur un passage :

— C'est bien, comme je disais, six pots d'or.

— Par ma foi! tu avais raison! s'écria Charles VI. Lis un peu, beau cousin, mes yeux sont en piteux état.

D'Armagnac lut tout haut : « Six pots » d'or, douze lampes d'argent, deux bas» sins d'argent, six grands plats d'argent » et deux douzaines d'écuelles d'argent. »

— Et tout cela, remarqua le roi, était de fin or ou de fin argent, et merveilleusement ouvré.

Ce que Charles VI ne dit pas, c'est que le lendemain de ce mardi si plein de joyeusetés, un homme à cheval s'arrêta à chaque angle de rue, près de la croix de pierre de chaque carrefour; et après avoir jeté son cri aux bourgeois, manants et habi-

tants de Paris, il lut une ordonnance de ce roi, festoyé la veille, qui augmentait la gabelle.

— Parle-moi donc de mes pauvres épaules si rudement occises, reprit Charles VI; et il riait aux éclats : cette gaieté faisait mal. La forêt du Mans lui revint à la pensée, alors son visage s'assombrit. Encore une fois, Bernard, quel était cet homme, ou plutôt ce fantôme, qui m'épouvanta de son apparition? Il s'élança de la forêt, son corps s'allongeait dans un suaire; il avait la tête et les pieds nus; sa main saisit la bride de mon cheval; sa voix rauque hurla à mon oreille ces paroles effrayantes : *Roi, ne chevauche pas plus avant; retourne, car tu es trahi* (1). Bernard, bien des images se sont effacées de ma mémoire; mais

(1) Le religieux de Saint-Denis.

toujours je vois les yeux de cet homme enfoncés dans les miens comme deux charbons ardents. Le jour, il inquiète mon âme ; et la nuit, il passe dans mes rêves et les remplit d'horreur. Oh ! ce démon, qui l'avait envoyé? Ils m'ont dit que je voulus blesser monsieur d'Orléans, mon frère ; je ne m'en suis jamais souvenu. Seulement, il me semble entendre encore le cri de mon oncle de Bourgogne : *Monseigneur est tout dévoyé ! Dieu ! qu'on le prenne* (1) ! Et l'on me lia, moi, fou couronné, et l'on me plaça sur une *charrette à bœufs*, pour me conduire dans la ville du Mans...... Ce pauvre peuple, il sait que je lui veux du bien, car il m'a surnommé dans ma misère le *bien-aimé*. Le

(1) « Fuyez, beau neveu d'Orléans, cria le duc de Bourgogne, » monseigneur veut vous occire ! Haro ! le grand meschef, » monseigneur est tout dévoyé ! Dieu, qu'on le prenne ! »

roi demeura silencieux un moment; il prit la main du comte, la serra avec force, et lui dit bien bas : Quelquefois, je crains d'être *envoûté* (1). Hier, j'avais le cœur endolori comme si mille piqûres aiguës l'avaient blessé, je sentais ma vie qui s'en allait. Un autre jour ma tête était meurtrie. Suis-je *envoûté* en effet? dis-le moi, par pitié!

— Vous ne l'êtes pas, cher sire, répondit le comte profondément navré.

— Mais ce spectre fatal de la forêt,

(1) Quand on voulait *envoûter* une personne, on faisait fabriquer un corps d'argile ou de cire qui lui ressemblait, s'il était possible; on lui donnait le nom de son ennemi, le baptême lui était administré. Des paroles, d'une puissance mystérieuse et empruntées du diable et des sorciers, identifiaient tellement cette image avec l'être auquel on voulait nuire, que chaque outrage, chaque blessure qu'on lui faisait, était immédiatement sentie par l'être vivant dont elle portait le nom. Telle était la croyance de tous, fortifiée d'ailleurs par des jugements et des supplices.

était-il sorti de terre? ou s'il était comme nous un mortel, qui l'avait envoyé? tu le sais, il faut me le dire; je veux le savoir enfin!

— Elle, madame Isabelle, murmura Bernard d'Armagnac!

— Vous vous trompez, Comte, Isabelle m'aimait alors.

Le comte dit quelques mots. Un épouvantable changement se fit dans toute la personne de Charles: ce fut affreux à voir. D'Armagnac, subissant comme une puissance de fascination, attachait ses regards épouvantés sur ce roi en délire. Tous les muscles du malheureux étaient dans un travail de contraction. Un ricanement sortit de sa bouche hideusement ouverte: il tourna sur lui-même avec rapidité; il gémit, cria, tira de son cœur des accents

désolés. De ses bras, démesurément tendus, il faisait des gestes furieux : le nom d'Isabelle sortit de sa poitrine comme un rugissement; sa force était devenue formidable; il brisa des meubles et se mit à rire d'un air de satisfaction sauvage, comme s'il eût terrassé un ennemi. Le duc d'Orléans entra en ce moment; le fou l'aperçut et courut sur lui en poussant des hurlements : tout-à-coup il s'arrêta.

— Voulez-vous me tuer? lui dit Louis en le regardant en face, ne reconnaissez-vous pas votre frère qui vous aime bien, Charles?

Le fou baissa la tête et chanta d'une voix dolente. On le coucha tout aussitôt; d'Armagnac eut peur de son œuvre. Dès ce jour *l'occupation* du roi recommença. Le duc sortit plein de trouble : il rencontra

au bout de la rue Saint-Antoine le *clocheteur des trépassés*, vêtu de sa longue dalmatique blanche, semée de têtes de mort et de larmes noires, sa baguette noire à la main. L'homme lugubre annonçait qu'un être venait de quitter la vie en criant : *Priez pour les trépassés!* Louis crut le voir et l'entendre pour la première fois.

V.

Une soirée chez la reine Isabelle.

Quand mes yeux se fixent sur les tiens, ta beauté enflamme mes sens, ton cœur attire le mien ; un charme visible, invisible, se répand autour de toi. Adorons cet éternel mystère.

Goëthe.

Celle qui n'a marqué sur la terre où elle passait, que comme un poids inutile, qui n'avançait qu'en déchirant toutes les faibles plantes semées devant ses pas, celle-là, le temps réparateur ne fermera pas ses yeux dans un doux sommeil, elle n'aura qu'une éternité agitée.

Clémence Robert.

A quelques heures de son apparition à l'hôtel de Saint-Pol, le duc d'Orléans, vêtu d'une houppelande de damas noir fourrée de martre zibeline, suivi seulement de deux écuyers, montés sur le même cheval,

et de quatre ou cinq *varlets*, se rendit chez la reine Isabelle qui était accouchée quelques jours auparavant à l'hôtel *Barbette* d'un fils mort presque en naissant, après avoir reçu le nom de Philippe. Le sourire dont Isabelle avait paré son front à l'aspect du duc, fit place à un air sérieux et même inquiet. Sa voix n'était pas sans émotion quand elle dit :

— Pourquoi ce vêtement lugubre, Louis? Fait-il nuit dans votre âme quand vous venez auprès d'Isabelle?

— Ne savez-vous pas, mon amour, que vous êtes toute ma joie?

— Et pourtant la mélancolie ombre votre figure. Voyez, je me suis faite belle pour vous recevoir.

Isabelle disait vrai. Son sein, d'une forme

ravissante, ses épaules blanches comme le duvet de l'eider, se développaient sous le corsage de sa longue robe de velours noir. Un heureux instinct de femme lui avait fait rejeter ce jour-là le ridicule échafaudage qui dominait ordinairement la tête des princesses et des grandes dames (1). Ses beaux cheveux étaient disposés avec simplicité. Une pâleur aimable adoucissait la majesté impérieuse d'un regard qui savait faire trembler quand l'amour n'y régnait pas. Des inflexions indolentes et légèrement railleuses sortaient de cette bouche plus habituée au commandement qu'à des paroles de cœur. En tout, elle

(1) Selon Juvénal des Ursins et Monstrelet, les cheveux s'élevaient en pyramide *au milieu de deux cornes merveilleuses, béantes et larges;* et derrière flottait un voile brillant et léger. Ce dernier chroniqueur dit qu'au temps de la reine Isabelle de Bavière, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux châtelaines.

était charmante; et loin de regretter les diamants et les perles qui étincelaient ordinairement sur sa personne, on était désireux de ne lui en voir jamais. Une escarcelle brodée de fin or pendait à sa ceinture. Ses deux mains blanches, où ne brillait aucun anneau, pressèrent doucement la tête inclinée de Louis; et d'une voix caressante elle lui demanda la cause de sa tristesse.

— N'avons-nous pas perdu notre petit Philippe ? Je dois cacher ma souffrance à des indifférents; mais à toi, je puis bien la montrer, Isabelle. Hélas ! le grand prophète Isaïe l'a dit : « Tous les mortels ne sont que de l'herbe. » Et le vénérable Job avait dit avant lui, en parlant de l'homme né de la femme : « Ses jours sont mélancoliques; sa vie est comme un souffle qui

s'éteint, comme une ombre qui s'efface.»

— Écoutez, Louis, moi qui avais porté cet enfant dans mon sein, qui mille fois avais senti ses doux mouvements; moi qui l'avais aimé avant de le connaître, j'ai fait taire ma douleur pour ne pas vous affliger; je me suis dit que Dieu aurait pu me rendre bien plus misérable s'il vous avait ravi à mon amour.

Louis déposa sur le front de la reine un baiser empreint de passion et de tristesse; ce fut avec une gravité religieuse qu'il dit :

— Cet enfant avait été conçu dans l'iniquité. Je n'étais pas votre Adam, vous n'étiez pas mon Ève; c'est pour cela qu'il n'a pas vécu.

— Catherine mourra donc (1)? s'écria Isabelle, pour cette fois avec des accents de mère. Et son œil épouvanté cherchait à deviner la pensée de Louis.

— Non, non, Isabelle, espérons qu'elle vivra heureuse et respectée. Je doterai richement un monastère, pour obtenir en sa faveur la miséricorde de Dieu : nous l'avons bien offensé.

— Salomon était le bâtard de David, répliqua Isabelle, et pourtant Dieu le choisit entre ses frères pour régner sur son peuple.

— David n'avait péché qu'une fois, Madame. Ce fut d'un ton pieusement sévère

(1) Catherine épousa depuis lors Henri V, roi d'Angleterre, auquel Isabelle livra la France.

que le duc ajouta : Ne faisons pas servir les saintes Ecritures à justifier nos égarements.

— Vous êtes, monsieur d'Orléans, d'une bien maussade compagnie. Quelle fantaisie vous a-t-il pris de me chagriner? Vrai, j'ai de l'humeur contre vous. C'est à moi d'étaler ces sombres ennuis, c'est à moi de maudire avec le Job que vous admirez, la nuit qui m'a vue naître. Oh! oui, Louis, je me dis souvent que Dieu m'aurait fait une grande faveur de m'ôter la vie après que j'ai eu reçu le premier baiser de ma mère. Sans toi, la France me semblerait un exil. Que suis-je à ce peuple? une étrangère qu'il exècre, qu'il maudit chaque jour! Au surplus, je ne suis pas en reste avec lui. Lassée de ses affronts, de sa rage impuissante, je me liguerais, je crois, avec

l'Anglais, pour l'écraser d'un coup. C'est grand'pitié que ma destinée !... Mesdames les Parques ont employé dans la trame de mes jours plus de laine noire que d'or et de soie. Quelle ironie !... moi la femme d'un fou !... Tenez, Louis, je me sens des mouvements de haine contre Charles, contre les enfants qu'il m'a donnés. Ses cris sont ceux d'une bête féroce; et, quand je les entends, j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas y répondre par des cris de détresse et d'horreur. Jamais de sa part une parole qui console, qui soulage les ennuis de l'âme. Si j'avais été aimée, mes joies seraient pures; des mépris ont répondu à mon affection. Vous m'avez témoigné de l'intérêt, Louis, cet intérêt m'a perdue. J'en avais tant besoin !... Ah ! vous ne savez pas où peut conduire une souffrance continue et privée

d'espoir : elle vous livre au démon. Ce Charles, je l'ai bien aimé... J'étais fière de sa beauté, heureuse de tout ce qu'il promettait de noble et de bon. Comme nous changeons !

— Vous changerez aussi pour moi, Isabelle.

— Non, entre nous c'est à la mort. Mais quittons nos airs larmoyants; allons, monsieur, notre majesté veut être égayée... A quoi s'est occupée votre seigneurie aujourd'hui? avez-vous joué à croix-ou-pile, à la paume, aux cartes; vidé l'escarcelle de quelque duchesse?

— Non, madame.

— Qu'avez-vous donc fait?

— J'ai vu mon oncle de Berry.

— Ah ! il se réjouit de votre réconciliation avec le Bourguignon. Qu'elle soit durable, Louis, si vous m'aimez !

— Si jamais il y a rupture, je vous jure qu'elle ne viendra pas de moi.

— Jean paraît sincère ; il doit être d'ailleurs bien las de guerroyer.

— Il se montre humble et doux envers messeigneurs mes oncles.

— Humble et doux, ce n'est guère dans son caractère. Que peut-il méditer ? Nous l'étudierons. N'avez-vous vu personne autre ? Le duc, par délicatesse de cœur, garda le silence sur sa visite au roi. Isabelle reprit : Quels sont vos projets pour ce soir ?

— Je n'en ai point quand je viens te voir, Isabelle.

— Vous souperez avec moi, et nous verrons à vous défaire de vos airs piteux : ils ne seraient pas autres si vous alliez faire votre testament.

— Il est fait, Madame, depuis quatre ans au moins.

— Vous m'en avez fait mystère. Et que dit ce testament ?

— Mon Dieu, Madame, parlons d'autre chose.

— Non, je serais curieuse de savoir ce que vous y avez mis.

Le duc la satisfit :

— J'étais triste, malade, bien effrayé du compte terrible que j'aurais à rendre à mon Dieu, si je paraissais devant lui sans avoir réglé les intérêts de la terre et les

intérêts du ciel; j'ordonnai que mes dettes fussent scrupuleusement payées, je fondai six bourses au collége de l'Ave-Maria; j'ordonnai aussi qu'on érigeât plusieurs chapelles dans les églises de Paris que j'affectionne, et même dans les treize églises que les religieux célestins possèdent en France; les pauvres et les hôpitaux n'étaient pas oubliés. Désirant expier les erreurs de ma vie, je demandai que mon corps, revêtu de la robe des Célestins, fût porté dans leur église sur une claie couverte de cendre, et déposé avec cet habit dans son dernier asile.

— Et votre figure de marbre devait être étendue sur votre tombeau?

— En habit religieux, oui.

— Ce testament ressemble à tous les

autres. Vous avez fait comme font tous les hommes; ils jouissent pendant leur courte existence, et ils lèguent aux leurs l'expiation de leurs fautes. Que ne pensiez-vous à ces pauvres écoliers de l'Université, qui s'asseient plus souvent sur de la paille brisée et fangeuse que sur de la paille fraîche! L'éloquence des docteurs n'est pas toujours de nature à les ravir au ciel. Toutes les fois que je suis entrée dans le sanctuaire de la science, j'ai cru me trouver au milieu de pourceaux. C'est chose risible de voir trôner les maîtres au milieu de ces bêtes paisibles ou enthousiastes, confondues pêle-mêle sur cette paille; les unes y achèvent leurs rêves de la nuit, et les autres, follement passionnées, ne voient rien au-delà de la conception d'un livre.

— Merci, Isabelle, je penserai à ce que

vous venez de me dire. Oui, des nattes leur seraient bien nécessaires. Il n'y a également ni chaises ni bancs dans les églises; mais la paille est souvent renouvelée, et dans les grandes fêtes on jonche le sol d'herbes odoriférantes.

— Au fait, reprit Isabelle, je ne sais trop pourquoi je me suis inquiétée de ces écoliers; la plupart sont des mendiants sans vergogne, qui vous étourdissent de leurs criailleries, et qui puent la misère. J'aime presque autant entendre braire les marchands de chair fraîche, de poires d'angoisse, de prunelles, de fruits d'églantier, de verjus, et même ceux qui s'offrent de bonne grâce à raccommoder la *cotte* ou le *surcot*. Maintenant, mon amour, il faut que je vous gronde bien fort. Que signifiait cette vilaine pensée de vous faire moine après votre mort?

— J'ai tant de fautes à me reprocher!

— Si tu continues, je me croirai en compagnie de ce sot de Louis VII.

Le sérieux du duc imposant à Isabelle, elle reprit :

—Et vos enfants, à qui les confiiez-vous?

— A mon oncle de Bourgogne : il n'aurait pas abusé de ce dépôt.

— Je le crois comme vous. Philippe le-Hardi avait une âme : c'est peut-être ce qui manque à son fils.

Le jour baissait, Isabelle abandonna sa *chaise pliante*, remarquable, comme toutes celles qui meublaient sa chambre, par la grâce et la richesse des ornements. Le siége, en cuir vermeil de Cordoue, était embelli d'une longue frange d'or. Des

sculptures, d'un fini délicat et toutes dorées, se détachaient en relief sur le fond rouge du dossier et de l'extrémité des bras. Elle s'approcha de la fenêtre, chargée de peintures, et pria le duc de l'ouvrir.

— Mon Dieu! dit l'impressionnable reine, que la nuit est sombre!

Tous deux, silencieux et rêveurs, regardaient le ciel, où passaient des nuages lourds, et où la lune apparaissait de temps en temps blafarde et solitaire. Mais à peine sa faible lueur avait-elle éclairé un point de l'horizon, qu'un nuage la voilait soudain ; et c'était avec une émotion d'enfant que la reine de France et le premier prince du sang attendaient qu'un petit point lumineux leur fit pressentir la réapparition de l'astre. Isabelle fit un mouvement de joie : elle venait d'apercevoir une

tache blanche, c'était une étoile qui commençait à poindre.

— Vous m'avez attristée, dit-elle au duc; j'aurais besoin d'une nuit sereine. Oh! qu'un beau ciel est doux à l'âme! Je devais vivre en Italie, en Espagne, partout ailleurs que sous ce soleil pâle et sombre de Paris. Mais riez donc de nous voir tous deux ébahis en présence des étoiles qui se lèvent. Elle détourna ses regards du ciel. Ne vous semble-t-il pas, Louis, que cette chambre est peuplée de noirs fantômes? En voilà qui glissent devant les miroirs. C'est la lune qui sème ses caprices; ils pourraient être plus gracieux. Ma couche me semble un tombeau.

Et de sa main elle désignait un lit de velours rouge, orné de franges d'or, dont la riche couverture était tissée d'or et de

soie pourpre. Ce lit, large de onze pieds et long de douze, déployait sa magnificence sur une estrade dont les marches étaient couvertes d'un riche tapis. Un dais, orné de touffes de plumes blanches d'Autruche, surmontait cette couche de reine (1).

— Ce serait un tombeau qu'on pourrait vous envier, dit le duc avec un sourire gracieusement triste. Et vous n'en êtes pas sérieusement effrayée.

— Encore ! s'écria Isabelle d'un ton d'impatience.

A un coup de sifflet de la reine, des pages, portant des flambeaux, s'empressèrent d'accourir. Ils précédèrent Isabelle et Louis, qui traversèrent, sans changer d'atmosphère, deux pièces où étaient placés

(1) Les lits qui n'avaient que cinq à six pieds de longueur étaient appelés *couchettes*.

des *chauffe-doux* (1), et entrèrent dans une salle brillamment éclairée.

C'eût été pour de pauvres *vilains*, occupés à teiller le chanvre dans les longues soirées d'hiver, le sujet de bien des causeries, s'ils avaient pu voir cette salle à manger avec ses lambris, ses moulures et ses rosaces de bois précieux, et son pavé de marbre couvert d'une natte où l'on voyait des tournois et force exploits d'aventureux chevaliers; mais tout s'effaçait devant les *dressoirs* et la table. Les *dressoirs*, formés de gradins, sur lesquels on voyait étalés des coupes ciselées, enrichies de pierreries et d'un prix inestimable; des flacons, des *drageoirs* (2), des bassins

(1) Les chauffe-doux étaient des poêles.

(2) Les drageoirs étaient de formes diverses, et divisés dans l'intérieur en compartiments dont chacun avait une friandise différente.

non moins éblouissants et non moins admirablement travaillés. L'un de ces *dressoirs* se parait de la vaisselle d'argent, et l'autre de la vaisselle d'or. La table dérobait la délicatesse de ses mosaïques sous une nappe appelée alors *doublier*, toute semée de dessins à jours et couverte de plats, d'assiettes et de vases d'or. Deux bancs à panneaux, où saillaient des salamandres et diverses figures d'oiseaux et de quadrupèdes, étaient placés aux deux côtés de la table. Et ces lumières, et ce luxe d'or, d'argent et de pierreries, se reflétaient dans le miroir de Venise qui décorait l'immense cheminée. Le duc d'Orléans s'assit en face de la reine. Insensiblement la tristesse d'Isabelle fit place à une gaieté moqueuse et charmante, qui changea bientôt aussi l'humeur de Louis. Condamné, par la forme de son vêtement, à

laisser ensevelies les gracieuses proportions de son corps et l'élégance de sa taille, il s'en dédommagea par l'éclat et l'heureux à-propos de ses saillies.

— Il faut, dit la reine, que vous soyez tout en satin broché d'or et en velours, quand vous reviendrez nous visiter. Point de babouches carrées surtout. Nous sommes toujours affolée des *poulaines*, vous en mettrez. Celles que vous aviez au mariage de ma fille Isabelle (1) étaient tout-à-fait de bon goût. Jean-sans-Peur jetait des regards, qu'il aurait bien voulu rendre dédaigneux, sur la chaîne de fines pierreries qui relevait la pointe de cette festoyante chaussure et l'attachait à votre

(1) Isabelle fut d'abord mariée à Richard II, roi d'Angleterre; et après la mort violente de ce prince, au fils aîné de Louis d'Orléans.

genou. Sa louve, Marguerite, dit avec aigreur, que la figure grimaçante du nain qui ornait cette pointe, longue de deux pieds au moins, était bien ce qu'on pouvait imaginer de plus hideux, et qu'il fallait une portion peu commune d'extravagance pour se montrer avec de tels affiquets. Elle ajouta que les évêques devraient bien lancer de nouvelles excommunications contre les souliers à la *poulaine*, justement appelés péché contre nature.

— Quel déchaînement ont excité ces pauvres poulaines ! s'écria le duc d'Orléans. Monseigneur mon père, Charles V, avait déclaré qu'elles étaient contre les *bonnes mœurs* et *inventées en dérision du Créateur*; les moines les qualifiaient de *poulaines maudites de Dieu*.

— Vous verrez qu'on leur intentera quelque méchant procès et qu'on les fera exécuter par la main du bourreau, comme on fait d'un cochon, convaincu d'avoir mangé un enfant.

Le duc rit beaucoup.

— Quand j'aurai occasion, dit-il, de visiter madame de Bourgogne, je me présenterai à elle les pieds dans des *poulaines* à grelots.

— Mieux vaudrait encore qu'elles fussent décorées de la figure de Jean avec les cornes et les griffes de monseigneur Satan.

—L'un n'exclut pas l'autre : Jean pourrait avoir les grelots aux oreilles.

Tout en causant ainsi, Isabelle, de ses doigts rosés et mignons, prenait les mor-

ceaux sur son assiette, et les portait à sa bouche avec une adresse si délicate, qu'elle n'engluait pas ses doigts, et qu'elle avait rarement besoin de les essuyer au *doublier :* alors on ne se servait pas de serviette à table et l'on ignorait l'usage des fourchettes. Les pages n'avaient pas moins de dextérité à servir la reine et monseigneur ; et c'était chose plaisante à voir que les ébattements qu'ils prenaient en passant devant les *varlets* qui, debout et immobiles dans le fond de la salle, tenaient des flambeaux éblouissants de lumière.

— Que deviennent les lois somptuaires? s'écria gravement le duc en parcourant de l'œil les mets variés qui couvraient la table, et en portant à ses lèvres une coupe d'hypocras.

— Les lois sont pour les faibles et pour

les sots, répondit la reine. *Nul*, avait dit Philippe-le-Bel, *ne donnera au grand magnier que deux mets et un potage au lard sans fraude.* Et le cher roi fut le plus grand dépensier de son temps.

Cela dit, Isabelle prit un drageoir en or ciselé avec un art que n'aurait pas désavoué Cellini, et dont chaque compartiment offrait une variété de friandises : dragées au genièvre, dragées à l'anis, sucre perlé, coriandre, fenouil confit, cotignac musqué. Le duc prit du fenouil et du cotignac; la reine eut les mêmes goûts. Tout en mangeant des dragées, Louis conta une petite drôlerie, antérieure au quinzième siècle.

— C'était dans le saint temps de carême; une femme qui avait marché nu-pieds à la procession et qui avait coutume de

crier misère et de faire la *marmiteuse plus que dix*, rentra dans son logis et prépara joyeux festin. Vous l'eussiez vue, en face de son doux ami, dîner d'un quartier d'agneau et d'un jambon. Ils devisaient fort gentiment ensemble, ne se doutant guère que Vergogne allait cheoir sur eux. La senteur du dîner passa dans la rue. Grand fut le scandale ! On monta dans la chambrette; et malgré le visage larmoyant et les angoisses de la pauvre mécréante, on la condamna à se *promener dans la ville avec son quartier d'agneau embroché sur l'épaule et le jambon pendu au col* (1). Ce qui fut exécuté au grand déplaisir de l'amoureux qui se tenait coi et sans mot dire dans un petit coin de la chambre.

Isabelle, que le merveilleux charmait,

(1) Brantôme.

donna des souvenirs à quelques unes de ses croyances natales. Après avoir caressé de la voix son *papegaut* (1) que venait d'apporter la gentille Yolande, elle dit :

— Nous avons des nains issus de race fée, qui sont comme les dieux domestiques des maisons où ils s'établissent; les uns rendent mille services aimables, les autres se montrent fort tracassiers. Écoute, Louis, une des histoires que ma nourrice me contait, quand elle me voyait bien douce et bien avenante, assise sur une escabelle et les yeux dans les siens. Un pauvre *vilain* qui ne pouvait se bien vêtir, se bien chausser, avait chez lui plusieurs de ces esprits. D'abord il s'amusa de leurs joyeusetés, et il ne manquait jamais de leur mettre du lait sous la table quand il dînait. Les nains

(1) Perroquet.

aidaient à la vieille servante à faire le ménage. S'ils étaient de bonne humeur, tout allait bien : on se mirait au plancher et sur les meubles de noyer bien cirés ; mais s'ils étaient en colère, ils faisaient grand tapage, de méchantes paroles et de méchante besogne. Plus d'une fois, le *vilain* avait trouvé sa vaisselle brisée, son jardin tout nu , les rossignols envolés; son unique vache malade et sans lait; et ses gélines les plus chéries, les plus familières , celles qui faisaient le plus d'œufs, le cou tordu dans son préau. L'air piteux du pauvre homme faisait rire les mauvais démons. Enfin, las de tous ces méchefs, il se décida une nuit à partir le surlendemain au petit point du jour, sans rien dire à ses hôtes, leur laissant la maison vide et tout entière à eux. Ce fut à tout petit bruit qu'il chargea ses meubles sur un chariot et qu'il se mit en chemin. La

servante était allée, dès la veille, préparer la nouvelle habitation.

Il marchait bien triste, le cœur bien angoissé; voilà qu'il entend du bruit et puis une voix; il se retourne, et aperçoit, sur le chariot derrière la baratte, un petit bonnet rouge; et tout aussitôt un nain avance sa petite tête et lui crie d'un ton amical: *Nous aussi, nous déménageons.* Qui fut éploré? ce fut le pauvre sire. Il laissa tomber ses bras de consternation autant que de surprise. Sentant bien qu'il ne pouvait pas échapper à ces démons, il retourna dans le logis qu'il avait abandonné; et les méfaits devinrent tels, qu'il mourut de chagrin avant que le printemps eût fait reverdir son pré et son jardin. La reine fit encore de ces récits merveilleux reproduits de nos jours (1).

(1) X. Marmier nous a donné des légendes allemandes d'une

— C'est ravissement de vous écouter, dit le duc; j'y passerais les jours et encore les nuits.

— Pour remercier monsieur Louis de son tant joli compliment, dit Isabelle avec un sourire enchanteur, je vais lui faire servir de *l'eau dorée.*

A un signe de la reine, un beau page apporta deux flacons : l'un de vin de Bourgogne et l'autre *d'eau dorée*, faite avec de l'or pur, distillé dans l'eau de fontaine. Le duc y mêla du vin de Bourgogne; et après avoir savouré cette liqueur précieuse, il rappela que monseigneur Charles V, son père, en faisait usage journalier d'après le conseil des alchimistes et des physiciens,

naïveté bien attachante. Henri Heine a mis aux siennes sa verve moqueuse et spirituelle.

qui la prisaient comme ayant la vertu de prolonger la vie.

— Monseigneur Charles V est pourtant sorti vite de ce monde, remarqua Isabelle.

— Oubliez-vous que le mécréant Charles de Navarre l'avait empoisonné? Jeune encore, mon noble père était devenu chauve comme un blanc vieillard; il avait perdu les poils du menton, ses ongles étaient tombés, et sa face allait toujours s'amaigrissant. Ce ne fut qu'à force de soins qu'il obtint quelques années; encore fut-il presque toujours souffrant et mélancolique. Je le vois encore.

Quand Isabelle et Louis d'Orléans eurent soupé, ils se rincèrent les doigts avec de l'eau de roses tiède dans une aiguière d'or, les essuyèrent à une serviette; et ils

s'approchèrent de la cheminée où étaient sculptés deux lions, et dont les énormes chenets en fer ouvré figuraient des monstres ailés (1). La conversation continua. Isabelle n'avait pas encore abordé la vie sous ses faces les plus déshonorantes, il restait à son âme quelque chose des douces qualités de la femme. Dans un moment de tendresse heureuse, Louis lui mit un anneau d'or au doigt.

— Est-ce l'anneau de *dame Vénus* (2)? demanda Isabelle.

— Qu'ajouterait-il à ta beauté? ré-

(1) La reine avait à l'hôtel de Saint-Pol des chenets en fer ouvré qui pesaient 198 livres.

(2) Ulrich de Lichteinstein, troubadour allemand du XIVe siècle, prit la fantaisie de courir quelque temps le monde en chevalier errant. « Après avoir fait part de son projet à sa » dame, dit M. Ampère, dans des pages éminemment spiri- » tuelles sur la chevalerie, Ulrich part, comme pour aller en

pondit galamment le duc; n'est-elle pas tout ce que le cœur et les yeux peuvent jamais désirer qu'elle soit? A te voir, qui ne dirait avec le poète de Berte : *Ele est plus gracieuse que n'est la rose en may*(1)? Non, l'anneau ne pourrait rien pour Isabelle.

Tous deux faisaient allusion à Ulrich de Lichteinstein qui donnait à chaque chevalier avec lequel il brisait une lance, un

» pélerinage à Rome. Il s'arrête à Venise, se fait faire des ha-
» bits de femme, prend le nom de *dame Vénus*, et annonce
» qu'en l'honneur des dames et pour montrer ce qu'on doit
» faire pour elles, il ira de Mestre jusqu'en Bohême en défiant
» tous les chevaliers qu'il rencontrera. Ceux qui rompront une
» lance avec *dame Vénus*, recevront d'elle un anneau qui ren-
» dra toujours plus belle celle à qui il sera donné. Si *dame*
» *Vénus* renverse un chevalier, celui-ci s'inclinera vers les
» quatre points cardinaux en l'honneur d'une dame. Si un
» chevalier renverse *dame Vénus*, il aura tous les chevaux
» qu'elle conduit avec elle. »

J.-J. AMPÈRE. *Revue des deux Mondes.*

(1) *Berte aus grans piés.* Roman en vers d'Adenès, poète de la fin du XIII[e] siècle.

anneau de vertu magique : cet anneau rendait toujours plus belle celle qui le possédait.

— Les beaux temps de la chevalerie s'en vont, dit la reine ; ce n'est guère au service de la patrie et des dames que les hommes vaillants consacrent maintenant leurs armes, c'est à de folles convoitises. Ma gentille cour d'amour n'est déjà plus qu'un souvenir (1). Les vrais chevaliers deviennent de jour en jour plus rares. C'en était un cet Ulrich de Lichteinstein qui brisa trois cent sept lances dans sa course galante !

— Je me sentirais capable de sa bravoure, dit le duc, mais je ne voudrais pas

(1) Isabelle avait institué une cour d'amour judiciaire. On y voyait des seigneurs de tous rangs, des docteurs en théologie, des abbés, des chanoines.

comme lui me donner des airs de femme.

— Vous n'êtes qu'un dédaigneux. Voyez de quels honneurs l'entouraient les dames, comme elles le festoyaient partout.

— Oui, je sais qu'il y en eut deux cents qui lui firent une belle escorte à l'église, que l'une d'elles porta la queue de la robe de *dame Vénus*, que toutes prièrent la Vierge et les Saints en sa faveur.

— Et qu'il sut bien dire : *Depuis j'ai eu à cause de cela beaucoup d'honneur, car Dieu ne peut rien refuser aux nobles dames.* Vous auriez besoin, Louis, de relire tout ce que *dame Vénus* a écrit; moi j'y ai passé bien des veillées, et je ne m'en suis jamais lassée.

Bientôt ils cessèrent de s'occuper de ceux qui n'étaient plus. Isabelle s'abandonna

voluptueuse et brûlante de désirs, aux caresses passionnées de Louis. Pendant que le duc entachait son honneur sur le sein de la femme de son frère, la haine marchait à son but. Un espion, attaché aux pas de Louis, l'avait suivi jusqu'à l'hôtel Barbette; il s'était ensuite hâté d'aller rendre compte à Jean-sans-Peur de sa mission. Ce dernier, après une toilette mystérieuse et prompte, avait immédiatement couru à la maison de l'Image de Notre-Dame.

— Sire d'Ocquetonville est-il prêt? demanda Jean.

— Tout prêt, Monseigneur.

— Il faut envoyer Scas de Courte-Heuse à l'hôtel Barbette, demander le mécréant de la part du roi. Dans cette rue, devant cette maison, vous lui ôterez l'envie, sire

d'Ocquetonville, de peupler les palais de ses bâtards. La France est assez riche maintenant en trésors de cette espèce. Les folles femmes lui donneront des larmes, et les autres se réjouiront d'apprendre que leur honneur n'est plus à la merci de cet impudent couard.

A mesure que le duc parlait, une joie féroce éclairait le visage de Raoul d'Ocquetonville. Il partit avec la vivacité du vautour affamé qui s'abat sur une proie.

Isabelle et Louis avaient repris une causerie toute d'amour, quand un valet de chambre du roi, Scas de Courte-Heuse, se présenta inopinément devant le duc d'Orléans.

— Que me veux-tu? demanda Louis étonné.

—Monseigneur, répondit Courte-Heuse en faisant une humble révérence, Sa Majesté a hâte de vous parler pour chose qui la touche grandement ainsi que vous.

— Ta langue s'est-elle gelée en route, remarqua le duc, que tu bégaies ni plus ni moins qu'un enfant au sein de sa nourrice? Sur mon âme, tu as reçu quelques horions en chemin, car tu trembles de tous tes membres, et tu es pâle comme un trépassé.

— Une soirée de novembre n'est pas chaude, Monseigneur, répondit le messager; j'ai froid. Mais notre cher sire vous attend.

En ce moment le couvre-feu sonna; il était huit heures. Louis quitta Isabelle.

VI.

L'expiation forcée.

Vivre, ce serait être Dieu. Eclair, qui embrasez le monde et ne faites que passer, vous êtes tout le destin de l'homme : vous attestez sa grandeur et sa faiblesse.

N. A. de Salvandy.

Tous nos hiers n'ont travaillé, les imbéciles, qu'à nous abréger le chemin de la mort.

Shakspeare.

Louis d'Orléans chevauchait sur sa mule, précédé de quatre ou cinq varlets qui portaient des torches, et suivi de deux écuyers montés sur le même cheval. La nuit était sombre : une tranquillité morne régnait

dans la Vieille rue du Temple, où l'on n'entendait pas bruire une voix, où nul être ne se mouvait; elle se trouvait déserte. La plupart des maisons étaient déjà fermées, et c'était à peine si l'on apercevait de la lumière dans celles qui ne l'étaient pas encore. Le duc jouait avec son gant, et chantait sur un air joyeux quelques verselets du *Roman de la Rose.* C'était d'abord le portrait de dame *Oyseuse* avec

La gorgete ot autresi blanche
Cum est la noif desus la branche
Quant il a freschement negié.

Puis c'était l'amant qui *merciait* doucement la *gente et belle* dame, et lui demandait son nom, et qui elle était :

Je me fais apeler Oyseuse,
Dist-ele, à tous mes congnoissants;
Si suis riche fame et poissans.
S'ai d'une chose moult bon tens,
Car à nules riens je ne pens

Qu'à moi joer et solacier,
Et mon chief pignier et trecier :
Quant sui pignée et atornée,
Adonc est fete ma jornée (1).

Il passait devant l'hôtel du maréchal de Rieux, lorsqu'il aperçut des masses noires et mobiles qui se détachaient de la maison appelée l'Image de Notre-Dame, et qui s'avançaient vers lui. Le cheval que montaient les deux écuyers les emporta subitement : dix-huit ou vingt hommes armés assaillirent Louis.

— Qu'est ceci? d'où vient cela? s'écria-t-il tout étourdi. Je suis le duc d'Orléans (2).

Un cri de rage insolente répondit à cette déclaration :

(1) Guillaume de Lorris.

(2) Juvénal des Ursins. Le religieux de Saint-Denis. Le Laboureur. Monstrelet. Barante.

— C'est ce que nous demandons (1)!

En un clin d'œil, il fut renversé de sa mule; et, à genoux dans la boue, il essaya de faire face à ses assassins. Un d'eux, plus acharné que tous, déchargea sur le bras du prince un coup de hache si terrible, qu'il en sépara la main. Il se plaça immédiatement devant Louis, et montra à ses regards, pleins de stupeur, la figure atroce de celui qu'il avait offensé, Raoul d'Ocquetonville; puis il lui asséna un autre coup sur le front. Le duc chancela et tomba renversé. Les masses, les épées, les haches décrivirent de nouveau dans l'air des lignes étincelantes et rapides, et semèrent sous les yeux de la victime d'affreux éblouissements; chaque coup faisait cou-

(1) Juvénal des Ursins. Le religieux de Saint-Denis. Le Laboureur. Monstrelet. Barante.

ler un ruisseau de sang, un silence de mort présidait à l'œuvre de destruction. Les varlets s'enfuirent éperdus. Un Flamand, Jacob, resta seul pour défendre le duc. De ses bras, il tâchait d'écarter les meurtriers, il couvrait de son corps le corps sanglant de son maître; et, frémissant de l'inutilité de son dévouement, il se relevait tout-à-coup, et criait d'une voix que le désespoir rendait à la fois terrible et suppliante: — C'est monseigneur le duc d'Orléans! Une femme ouvrit sa fenêtre et avança la tête sur cette scène d'horreur: — Au meurtre! au meurtre! cria-t-elle épouvantée. — Taisez-vous, mauvaise femme! lui répondirent les assassins avec des grincements de rage. Voulant mettre obstacle à tout secours humain, plusieurs ajustèrent les fenêtres qui s'ouvraient, et y lancèrent une grêle de flèches. Toutes

les fenêtres se baissèrent aussitôt, et le cri solitaire de Jacob se mêla seul aux gémissements du mourant. Jacob, percé de coups, expira enfin en jetant aux assassins son dernier cri de fidélité : — Haro! monseigneur mon maître (1)!

Raoul s'inclina vers le duc, lui murmura le nom de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Hainault, et lui déchargea un troisième coup sur la tête; la cervelle du malheureux s'élança de son front et alla palpiter sur le pavé. Il avait vécu. Alors un homme de haute stature, dont un chaperon écarlate, à bourrelet, dérobait les traits (2), et qui était resté spectateur de cette tra-

(1) Juvénal des Ursins.

(2) Le chaperon était une espèce de capuchon terminé en pointe par derrière. Celui des nobles était en velours et surmonté d'un bourrelet; celui des gens du peuple était en drap et formait une pointe sur la tête.

gédie, s'avança une lanterne à la main, la promena sur le cadavre, en projeta la pâle lueur sur la figure, et dit tout haut avec un calme atroce : — Éteignez tout, et allons-nous-en ; il est mort.

Les meurtriers prirent la fuite ; les uns se ruaient à pied, les autres à cheval. A peine se furent-ils mis en devoir de s'éloigner, que des tourbillons de fumée qui s'élancèrent de la maison, justifièrent le cri sinistre qu'ils jetaient en s'éloignant : Au feu! au feu! Et ils semaient derrière eux des chausse-trapes de fer. On eût dit une troupe de démons.

A onze heures, Isabelle fut éveillée en sursaut par la voix sépulcrale du *clocheteur des trépassés*. De sa baguette noire, il frappait aux portes. Jamais les paroles funèbres : *Réveillez-vous, gens qui dormez, et*

priez pour les trépassés, n'avaient épouvanté la reine comme cette nuit. Et pourtant il répétait ces mêmes paroles toutes les nuits et à des heures que les légendes peuplaient de mystères sanglants et d'apparitions. Isabelle se sentit inondée d'une sueur de glace : — Qu'est-ce donc? se dit-elle, je tremble. Il se fit dans l'hôtel un mouvement extraordinaire. Une des femmes de la reine accourut pâle et saisie d'horreur.

— Monseigneur le duc d'Orléans a été assassiné à cent pas d'ici!

— Ah!..... Yolande pleurait. Où? Comment?

Et la reine, incapable d'entendre les détails, voyait les meubles se remuer, danser dans sa chambre; et les chevaliers se détacher furieux de la tapisserie pour se li-

vrer des combats de mort. Dans l'égarement de ses sens, elle entendait le bruit des lances qui se heurtaient; les coups retombaient sur son cœur et la faisaient mourir.

— A l'hôtel Saint-Pol! cria-t-elle enfin; j'ai peur ici!

Elle courut se réfugier sous la protection de cet époux, si long-temps abandonné, si constamment trahi.

Le vendredi, le roi de Sicile, le duc de Berry, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, vêtus en grand deuil, et les yeux pleins de larmes, portèrent à l'église des Célestins le corps mutilé de Louis d'Orléans. Qui avait commis le meurtre? Cette question terrible se trouvait dans tous les regards, sous les dehors même les plus af-

fectueux. On ne s'accusait pas, mais on se méfiait mutuellement les uns des autres. Le prévôt, d'après les traces des assassins, soupçonna l'hôtel d'Artois de leur avoir donné asile (1).

— Si j'avais permission, dit-il à ces Grands consternés, d'entrer dans tous les hôtels des serviteurs du roi, et même des princes, je pourrais découvrir les auteurs ou les complices.

Il obtint cette permission et sortit.

« Qui peut trouver la perdrix dans le » nid du vautour, a dit le grand tragique » de l'Angleterre, et ne pas imaginer com- » ment est mort l'oiseau, quoique sur le » bec du vautour qui s'envole, ne paraisse » aucune trace de sang? »

(1) L'hôtel d'Artois était, comme nous l'avons dit, l'hôtel des ducs de Bourgogne.

Jean-sans-Peur se sentit effrayé de la recherche qu'allait faire le prévôt. Il changea de visage et devint pensif. Ses yeux n'avaient plus leur audace accoutumée.

— Mon cousin, dit le roi de Sicile qui avait surpris cet indice du crime, en sauriez-vous quelque chose? Vous n'avez pas votre air ordinaire.

— Oui, répondit le duc à voix basse; le diable m'a tenté et surpris, et j'ai ordonné ce meurtre (1).

— Je perds mes deux neveux! s'écria le duc de Berry en laissant tomber sa tête blanche sur sa poitrine.

Et il venait de communier avec lui! semblaient dire les regards épouvantés de ceux

(1) Juvénal des Ursins. Le religieux de Saint-Denis. Monstrelet. Barante.

qui avaient écouté l'horrible confidence. Jean-sans-Peur s'éloigna, la pâleur de la honte sur le front.

La nuit de l'assassin fut une veille singulièrement agitée. Après l'aveu que lui avait arraché, ce qu'il appelait un mouvement de couärdise, sa situation était difficile. Ses oncles savaient qu'il était le meurtrier, tout Paris le saurait bientôt à son tour. Les princes se croiraient en droit de le fatiguer de questions, et de piteuses et inutiles remontrances; les bourgeois baisseraient les yeux ou fuiraient à son aspect, et la canaille le poursuivrait de ses huées comme un chien qui a la rage. Un éclat de rire sardonique tonna sur ses lèvres; on eût dit le diable en gaieté. Puis il se donna le spectacle des deux personnages qu'il pourrait jouer : il laissa tomber

ses bras le long de son corps, immobilisa ses traits, regarda humblement la terre, et imita successivement le dire et les gestes de ses nobles parents. Ce fut surtout le duc de Berry, avec ses allures de vieux pécheur mal converti encore, et que Satan et les anges se disputaient à l'envi. Jean secoua la tête et dit non au rôle de patient que lui destinaient ces hauts moralistes. Peu s'en fallut qu'il n'entrât sérieusement en colère quand il voulut essayer de l'autre.

— Sang-Dieu ! s'écria-t-il, j'en ai des sueurs de dégoût! Ce serait à écraser cette race criarde comme fit le vaillant Samson. Non! oh, non! dit-il en secouant son front et en l'armant d'audace, je ne serai pas la bête maudite, je serai Jean-sans-Peur! Demain, je veux qu'ils s'étonnent tous, et plus tard ils trembleront. Mon oncle de Berry, ne vous larmoyez plus;

vous n'aurez point à rougir de votre beau neveu Jean de Bourgogne. Qu'on fouette un chien, il court la queue entre les jambes ou bien il lèche la main ; qu'on fasse peur au peuple, il se met à genoux. Aujourd'hui ce bon peuple de France s'apitoie sur monseigneur d'Orléans; demain je lui montrerai les dents, il exaltera Bourgogne !

Dans la journée suivante, le duc Jean, fidèle à la promesse qu'il s'était faite, dit impudemment aux princes assemblés à l'hôtel de Nesle :

— Afin qu'on n'accuse personne de la mort du duc d'Orléans, je déclare que c'est moi et nul autre qui ai fait faire ce qui a été fait (1).

Et le jour même il quitta Paris.

(1) Juvénal des Ursins Le religieux de Saint-Denis. Monstrelet, Barante.

VII.

Les Petits.

Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

La Fontaine.

— Si je vois des gens bien mis, j'en vois beaucoup dont les vêtements annoncent une mortifiante détresse.

— Ne voudriez-vous pas que tout le monde fût dans l'aisance? Par qui seraient servis ceux qui ont su se créer une belle fortune?

Mlle Virginie de Sénancour.

Le 10 décembre de la même année 1407, un char couvert de drap noir, traîné par quatre chevaux blancs et escorté par les princes du sang, parcourut quelques rues de Paris et déposa à l'hôtel de Saint-Pol

une famille en deuil : Valentine de Milan, Jean, le plus jeune de ses fils, Marguerite sa fille, Isabelle de France, veuve de Richard II, roi d'Angleterre, et remariée au jeune duc d'Orléans. L'épouse désolée venait demander vengeance au roi. Charles VI mêla ses larmes à celles de Valentine, il lui dit que sa vue lui angoissait le cœur, et d'autres paroles non moins affectueuses ; ce fut tout. Le peuple avait stupidement vociféré contre elle des malédictions.

A quelque temps de là, il n'était bruit dans Paris que de monseigneur de Bourgogne et de l'Italienne. Nous mêlant à un groupe animé, qui s'était formé le matin sur la porte de maître Pierre Lendrin, honorable marchand drapier de la rue Saint-Martin, nous apprendrons que Jean-sans-Peur avait reparu à Paris, où, non content

de défier la haine de Valentine, il faisait parade de son crime.

— Comment va le fameux procès? demanda le bonnetier, maître André Sorel, en ôtant son chapeau pointu à maître Lendrin, son compère.

— Mal pour l'Italienne. Le saint moine Jean Petit a prouvé que notre cher Sire doit des remerciements à monseigneur de Bourgogne (1). Le d'Orléans avait commis des crimes dont le récit suffirait pour faire blanchir les poils de la tête. Il avait commerce avec les sorciers; et le diable n'est pas loin de cette sorte de gens.

— Non, dit maître André. Nous avons dû

(1) Le cordelier Jean Petit essaya en effet de prouver que le duc de Bourgogne avait, par l'assassinat du duc d'Orléans, rendu à la France et au roi un service digne d'éloges.

au d'Orléans de fameuses tailles tout de même. Pour mon compte, je ne suis pas bien fâché que le *rabot* ait râclé le *bâton*. Est-il vrai, compère, que le duc Jean se soit fait bâtir dans son hôtel une chambre toute en pierre de taille terminée par des mâchecoulis et qui est sans fenêtre, et où il s'enferme toutes les nuits pour n'en sortir que le matin (1)?

— On dit vrai, répondit le drapier. Il a pourtant une mine à ne craindre personne. La seule chose qui me fasse peine, c'est que madame la reine a emmené par-delà le fleuve de la Loire notre cher Sire et ses enfants. Il me semble qu'elle n'avait rien à craindre, monseigneur de Bourgogne est plein de bons vouloirs pour la France.

— J'ai moins de confiance que vous, dit

(1) Le religieux de Saint-Denis. Monstrelet

un maître fourreur, Jacques Allard. Il faut bien que le duc Jean abonde en belles promesses pour grossir son parti. Nous n'avons qu'une chose à faire, nous autres bourgeois, c'est de nous tenir tranquilles et de ne pas nous mêler de ce qui se passe dans les palais. Qu'y gagnerions-nous? beaucoup de perte de temps et d'écus et des horions encore. D'Orléans ou Bourgogne; Bourgogne ou d'Orléans, c'est toujours un maître qui ne prendrait guère souci de nous, si nous n'avions pas d'argent à lui donner : ses aises passent avant les nôtres.

— Peut-être avez-vous raison, maître Allard, dit le drapier, que le bon sens trouvait assez docile.

— Ah! pensa tout haut maître André, c'était un bon temps que celui où notre

cher Sire, à l'imitation du roi Charles V, faisait de belles plantations dans son jardin du Champ-au-Plâtre à l'hôtel de Saint-Pol. J'ai vu vendre, il y a bien des années, sur le Pont-au-Change, trois cents gerbes de rosiers blancs et rouges, cent pommiers communs, cent cinquante pruniers, un millier de cerisiers, et des oignons de lis et des lauriers verts. Mon vieux père, que Dieu le bénisse comme devant! fournit douze pommiers du paradis et cent quinze entes de poiriers (1).

Une troupe de bateleurs, qui faisaient force mines et disaient force drôleries en faisant des gambades de singes, coupa court aux souvenirs de maître André. Un cercle se forma autour des acteurs ambu-

(1) Sauval.

lants; et comme la curiosité est de tous les rangs, de nobles époux qui chevauchaient en croupe sur un beau cheval, des dames et des damoiselles qui s'avançaient dans des *coches ronds à deux personnes*, s'arrêtèrent aussi pour jouir de ce spectacle.

Ce que maître André avait encore à dire, c'est que dans les jardins ou *préaux* des rois de France, on foulait aux pieds la lavande, le thym, le serpolet; c'est que fraises, pois, fèves, choux, croissaient à côté des plantes d'agrément, et à l'ombre des haies, des arbustes parés de fleurs et des grands arbres à fruits. Il aurait eu beaucoup à dire également sur les pigeons et les gelines nourris dans l'enclos des palais pour être servis sur la table des rois (1).

(1) Sauval.

Ce fut du grand schisme qu'il s'avisa de parler.

— Vous qui lisez comme un clerc, maître Allard, que pensez-vous des trois papes qu'on nous a donnés (1)? Nous ne manquerons ni de bulles ni d'indulgences.

— N'en parlez pas avec cet esprit léger, maître André Sorel; c'est une grande affliction pour notre sainte mère l'Église et pour tous ses enfants. Priez madame la Vierge et son divin fils que cet état de choses cesse bientôt.

Maître Allard ayant été appelé dans sa

(1) Cette année, 1408, les deux sacrés Colléges de Rome et d'Avignon, prenant en considération le désordre que répandait le schisme papal en Europe, élurent un autre chef de l'Église, Alexandre V. Malgré cet acte, qui semblait devoir être décisif pour l'ordre, les deux autres papes, Grégoire XII à Rome et Benoît XIII à Avignon, n'en gardèrent pas moins leur titre et leur suprématie : le mal n'avait fait que s'accroître.

boutique, les deux autres bourgeois se reprirent à de folles espérances en la justice et l'affection du duc Jean, et ils maudirent l'Italienne, comme ils appelaient cette gracieuse Valentine. N'était-ce pas elle qui avait ensorcelé Charles *le bien-aimé?* Et, dit maître Sorel, j'ai ouï dire par des gens dignes de foi, qu'elle a une chambre, en façon d'écurie, toute remplie de gros chats noirs, sur lesquels elle monte à cheval pour se rendre au sabbat, ce qui est de meilleur air qu'un manche à balai. Et, ce qui n'est pas un méfait moins abominable, elle va deviser et courir les champs aux lueurs de la lune avec des loups-garous. Bertrand Perrin a entendu sa voix une nuit qu'il traversait un bois sombre plein de bruits et de démons.

— Quel bois?

— Bertrand n'a jamais pu le retrouver

en plein jour, et il n'en parle pas sans faire le signe de la croix.

— Et vous, digne maître Sorel, vous devriez ne pas trop ébruiter ces choses-là. Le diable n'aime guère qu'on s'affaire de lui, et c'est un rude maître.

Il se fit tout-à-coup un grand mouvement à l'issue d'une rue voisine. On voyait accourir des gens de tout âge et de tout sexe. Les vêtements usés des écoliers, les rires et les sarcasmes qu'ils jetaient aux *vilains*, et, plus encore, les vives œillades dont ils gratifiaient les jolies filles, suffisaient de reste pour les faire distinguer. Des pas d'hommes, de chevaux, des cris modulés sur tous les tons, se confondaient dans un bruit qui allait toujours en s'élargissant. Aux croisées, sur les portes des boutiques, pyramidaient des milliers de têtes.

Le nom de monseigneur de Bourgogne volait de bouche en bouche. Des sergents, armés de bâtons, appelés *boulaies*, frappaient à droite, à gauche, dans toutes les directions, pour frayer un passage à l'altier Jean-sans-Peur, qui s'avançait monté sur un cheval au poil noir et luisant. La foule se ruait, s'entassait éperdue sur deux lignes, sans que ses regards perdissent de vue monseigneur de Bourgogne et sa formidable escorte.

Noël! noël! criaient ces pauvres êtres. Le duc affecta de la grâce : il avait besoin de ce peuple; et de tout temps ce peuple s'est montré facile à l'enthousiasme.

— Monseigneur de Bourgogne a tout-à-fait bon air à cheval, remarqua maître Lendrin. Il porterait bellement la couronne de roi. Je dis cette parole sans vouloir man-

quer de fidélité à monseigneur Charles VI que j'aime de toute mon âme.

Maître André et maître Lendrin ôtèrent leur chapeau en signe de respect

VIII.

Rien ne m'est plus. Plus ne m'est rien.

Oh! ne puis-je étouffer les vains bruits de la vie!
Éloigner son calice amer,
Fuir cette route obscure où je suis asservie,
Pour des aspects plus doux, un horizon plus clair!

Madame Amable Tastu.

Je conçois que les yeux se lassent de voir, les oreilles d'écouter, l'esprit de connaître, la mémoire de retenir; mais non pas que le cœur puisse jamais se lasser d'aimer.

Poterlet j.

Que faisait cette Valentine si méconnue dans ses vertus de cœur? Elle se mourait. Un poëte, de pensée tendre et prompte à la lumière, dit: «Bien souvent on croit que c'en » est fait des belles années et de leurs dons.

» On se dépouille, on se couche au cercueil, » on se pleure : puis le rayon venu, on re- » naît, le cœur fleurit et s'étonne lui-même » de ces fleurs faciles et de ces gazons qui » couvrent le sépulcre des douleurs d'hier. » Chaque printemps qui reparaît est une » jeunesse que nous offre la nature, et par » laquelle elle revient tenter notre puis- » sance de jouir et notre capacité pour le » bonheur : y trop résister, n'est pas sage (1). » Ce qui est vrai pour la plupart des êtres, ne le fut pas pour Valentine. De jeunes et beaux soleils brillèrent en vain ; son cœur resta dévasté et sombre, les rosées printanières ne le fécondèrent pas, nul sentiment heureux ne put y refleurir. Une devise naïve et touchante exprimait son grand deuil : **Rien ne m'est plus. Plus ne m'est rien.** Souvent, dans son accablante

(1) Sainte-Beuve.

douleur, elle faisait de longues prières, les genoux nus sur la pierre froide ; ses repas, bien tristes, étaient interrompus par ses larmes : la vie lui pesait chaque jour davantage. Déjà frappée au cœur par la mort de Louis, elle l'était encore dans sa haute fierté : ne savait-elle pas les calomnies qui souillaient à la fois ses mérites si purs de femme et de chrétienne? Et Jean de Bourgogne qui étalait des joies impudentes et féroces!..... Un seul besoin subsistait dans son cœur; il y subsistait amer, puissant et implacable; c'était le besoin de la vengeance; elle en avait fait sa seconde religion. Irait-elle rejoindre Louis sans lui dire : Ton lâche assassin a péri? En ces temps, on portait au ciel les passions de la terre; on ne comprenait que difficilement une nature différente de la nature possédée et connue.

Un jour, elle sentit que l'existence allait finir pour elle; ses enfants l'entourèrent. Ce fut d'une voix morne et profondément dé solée qu'elle se mit à leur faire ses adieux de mort. Tout-à-coup, son pâle visage s'anima d'une étincelle de vie; elle venait d'arrêter son regard sur le fils illégitime de Louis.

— Jean, lui dit-elle, n'oublie pas la nuit du 23 novembre, n'oublie pas que la veuve du duc d'Orléans s'est prosternée en vain aux genoux du roi et du dauphin, pour obtenir justice contre le meurtrier de son époux. Le peuple a sifflé comme sur une folle créature en me voyant dans les rues. C'est à toi que je lègue mes sombres ennuis, car nul des miens n'est aussi bien taillé à venger la mort de son père. Vous pleurez, dit-elle à ses trois fils; il s'agit bien de larmes! c'est du sang qu'il faut.

Mais non, l'assassin vous jettera un mot de merci; et, fils indignes, vous aurez la lâcheté de pardonner, vous serrerez la main du bourreau de votre père!.....Ne protestez pas contre cette accusation, je vous connais bien... Jean, souviens-toi que celle qui t'aima d'un amour de mère, meurt à trente-huit ans, dévorée par le chagrin : elle compte sur toi, elle y compte fermement; ne trompe pas son légitime espoir. L'enfant leva la main, comme pour prendre le ciel à témoin de sa pieuse colère. Valentine lui sourit. Tu sens les maux faits à ta race; c'est bien, mon fils. Aidée d'une volonté forte, elle se dressa imposante sur son lit : Je te bénis, sois fidèle au vœu de Valentine mourante! Haine implacable au Bourguignon!

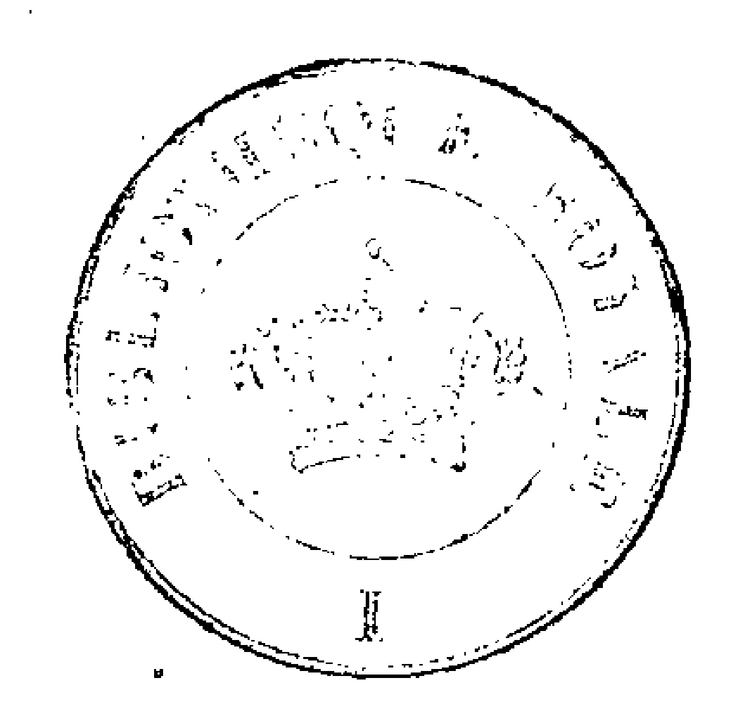
Elle mourut.

Une farce politique fut donnée en spectacle à la France. L'avocat de Jean-sans-Peur sollicita le roi de tenir en sa bonne grâce monseigneur de Bourgogne. Le duc dit : — De ce je vous prie. Alors le dauphin, le duc de Berry, le roi de Sicile et le roi de Navarre se mirent à genoux devant Charles le *Bien-Aimé*, pour appuyer la supplique. Le roi se garda bien de se montrer sévère. — Beau cousin, dit-il au meurtrier, nous vous accordons votre requête et nous vous pardonnons tout. L'avocat intercéda auprès des princes d'Orléans. — De ce je vous prie, dit encore Jean-sans-Peur, qui se prêtait avec une froideur effrontée au rôle pris dans cette bouffonnerie. Si les fils de Valentine avaient osé le regarder, ils auraient trouvé bien du mépris sur son visage, un dégoût bien prononcé pour eux. Ils pardonnèrent, non en chrétiens, mais en êtres

sans cœur. Jean n'eut pas l'air surpris. Il restait aux jeunes princes bien de la honte à subir. Une gaieté insolente et railleuse éclaira le visage de l'assassin, quand les fils de Louis d'Orléans et lui jurèrent sur le missel que la réconciliation était sincère. Il s'éloigna bruyant, ironique et le front haut, comme un comédien qui a bien joué son rôle; les offensés, au contraire, avaient un air de souffrance et d'embarras qui faisait peine à voir.

Valentine, vous étiez bien dans votre tombeau.

FIN.



TABLE

DU DEUXIEME VOLUME.

§ III.

OU DONC EST LE BONHEUR ?

§ IV.

HENRY DARNLEY.

§ V.

LA VIEILLE RUE DU TEMPLE.

Prochaines Publications.

Alfred Michiels.

EXCURSIONS EN ALLEMAGNE. . . 2 VOL.

Edouard Foucauld.

DE PLUS EN PLUS FOU. . . . . 2 VOL.

Molé-Gentilhomme.

MARIANA. . . . . 2 VOL.

Madame Flora Tristan.

MÉPRIS. . . . . 2 VOL.